

I-3039

INCLINATA
RESVRGET

EX
LI
BRIS

Prof. dr
J.

Staszewski

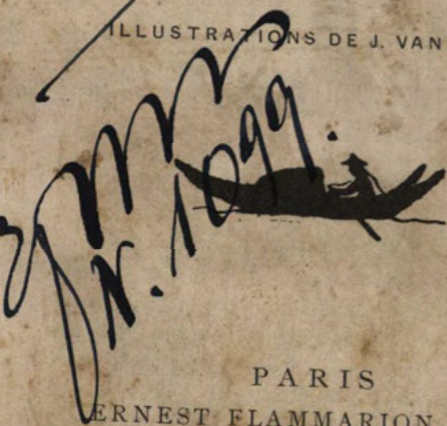
T.G.

u.w. V. 200
inscriptions
Amy
W. MEISCHKE SMITH

Croquis Chinois

TRADUCTION DE L. PAUL DELINOTTE.

ILLUSTRATIONS DE J. VAN OORT



PARIS

ERNEST FLAMMARION, Éditeur

26 RUE RACINE, 26

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55

tel. 22 69-78-773



Wa5161333

spisy podwójny
Chiny.



I-3039

NH-58562/7MK
PAN - dar prof. Stasienskiego



Croquis chinois.

I.

A première vue, il n'y a rien de si facile ni de si difficile à pénétrer que le caractère chinois. Lorsque, il y a cinq ans, je fis pour la première fois connaissance avec les Chinois, ils me parurent très aimables, francs et ouverts, et un peu simples. Telle fut du moins mon opinion dans les premiers temps; mais, hélas! je m'aperçus bientôt que, s'il y avait quelqu'un

de simple, c'était moi-même. Je ne veux pas dire que les Chinois manquent de moralité, non pas; mais en fait de moralité, ils la comprennent d'une tout autre manière que nous ne la comprenons. Voilà la différence.

D'abord un Chinois ne dit jamais la vérité. D'où cela vient-il? je n'en sais rien et je ne me charge pas non plus de l'expliquer; mais tant qu'un Chinois peut éviter de dire la vérité, il ne la dira pas. Si cependant les circonstances le mettent dans l'impossibilité de mentir, il lui faut bien alors parler vrai, mais il ne le fait qu'à contre-cœur et sous protêt.

Un Chinois ne va jamais droit au but; c'est une chose qu'il n'a jamais faite et qu'il ne fera jamais. Il tourne toujours autour du pot; c'est l'acabit de la bête qui veut cela.

J'en ai fait souvent l'expérience avec les mandarins. Un mandarin vient, par exemple, me rendre visite. Il s'assied; on sert le thé, etc., et la conversation commence. Lui et moi, nous savons



tous deux le but de sa visite, mais là-dessus, pas un mot. Nous causons peut-être une heure sur toutes sortes de choses; nous parlons de la pluie et du beau temps; nous parlons de ceci, de cela, de tout enfin, excepté de l'affaire pour laquelle il est venu. A la fin, après une infinité de tours et de détours, et après que le mandarin a vainement espéré que vous parliez de son affaire, il commence enfin à attaquer son sujet. Mais même alors, vous n'êtes pas beaucoup plus avancé. Il réfléchit à chaque mot qu'il dit et pèse chacune de ses paroles, ne répond jamais directement oui ni non, tourne autour de son sujet et, lorsque enfin il vous quitte, il ne vous a encore rien dit de positif, mais il a lui-même appris tout ce qu'il voulait savoir.

Positivement, contre le Chinois, l'Européen n'est qu'un enfant. Il ne saurait lutter contre tant de ruse, tant de finesse, tant de malice. L'Européen s'imagine bien, il est vrai, que c'est lui qui tient le bon bout et qu'il est plus malin que l'autre, mais les résultats prouvent que l'homme à la longue natte a toujours fait sauter la coupe.

Toute la franchise du Chinois n'est d'ailleurs qu'apparente: le mandarin fait tout publiquement. Lorsqu'on traite avec lui une

question de grande importance, la salle est remplie d'interprètes, de secrétaires, de serviteurs, etc., et les lettres qu'il reçoit sont lues à haute voix, de sorte que chaque assistant peut en entendre le contenu. Tout ce que je fais, dit-il, peut-être connu de tous et partout; mais cela ne l'empêche pas de ne rien laisser paraître de ses arrière-pensées.



Un autre avantage qu'a le Chinois sur l'Européen, c'est une patience à toute épreuve. Il ne se hâte jamais et reste toujours calme. Il discute, il promet, il remet à plus tard ou retire sa parole; il discute de nouveau, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'Européen, perdant enfin patience, finit par céder pour terminer l'affaire.

Je puis vous donner de cela un curieux exemple.

Un mandarin haut placé devait 50 cents (un franc) à un *koulié* (commissionnaire), et je lui intime l'ordre de le payer. La dette était de peu d'importance, mais le mandarin avait résolu de ne pas la payer, et je m'obstinaï à vouloir qu'il la payât.

Le *koulié* se présente, on le



renvoie : le mandarin ne veut pas payer. Je le renvoie à mon tour avec une lettre de ma main et je reçois pour réponse qu'il y a eu erreur et que maintenant on a payé le commissionnaire. Mais lorsque j'interroge celui-ci, il me dit qu'il n'a pas reçu l'argent. Fatigué d'écrire, je me rends moi-même chez le mandarin.

Je suis très poliment accueilli et nous parlons pendant deux mortelles heures de la pluie et du beau temps. Il était dix heures du soir et le mandarin commençait à sommeiller ; et comme je m'allongeais sur les coussins, comme si j'avais l'intention de passer la nuit là, il fut bien forcé à la fin d'arriver au sujet de ma visite et me demanda enfin pourquoi j'étais venu.

— Je suis venu, lui dis-je, pour voir que ces cinquante cents soient payés au koulie.

— Il y a longtemps que cela est fait, me dit-il ; le koulie est payé.

— Tant mieux, répliquai-je ; dans ce cas, je vais le lui demander moi-même.

On va chercher le koulie, on ne le trouve nulle part.

— C'est qu'il sera parti, opine le mandarin.

— Bon, j'ai le temps, répondis-je, je vais rester avec mon cher ami le mandarin, jusqu'à ce que le koulie soit retrouvé.

Cette solution paraît moins agréable au mandarin; il fait un signe à un domestique, et peu après on amène le koulie. Sans me servir de mon interprète je lui demande brusquement s'il a reçu son argent. *Mee yo* (non), répondit-il en regardant de travers du côté du mandarin.



La discussion recommence, et enfin le koulie reçoit du mandarin un ordre pour qu'on lui paye son argent; après quoi il disparaît. Je me lève, remercie mon hôte de l'agréable soirée que j'ai passée avec lui et je me dispose à m'éloigner. Mais arrivé à la porte, je trouve là le koulie, qui me dit que l'ordre de payer qu'il a reçu, n'est pas valable.

Nous recommençons la même comédie, et ce ne fut qu'à deux heures de la nuit, ou plutôt du matin, que je pus voir de mes propres yeux que le koulie avait été véritablement payé avec de l'argent; puis, le mandarin et moi, nous nous séparâmes comme si nous étions les plus grands amis du monde.

Toute l'histoire repose sur une modique

somme de cinquante cents; mais cela est d'un chinois typique. L'argent importait peu au mandarin, mais il ne voulait pas céder à un Européen, car alors il perd de son prestige, ou, comme il dit, il perd *face*, et *face* est pour le Chinois d'une très grande importance. Quant à ce que signifie le *piggin* anglais *face*, cela peut surtout s'expliquer par des exemples: si un domestique est chassé, si un Chinois ment et que son mensonge soit découvert, s'il vole et qu'il soit pris la main dans le sac, il perd *face*. Si une chose ne lui réussit pas et qu'il manque son coup; ou bien si l'on parvient à le forcer à faire une chose qu'il ne voulait pas faire, il perd encore *face*, et les Chinois attachent à cela une importance capitale.

Cela explique aussi la manière singulière dont les Chinois négocient les préliminaires de paix. Tout d'abord ils envoient la mission Detring qui, d'avance, est condamnée à n'aboutir à aucun résultat. Puis, après de longues hésitations et de nombreux retards, les envoyés de la Chine arrivent au Japon. Mais au moment où les négociations vont enfin commencer, on s'aperçoit qu'ils n'ont pas de pleins pouvoirs. Cela paraît incroyable, mais ceux qui connaissent le caractère chinois, se sont bien attendus à quelque chose de ce genre.

La Chine jurera ses grands dieux que cela était une erreur. Elle promettra d'envoyer une nouvelle mission avec les pleins pouvoirs nécessaires, et elle accusera peut-être le Japon d'y mettre de la mauvaise volonté et d'entraver les négociations de paix. Quand la troisième mission arrivera au Japon, il y aura certainement encore autre chose qui ne sera pas dans l'ordre voulu, et il en sera ainsi jusqu'à l'infini : les Chinois espérant toujours que les énormes frais de la guerre finiront par épuiser le Japon.

II.

Le temps, c'est de l'argent. Ce proverbe est en honneur dans presque tous les pays du monde, excepté cependant en Chine. Dans ce pays, on semble toujours avoir du temps de reste; aussi les Chinois ne se hâtent-ils jamais. Prenez le temps comme il vient, disent-ils, tout vient à point à qui sait attendre.



Je me suis aperçu de cela dès mon arrivée en Chine. J'écrivis aussitôt au gouvernement que j'étais arrivé et que je désirais recevoir des ordres. Comme j'étais descendu dans un

hôtel aux frais du gouvernement, je devais donc m'attendre à être envoyé au plus tôt vers le lieu de ma destination; mais non, les jours se succédaient sans que j'entendisse parler de rien. A la fin, las d'attendre, je m'en vais faire une visite aux chefs mandarins. On est tout étonné de me voir. Qu'est-il arrivé? demandent-ils. Pourquoi cette grande hâte? Tout s'arrangera bien de soi-même. Il y a d'ailleurs à peine une semaine que je suis arrivé à T. . . .

Plus tard j'appris que ce que les Anglais appellent *business-like* n'est pas du tout de mise en Chine. Il faut toujours savoir attendre patiemment et silencieusement, et moins on fait parler de soi, mieux cela vaut. Tout le gouvernement, toutes les administrations de la Chine reposent sur ce système. Le gouverneur, le magistrat, l'employé d'administration — celui qui fait le moins parler de lui est considéré comme faisant le mieux son devoir. Supposons que parmi les mandarins il s'en trouve, par impossible, un qui soit honnête homme, et que ce mandarin, obéissant à la voix de sa conscience, se proposât la lourde tâche de



nettoyer les écuries d'Augias chinoises de toutes les fraudes et de tous les tripotages qu'elles renferment. Qu'en résulterait-il? Ce mandarin porterait naturellement à la connaissance de ses supérieurs les nombreux abus dont il est témoin tous les jours. Ceux-ci devraient à leur tour porter ces abus à la connaissance de leurs supérieurs. Et avant que telle ou telle affaire ait été redressée, tous les mandarins, aussi bien supérieurs qu'inférieurs, en au-



raient eu tant de tracas et d'ennuis qu'ils vous supprimeraient au plus tôt cet honnête man-

darin, comme étant un homme impossible. C'est pourquoi, lorsqu'on a des difficultés avec un mandarin, le mieux à faire, c'est de le menacer immédiatement de porter la question devant son supérieur. Il s'efforcera donc très probablement d'arranger l'affaire, car il sait que si son supérieur en éprouve du désagrément, celui-ci en rejettera la faute sur lui, qu'il ait tort ou raison.

Le Chinois aime beaucoup ses aises et évite autant que possible toute querelle et tout désagrément. C'est ce dont on s'aperçoit immédiatement d'après sa manière de juger ce qu'il appelle l'homme bon et l'homme méchant.

Si, par exemple, vous êtes rempli d'énergie, si vous avez une volonté ferme, si vous apportez des améliorations, si vous punissez sévèrement toutes les fautes, alors vous êtes un homme méchant (*poe gow*); et si, par là-dessus, vous avez la tête près du bonnet et que vous vous emportiez facilement, c'est bien pis: il n'y a pas de terme assez fort pour exprimer le degré de votre méchanceté. Au contraire, si vous laissez tout faire sans rien dire; si, au lieu de nager contre le courant, vous vous laissez aller au fil de l'eau, alors vous avez gagné le cœur de tous les Chinois, et, partout, l'on parle de vous comme étant un excellent homme (*din gow*).

Le Chinois est d'un amour-propre sans pareil. Le Japonais hait l'Européen, le Chinois le méprise. Quiconque ne porte pas la natte est un Barbare. Le „mal peigné” (*mauze*) est une injure qu'on



entend souvent, et le koulie qui travaille pour vous, et que vous payez de votre argent, s'estime infiniment plus haut que vous, car

vous n'êtes qu'un „diable étranger”. La Chine n'est-elle pas le plus grand, le plus riche et le plus puissant pays du monde, et les Chinois ne sont-ils pas le seul peuple civilisé!

Lorsqu'on introduisit les nouveautés occidentales, les chemins de fer par exemple, cela fut un rude coup porté à leur amour-propre; mais ils ont pourtant su sauver les apparences. Lorsque, entre autres, on inaugura le premier chemin de fer, avec toutes les fêtes usitées en pareil cas, et présidées par le vice-roi Li Hoeng Tsjang, on avait poliment invité les ingénieurs anglais et les autres Européens à ne pas se montrer à la fête.

Li Hoeng Tsjang remarqua que pas un seul Européen n'était présent, et il en demanda la raison.

— Pourquoi seraient-ils ici? répondirent les mandarins, ce sont les Chinois et non ces étrangers, qui ont construit le chemin de fer.

— Fous! fous que vous êtes, s'écria Li Hoeng Tsjang, vous savez bien vous-mêmes que sans les Européens, vous ne pouvez pas construire de chemin de fer.

Ce qui rend surtout si difficile l'introduction des nouveautés en Chine, c'est principalement leur religion, qui prescrit, comme le plus haut devoir, la vénération de leurs ancêtres. Nos

aïeux, disent-ils, ont fait ainsi depuis des siècles, pourquoi voudrions-nous nous placer au-dessus d'eux et en savoir plus qu'eux? Cela serait un sacrilège. En effet, quelque peu que soit considéré un Chinois pendant sa vie, une fois qu'il repose dans le caveau de ses pères, il devient une espèce d'idole — et il exerce alors beaucoup plus d'influence qu'il n'en a jamais pu exercer pendant toute sa vie.

Cet attachement à l'antiquité est le trait caractéristique général du Céleste Empire.

C'est sans courage qu'il regarde vers un nouvel avenir, tandis qu'il se cramponne fiévreusement au passé mort. Comme exemple, on peut citer cette particularité que les officiers de l'armée ne doivent pas s'exercer à manier le fusil, mais bien plutôt à tirer de l'arc.

Aussi les plus grands adversaires de l'introduction du chemin de fer en Chine, n'étaient-ils pas les Chinois vivants: ceux-ci voulaient bien avoir un chemin de fer. — Mais c'étaient les morts qui s'y opposaient. Du fond de leurs tombes, ils menaçaient de leurs mains décharnées; et l'ingénieur qui voulait faire passer sa voie ferrée à travers les montagnes et les vallées dut courber la tête devant les sépultures. Cela est vrai dans ce sens qu'à chaque fois qu'on projette une nouvelle ligne, il faut prendre

une autre direction pour ne pas profaner un tombeau.

Cette vénération des morts est aussi la raison pour laquelle le christianisme rencontre si peu d'adhérents.

La première chose qu'un Chinois demande au missionnaire est celle-ci : si je me fais chrétien et que je meure, me trouverai-je réuni à mes aïeux ?

— Non, leur répond-on, ils sont morts comme des païens et ne peuvent entrer dans le ciel.

— Alors, dans ce cas, je ne me fais pas chrétien, dit le Chinois. Je veux aller où sont mes pères.

Cette réponse est historique.

III.

Squeeze-pidgin est un mot moitié chinois et moitié anglais. *Squeeze* signifie extorquer, pressurer, et l'on pourrait traduire *pidgin* par métier ou emploi. *Joss-Pidgin* signifie, par exemple, un emploi religieux, comme prêtre, etc. Si l'on dit à son garçon ou domestique de préparer le dîner, il répondra : ce n'est pas mon pidgin ; c'est-à-dire, ce n'est pas mon affaire ; cela ne me regarde pas ; c'est le

pidgin, l'affaire du cuisinier. De là vient aussi le mot *pidgin-anglais*, mot bâtard dont se servent les Chinois qui ont un emploi quelconque chez les Européens.

Squeeze-pidgin se dit donc d'un emploi où le fonctionnaire peut pressurer les autres et leur extorquer de l'argent. C'est ce que je vais essayer de faire comprendre par des exemples.

Un mandarin est nommé quelque part; mais, quoique ses appointements soient beaucoup trop petits, il a dû cependant acheter cette charge de son supérieur, ou, pour mieux dire, il l'a affermée. Il paye une certaine somme pour être institué dans sa charge, et sa position alors lui donne le droit de pressurer tous ceux qui sont sous ses ordres et de leur extorquer de l'argent. Ces inférieurs en font autant de leur côté, et cela se continue ainsi par degrés en descendant l'échelle, depuis le fonctionnaire le plus haut placé jusqu'au plus bas koulie. Le koulie seul est la dernière victime, et il reste sans défense, puisqu'il n'y a plus personne au-dessous de lui.

Prenons la flotte pour exemple. Là, chaque commandant reçoit une somme fixe pour sub-



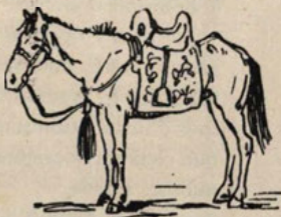
venir à tous ses besoins. Il lui faut équiper son vaisseau, l'entretenir et acheter le charbon. Il en résulte que quiconque veut entrer à son service doit lui céder une certaine partie de son salaire. Le navire est mal entretenu ou ne l'est pas du tout; on achète le charbon le meilleur marché possible, et l'équipage est incapable. C'est ce que l'on a pu voir, lorsque, il y a quelque temps, Li Hoeng Tsjang inspecta la flotte; car alors beaucoup de vaisseaux ne pouvaient suivre le gros de la flotte parce que les capitaines n'avaient pas pensé à prendre à bord de meilleur charbon.

Et il en est ainsi de toute chose. Si une affaire est portée devant le juge, c'est la partie qui offre le plus de *cumshaw* (présents), qui gagne son procès, et si le Chinois veut parler à un mandarin dans son *jamên*, il lui faut d'abord corrompre les serviteurs.

Dans l'armée, la situation est tout aussi pourrie. Les généraux reçoivent, du gouvernement, de l'argent pour des soldats qu'ils n'ont pas; et les soldats qui sont présents sont si mal payés qu'ils meurent de faim ou à peu près. De son côté le soldat donne à son cheval, pour l'entretien duquel il reçoit trois taëls par mois, si peu à manger que l'animal ne projette presque pas d'ombre lorsqu'il se trouve en plein soleil.

C'est surtout dans l'administration des travaux publics qu'on vole le plus. En voici un exemple :

Le gouvernement devait faire construire une maison pour moi. On me demanda de choisir l'endroit et d'indiquer le terrain dont j'avais besoin, afin qu'on pût l'acheter. Je choisais la



place, et le terrain fut acheté. — On devait construire une maison à l'européenne. Le montant des matériaux et des travaux était déjà calculé par des Européens. Tout était donc prêt, mais on ne commençait pas les travaux. Tantôt c'était une excuse, tantôt une autre ; et, quoi que je murmurasse, de quoi que je menaçasse, rien n'y faisait. On se débarrassait de moi par toutes sortes de promesses. On devait positivement commencer la semaine prochaine ; mais la semaine prochaine arrivait et se passait, et je n'étais pas plus avancé.

Enfin, las d'attendre, je menaçai de porter l'affaire à la connaissance du vice-roi ; cela eut plus de succès, et le mandarin vint enfin me trouver et me fit la proposition suivante : Il me dit que l'année était alors si avancée qu'il était pourtant impossible d'achever maintenant

la maison avant l'hiver; et que si je voulais m'arranger d'une maison chinoise, on l'installerait à l'européenne.

Je ne m'y opposai point, car de cette manière j'aurais une maison beaucoup plus grande; mais je fis remarquer au mandarin que les frais d'installation seraient beaucoup plus grands que ceux qu'occasionnerait la construction d'une maison neuve.

— Cela ne fait rien, me dit-il, et nous arrangerons tout cela comme il vous plaira, et vous pourrez choisir la maison vous-même.

Je choisis un grand *jamén*, situé hors du village. On l'acheta et, peu de jours après, des centaines d'ouvriers étaient occupés à faire les changements nécessaires. Il fallait d'autres portes et d'autres fenêtres, le toit fut renouvelé, des cheminées furent construites, des planchers installés, etc., de sorte qu'il ne resta bientôt que peu de chose de l'ancienne maison. On fit tout ce que je demandais, et même plus qu'il n'était nécessaire; on n'épargna aucuns frais.

Quel pouvait bien être le motif pour lequel on n'avait pas voulu construire la maison européenne, mais au contraire dépenser beaucoup plus d'argent à transformer une maison chinoise? La raison est facile à trouver. Les frais qu'aurait

coûté une maison européenne étaient trop connus, et il y aurait eu peu à frauder; mais transformer une vieille maison était quelque chose qui allait au cœur des Chinois. Ils étaient là dans leur élément. Il n'y avait pas de plans de faits, les frais n'étaient pas connus, et ils pourraient s'exercer à leur gré dans le *Squeeze-pidgin*. J'appris plus tard ce que cette transformation avait coûté au gouvernement, et je fus effrayé des sommes gigantesques que l'on avait dépensées. Pour le bois seul (un article excessivement cher dans la Chine septentrionale), on avait déclaré en avoir employé une telle quantité, qu'il y en aurait eu assez pour construire au moins cinq maisons. Je suis certain que les chemins de fer et autres nouveautés occidentales, comme les forts, les navires, etc. n'ont été tolérés par les mandarins que parce que cela leur procurait l'occasion de voler, disons le mot, énormément, sur tous ces grands travaux. Ce qu'un Chinois aime le mieux, c'est de pouvoir construire d'abord, puis de pouvoir démolir ensuite: alors c'est le couteau à deux tranchants. C'est ce qui arriva aussi lors de la construction d'un pont sur le Peï-Ho, près de Tientsin. On le construisit d'abord, puis il fallut ensuite le démolir, parce que les astrologues avaient dit

de se méfier, quoiqu'on eût déjà su tout cela auparavant.

J'observai le *Squeeze-pidgin* dans ma maison même. Mon domestique ou garçon loue lui-même, selon la coutume, son aide-garçon, attendu que si on loue soi-même ce second garçon, ils sont toujours à se disputer entre eux. Donc je paye à l'aide-garçon une certaine somme, mais il lui faut en céder une partie au garçon-chef. Le second garçon à son tour, force le porteur d'eau, qui est au-dessous de lui, à lui céder une certaine partie de son bénéfice.

Tout marchand qui veut me vendre quelque chose doit d'abord promettre au garçon tant pour cent de bénéfice, sans quoi le garçon vendrait la mèche et me dirait le véritable prix de ses articles. Le cuisinier (le coq) ne vaut pas beaucoup mieux : il lui faut ses petits profits sur tout ce qu'il achète ; c'est une manière comme une autre de faire danser l'anse du panier.

Le vol est si général en Chine, et est tellement inhérent au caractère du Chinois, que celui-ci serait étonné au plus haut point si on lui disait qu'il n'est pas honnête.

— Pas honnête ! s'écrierait-il dans son ahurissement, mais nous en faisons tous

autant; sommes-nous donc tous des voleurs?

Il paraît qu'un mandarin a fait une réponse de ce genre à un Européen qui lui disait que les Japonais avaient remporté partout la victoire, tandis qu'à Pékin on affirmait tout le contraire.

— Sommes-nous donc tous des menteurs, demanda alors le mandarin, d'un ton moitié indigné, moitié attristé?

Si donc un Chinois se montre par trop aimable envers vous, soyez sur vos gardes; car il mijote quelque chose contre vous. Son sourire est faux et ses paroles sont menteuses. Ces hommes à longues nattes ont une manière à eux de mettre en pratique la maxime: „aimez même vos ennemis.”

— Pourquoi aimerions-nous nos amis? disent-ils, ils ne nous feront jamais de mal; mais c'est surtout contre nos ennemis qu'il faut nous mettre en garde.

C'est ainsi qu'ils sont tellement aimables envers leurs ennemis qu'on croirait presque que ceux-ci sont leurs plus grands amis.

J'ai fait aussi l'expérience du contraire: c'est-à-dire que j'ai rencontré deux amis qui se comportaient l'un envers l'autre comme s'ils eussent été de grands ennemis. Mais cela avait aussi sa raison d'être, et cette raison était

celle-ci: c'étaient deux mandarins qui se trouvaient officiellement en relation l'un avec l'autre. L'un ne pouvait naturellement pas voler sans que l'autre s'en aperçût; c'est pourquoi ils avaient tout intérêt à ce que le monde extérieur fût convaincu qu'ils ne pouvaient ni se voir ni se sentir; quoique, au fond, ils vécussent l'un avec l'autre sur un excellent pied.

Lorsque j'arrivai en Chine, un de mes amis me donna le conseil suivant dont j'appris plus tard à reconnaître la justesse. — En Chine, me dit-il, tout est le contraire de ce que vous pensez que cela est; attendez-vous toujours à ceci: c'est que ce qui vous paraît le plus invraisemblable peut toujours arriver.

Chacun sait que les Chinois sont un peuple barbare. Cependant je ne crois pas qu'ils soient aussi cruels qu'on veut bien le dire. Cela n'est pas tant de la cruauté que le manque de sensibilité.

Comment les



Chinois ont-ils acquis la réputation d'être barbares? C'est surtout par les tortures qu'ils font endurer aux prisonniers et aux témoins.

Qui n'a entendu dire qu'on enfonce lentement aux témoins de petits morceaux de bambou pointus entre les ongles et la chair, pour les forcer ainsi à dire la vérité (?). Et qui ne connaît la peine du Ling-Tsji, où, après avoir attaché le condamné à un pieu, on l'écorche lentement et par petits morceaux, en ayant bien soin qu'il reste en vie le plus longtemps possible.

Mais n'oubliez pas non plus que les Chinois sont une des races les plus insensibles de l'univers, et que ces peines sont loin de faire sur eux la même impression qu'elles feraient sur nous.

A Port Arthur, les soldats chinois ont ouvert le corps aux Japonais vaincus et leur ont arraché le foie. La raison de cela cependant n'était pas tant la cruauté que bien plutôt certaine superstition que l'on rencontre chez beaucoup de peuples orientaux. En effet, si les soldats chinois mangent le foie de leurs ennemis, c'est qu'ils croient acquérir par là beaucoup de courage; mais d'après les nouvelles parvenues des champs de bataille, cela ne les a pas avancés à grand'chose.

C'est pour la même raison que les Chinois mangent le foie des meurtriers mis à mort ; ainsi que le foie, le cœur et les yeux des tigres.

Il me souvient encore de ce qui arriva lorsque, en 1890, j'accompagnai l'expédition contre les Malais à Pahang. Dans notre camp, on volait continuellement nos provisions, et principalement les boîtes de lait condensé, lequel formait, avec de la farine, la principale nourriture de nos soldats indiens.



Enfin nous parvîmes à découvrir le voleur ; c'était un de nos koulies Chinois. Il fut aussitôt attaché à un *pinang*, et deux soldats lui donnèrent chacun six coups du rotang mince et cinglant. On eut de la peine à l'attacher, mais une fois qu'il fut bien lié, il sembla tout à fait indifférent à la chose.

Le rotang, qui est très mordant, est retiré après chaque coup et laisse alors une plaie

sanglante; mais le Chinois reçut les douze coups sans pousser un seul cri; et lorsque, une demi-heure après, je revins dans la hutte, je le trouvai tranquillement assis et jouant avec les autres *fan-tan*, quoique son dos, bariolé de rayures sanglantes, ressemblât assez à un échiquier.

Il m'est arrivé plusieurs fois de voir une brigade ou équipe de Chinois, qui habitaient la même cabane, prendre tout simplement un de leurs camarades, lequel était malade depuis longtemps, et le jeter quelque part dans la jungle pour le laisser mourir là. Si je les changeais de place et que je les envoyasse dans une autre hutte de la jungle, il arrivait souvent qu'ils abandonnaient leurs malades dans la cabane, ce dont on ne s'apercevait que plusieurs semaines après, alors que les cadavres étaient déjà en état de putréfaction. La reconnaissance est une de ces vertus qui sont totalement inconnues en Chine. Faites tout ce que vous voudrez pour un Chinois, mais ne comptez jamais sur sa reconnaissance, car ce serait une grande déception pour vous.

Li Hoeng Tsjang en est la meilleure preuve.



Il a consacré toute sa vie à rendre le Céleste Empire fort et puissant, il a vieilli au service de son pays et de l'Empereur et c'est peut-être le seul mandarin honnête et clairvoyant de toute la Chine. En dépit de l'opposition de tous les mandarins, il a essayé d'introduire la civilisation occidentale, les chemins de fer, les télégraphes, les arsenaux, etc. Et quelle a été sa récompense? Aussitôt que les choses marchent mal, sans qu'il y ait rien de sa faute, on l'humilie jusqu'au plus bas degré. On lui enlève ses plus hautes décorations, son pourpoint jaune et ses plumes de paon, et on le livre à l'infamie de ses ennemis.

Dans presque tous les journaux européens, on s'est moqué du pourpoint jaune et des plumes; mais il ne faut pas oublier que ce ne sont que des signes extérieurs de distinction, comme chez nous la toge ou l'épée, un ruban ou une écharpe.

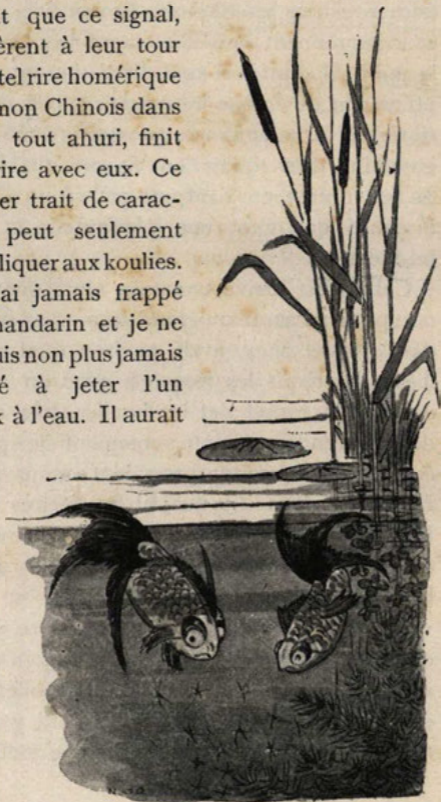
Il est vrai qu'aujourd'hui on a rétabli Li dans son honneur et qu'on l'a envoyé au Japon pour conclure la paix; mais qui sait quel projet occulte se cache là-dedans? Il se passe tant de choses étranges en Chine. Le mandarin qu'on charge d'honneurs aujourd'hui tombera peut-être demain en disgrâce, et pourra être relevé aussi rapidement.

Pourtant je veux à la fin nommer une bonne qualité des Chinois, et c'est leur disposition à l'humour. Il n'y a personne de si facile à faire rire que les Chinois. Ils sont vifs d'esprit et comprennent immédiatement le plaisant et le spirituel d'un bon mot. Ils s'amuse^{nt} surtout infiniment de ce que les Anglais appellent *practical jokes* ou calembours, quoique je n'aie jamais entendu dire qu'ils en fissent eux-mêmes. Si l'on donne en riant une gifle à un Chinois, il pense que c'est une plaisanterie et en rit lui-même.

Cela m'est arrivé une fois, alors que j'étais occupé à mesurer un grand trou assez profond dans lequel il y avait environ quatre pieds d'eau. J'écrivais les mesures, avec un crayon, dans mon carnet; et les koulies, très curieux de se rendre compte comment je pouvais écrire sans encre, se pressaient autour de moi. Ils étaient à moitié nus; il faisait très chaud. Enfin bref, j'étouffais au milieu de tout ce monde, et j'ordonnai aux Chinois d'élargir un peu le cercle.

Mais quelques instants après, ils se rapprochèrent, et, perdant enfin patience, je donnai une poussée à l'un d'eux. Le koulie tomba dans le trou la tête la première. Il y eut un moment de silence; mais lorsque le Chinois

revint sur l'eau, la face toute noire émergeant, s'ébrouant et soufflant, je ne pus me retenir et j'éclatai de rire. Les Chinois, qui n'attendaient que ce signal, éclatèrent à leur tour d'un tel rire homérique que mon Chinois dans l'eau, tout ahuri, finit par rire avec eux. Ce dernier trait de caractère peut seulement s'appliquer aux koulies. Je n'ai jamais frappé un mandarin et je ne me suis non plus jamais risqué à jeter l'un d'eux à l'eau. Il aurait

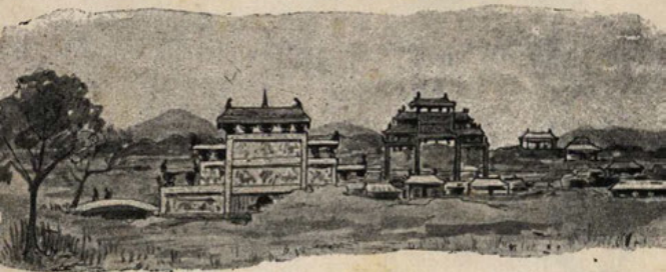


pu se faire que son humour ne fût pas assez développé et qu'il n'eût pas saisi la plaisanterie.



IV.

Les Chinois sont, à leur manière, un peuple excessivement poli, quoique leurs politesses nous paraissent souvent assez impolies. L'Européen qui vient pour la première fois en



Orient, n'y comprend rien. Il voit peut-être avec indignation que son domestique sert à table le chapeau sur la tête, mais cela est au contraire tout à fait comme il faut, selon les

principes chinois. Si cependant le garçon se présente la natte enroulée autour de la tête, cela est une offense pour son maître, tandis que celui-ci n'y voit rien d'anormal.

Lorsque des mandarins se rencontrent en voyage, ils descendent tous deux de cheval ou de leur chaise et s'approchent l'un de l'autre en faisant des révérences et des mouvements *chin-chin* des mains, mais ils ne serrent jamais la main à personne. Si les mandarins portent lunettes, et cela arrive souvent, car ils pensent que cela leur donne un air savant, alors ils ont soin de ne se regarder jamais l'un l'autre par les verres; cela serait d'une grande insolence. Ils ôtent leurs lunettes pendant

tout le temps qu'ils parlent ensemble.

J'ai eu souvent des mandarins en visite chez moi à prendre le thé, ou bien aussi à dîner, et j'ai alors remarqué une grande différence entre l'étiquette occidentale et l'étiquette orientale.

D'abord ils gardaient la tête couverte, et amenaient avec eux dans ma chambre



autant de leur suite que cela était possible. Alors qu'ils étaient tous assis et que je me levais pour montrer ou faire quelque chose, chacun se levait tout à coup et personne ne se rasseyait avant que je fusse allé moi-même me rasseoir.

La curiosité semble aussi être permise chez eux, car ils vous font des questions personnelles des plus impertinentes. Selon eux, cela est excessivement poli.

Quand ils fument dans leurs pipes, ils vous soufflent les petits morceaux de tabac carbonisé sur votre tapis, et crachent à droite et à gauche. C'est pourquoi je leur offrais toujours des cigarettes, et ils n'en prenaient pas seulement une dans la boîte, mais ordinairement toute une poignée à la fois.

A table, ils ne veulent jamais entendre parler de cuillères à sel, etc. et se servent de préférence avec leurs doigts; quand ils veulent être très polis, ils prennent un peu de sel entre le pouce et l'index et le répandent sur votre manger. Ils ont aussi l'habitude de jeter sous la table les petits os et tout ce qu'ils ne veulent pas manger. Cela pourrait peut-être aller si l'on avait un plancher de terre et une demi-douzaine de chiens chinois affamés pour avaler les abattis, mais alors il n'en était pas

ainsi. Après le dîner, ils font entendre toutes sortes de bruits grossiers, mais cela est aussi suivant l'étiquette, car cela prouve, selon eux, que l'on a très bien, voire même trop bien mangé.

Leur politesse a aussi son bon côté. Si un cavalier par exemple rencontre un piéton ou un vieillard, il lui cède le pas. Le plus jeune piéton cède toujours le pas au plus âgé, et celui qui ne porte rien se dérange pour celui qui est chargé.

Un trait de leur caractère très désagréable pour l'Européen, c'est leur curiosité excessive. Vous êtes suivi partout par une troupe de curieux, et si vous êtes à pied, ils se pressent tout autour de vous, et tâtent tout, vos habits, vos bottes et même votre peau. Vous entrez dans une auberge et vous pensez enfin être seul dans votre chambre; vous vous trompez du tout au tout, car en un instant des centaines de doigts ont percé des centaines de trous au travers des fenêtres de papier, et toutes vos actions sont minutieusement espionnées.

Une dame, une missionnaire, me racontait que, étant en voyage, elle n'avait, pour cette



raison, pu changer de vêtements qu'avec les plus grandes difficultés. Dans les grands ports de mer il n'en est pas ainsi; aussi je ne parle que de l'intérieur du pays, où l'Européen est regardé avec autant de curiosité qui si c'était le serpent de mer.

Quant à leur intelligence, ils ne le cèdent en rien à aucune autre

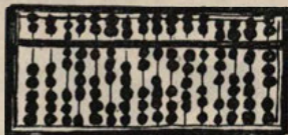
race. Ils apprennent les langues étrangères très

rapidement, surtout

l'anglais, et dans les

Straits-Settlements, à

Penang et à Singapore, il est remarquable de voir avec quelle rapidité incroyable, le Chinois nouvellement arrivé apprend à parler couramment le malais. Seule la lettre r est pour eux une grande difficulté; ils ne peuvent presque pas la prononcer et ils la remplacent presque toujours par la lettre *l*. Un dollar, par exemple, en malais *ringit*, se prononce chez eux *lingit*; pour le *Journal* de Paris ou de Rotterdam, ils diront *joulnal de Palis* ou de *Lotteldam*.



Ils sont excessivement habiles dans le calcul. Ils calculent soit de tête, soit avec un boulier de bois, d'environ un pied de long sur un demi-pied de large. Dans ce boulier il y a des fils de fer, et à chaque fil de fer sont

enfilées sept bobines de bois rondes qui glissent très facilement. Ils divisent, multiplient, etc. en faisant glisser les boules d'une certaine manière, et obtiennent toujours la solution juste en beaucoup moins de temps que nous ne pourrions le faire sur le papier. Dans les maisons de banque de Shangaï et d'ailleurs, il y a des employés chinois; et ceux-ci cal-

culent sur leurs bouliers les cours de la bourse, des rentes, etc., en si peu de temps que vous en êtes véritablement étonnés. Si on fait ensuite le calcul sur le



papier, on trouve que le résultat est toujours parfaitement juste.

Pourtant les Chinois ne construisent jamais rien de grand, attendu qu'ils n'ont pas l'esprit inventif, qu'ils n'ont pas l'initiative. Ils ne savent rien inventer de nouveau eux-mêmes; mais une fois que quelque chose est fait, ils peuvent parfaitement l'imiter. La contrefaçon est leur fort, et ils sont passés maîtres dans l'art d'imiter. Qu'on leur donne n'importe quoi, ils en feront une imitation si ressemblante qu'il sera difficile de la distinguer de l'original.

On raconte qu'à Hong-Kong, quelqu'un

avait donné un jour à un Chinois un pantalon de toile blanche, et lui avait commandé d'en faire une douzaine absolument pareils. Les pantalons furent livrés et étaient parfaits : la même coupe du pantalon modèle et pas la moindre déviation. Mais malheureusement le



vieux pantalon avait été déchiré et ensuite raccommodé; et le Chinois malin avait fait dans les pantalons neufs les mêmes déchirures qu'il avait recousues ensuite.

Quand je voulais faire faire de nouveaux

habits à un Chinois, je lui donnais un vieux costume qui m'allait bien. Il le décousait d'abord entièrement, puis il me faisait là-dessus un nouveau costume, et les deux habillements se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

On dit généralement que les Chinois sont cruels. Ils ne le sont cependant pas autant



que l'on pense. On pourrait même dire, comme preuve du contraire, qu'ils aiment beaucoup les fleurs, les oiseaux et les petits enfants, et cela n'est guère compatible avec un caractère cruel.

On nomme souvent la Chine le pays des fleurs. Cela est vrai surtout dans la Chine méridionale; mais, dans le nord, les fleurs sont très rares. Cependant on trouve en Chine,

dans la plupart des maisons, les plantes les plus magnifiques, qui y sont cultivées avec le plus grand soin ; l'hiver on a le lys chinois qui croît dans des vases remplis d'eau et de sable, comme chez nous les jacinthes. Les femmes ornent aussi leurs cheveux de ses



boutons ; et, lorsque ceux-ci manquent, elles se servent de fleurs artificielles.

Ils entretiennent les oiseaux dans de petites cages, et il est curieux de voir, vers le soir, alors que la grande chaleur du jour est passée, les Chinois se promener dehors ou sur la terrasse de leur maison, portant chacun une petite cage sur leur main large ouverte. Je me suis laissé dire qu'ils faisaient cela pour procurer un peu de changement aux oiseaux

et leur faire prendre l'air. S'il y a pour cela une autre raison, un motif superstitieux, c'est ce que je ne saurais dire.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un Chinois ne tuera jamais inutilement un animal. Je me rappelle qu'un jour, tandis que je me promenais avec un mandarin, le général C., un serpent s'élança tout à coup sous nos pieds. Aussitôt je voulus le tuer d'un coup de cravache, mais le mandarin me retint le bras.

— Quoi! lui dis-je, allons-nous laisser échapper cette vilaine bête?

— Si ce serpent vous avait mordu, répondit le Chinois, alors vous auriez pu le tuer; mais il ne vous a fait aucun mal, et n'oubliez pas que si vous pouvez bien lui ôter la vie, vous ne pouvez pas la lui donner. Cela nous porte malheur (*fengshui*) de tuer une bête sans motif.

Il m'est arrivé souvent, quand je voulais tirer sur une bête sauvage, qu'on me disait : Ne tirez pas, vous ne pourriez pourtant pas manger de cette bête.

C'est tout autre chose que ce que l'on fait dire à l'Anglais: „*it is a fine day, let us go and kill something*” (il fait beau, allons tuer quelque gibier).

A propos d'oiseaux, il est à remarquer

qu'en Chine on a les mêmes superstitions que chez nous relativement à la pie, quoique le motif qu'on en donne soit tout autre.

Il y a plusieurs siècles passés, ainsi raconte la tradition, une étoile nommée la Vierge fileuse fut envoyée sur la terre pour y accomplir certaine chose sous la forme d'une jeune fille. Là, cependant, elle rencontra un berger, et bientôt ils s'aimèrent tendrement. Mais l'amour lui fit oublier sa mission et la punition ne se fit pas attendre. Elle dut un certain jour quitter son amant et reprendre sa place au firmament. Ce jour fatal était le septième jour de la septième lune, et ses larmes tombèrent en pluie sur la terre. C'est pourquoi depuis ce temps, il a plu tous les ans à pareil jour. Le berger, séparé de son amante, ne put vivre plus longtemps et mourut de chagrin peu après. Pour récompense de sa fidélité, il fut changé en étoile, laquelle étoile cependant fut séparée de la Vierge fileuse par la voie lactée. Mais, chaque année, le septième jour de la septième lune, les pies construisent un pont sur la voie lactée et les amants peuvent alors se rencontrer de nouveau. C'est pourquoi la pie est tenue, en Chine, en haute estime, principalement par les jeunes filles ; et l'on recommande surtout à l'Européen de

ne pas tirer sur les pies, s'il veut s'éviter tout désagrément avec la population.

Les Chinois semblent aussi beaucoup aimer les petits enfants. Aussi, si l'on noie encore annuellement des centaines de petites filles, comme on fait chez nous des petits chiens, cela n'arrive que lorsque les parents sont très pauvres et ne peuvent pas élever la petite fille.

Quand une troupe de comédiens ambulants donne une représentation, les spectateurs y conduisent aussi leurs petits enfants, et c'est un charmant tableau de voir tous ces petits bambins en toilette, habillés de toutes couleurs, bariolés, et chargés de petites statuettes de Boudha et d'amulettes, tandis que leurs cheveux, encore rares et clair-semés, sont déjà tressés et forment une natte en miniature.

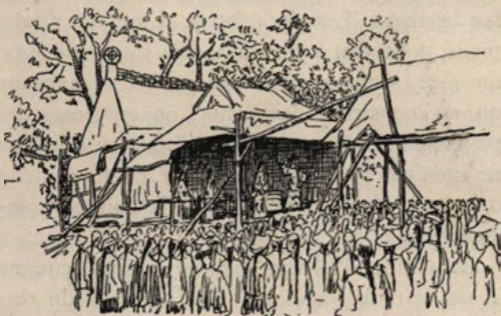


Ils aiment à l'adoration les enfants européens, et souvent j'ai vu, dans les hôtels, que les domestiques chinois s'amusaient pendant des heures avec les petits enfants de leurs hôtes, et les traitaient avec une tendresse et des soins qu'on n'aurait certainement pas attendus d'un Chinois.

Ils sont insensibles à la douleur et attachent peu de valeur à l'existence, cela est vrai, mais

je ne puis croire, d'après ma propre expérience, qu'ils soient un peuple aussi cruel qu'on le dit.

Il est de toute notoriété que les Chinois sont excessivement industrieux. Le système de huit heures de travail ne serait pas admis en Chine, car là ils travaillent depuis le matin de bonne heure, jusqu'à la tombée de la nuit; non pas qu'ils travaillent tant que cela, ni qu'ils se dépêchent, c'est ce qu'un Chinois ne fait jamais, mais ils travaillent tranquillement



TROUPE DE COMÉDIENS AMBULANTS.

et régulièrement; et l'on est étonné, quand on voit la somme de travail qu'ils font par jour. Un ouvrier européen fait peut-être en une heure autant qu'un Chinois en deux, mais le Chinois travaille beaucoup plus longtemps, et,

à la fin de la journée, il est de beaucoup en avance sur l'Européen.

C'est pourquoi la Chine est aussi un des pays les mieux cultivés du monde; il n'y a pas le plus petit endroit de terrain où le Chinois n'ait planté quelque chose, et rien ne se perd chez lui. Prenez par exemple le *kowliang*, le riz du Nord: le grain cuit forme la principale nourriture de la population. On en distille aussi une boisson spiritueuse, le samchou, assez forte en alcool. Avec les feuilles, on nourrit les bestiaux. Les tiges fortes et longues de dix pieds, sont employées a toutes sortes de buts: on s'en sert pour faire les toits des maisons; on en construit des ponts; on en tresse des paillassons et des nattes, etc. Les racines même ne sont pas perdues, car, l'hiver, on les arrache une par une, et on les emploie comme combustible.

En Chine d'ailleurs, rien ne se perd; comme il serait moins agréable d'entrer dans de certains détails, je dirai seulement en passant qu'un Européen ne veut jamais manger de porc nourri en Chine, et si l'on voyait de quel engrais l'on se sert dans les jardins, on n'oserait certainement pas manger de légumes.

Les Chinois sont sans contredit les meilleurs maraîchers qu'il y ait; et, pendant l'été, très

court mais très chaud, ils arrachent au sol au moins trois récoltes chaque année. Et cependant la récolte des légumes n'est pas si facile que cela, car pendant un mois on a trop de pluie, et pendant les autres mois il ne pleut pas du tout. C'est pourquoi le Chinois creuse dans la partie la plus élevée de son jardin un puits très profond, et construit ensuite, d'une manière très ingénieuse, un système assez compliqué de petites digues, quelque chose comme ce que l'on voit ici dans les fonderies. Fermant par ici un canal, perçant par là une digue, il peut à volonté amener l'eau dans toutes les parties de son jardin. L'eau se pompe à l'aide d'un cheval ou d'un âne qui, les yeux bandés, tourne autour du puits et fait mouvoir un arbre, lequel met en mouvement une roue verticale. Autour de cette roue s'enroule une corde sans fin à laquelle sont fixés de petits baquets de bois. Les baquets de dessous trempent dans l'eau, et, quand ils reviennent remplis à la surface, ils déversent l'eau dans une auge, d'où elle s'écoule dans de petits canaux.

J'ai même vu une fois un puits auquel on avait adapté, très ingénieusement, une branche qui, à chaque tour, donnait un petit coup à l'âne. Cet âne, qui était tout à fait sans

surveillance, tournait continuellement autour de son axe, pensant certainement qu'il entreprenait un voyage de plusieurs milles, et que son maître l'excitait à chaque instant.

Même pendant le froid hiver, alors que toutes les rivières sont gelées et que la terre est dure comme de la pierre, le Chinois cultive des épinards. Le *kong* gigantesque ou poêle, qui prend la moitié de la chambre, est recouvert d'une couche de terre où les légumes croissent comme en pleine terre.

La patience et l'habileté ne leur font pas non plus défaut. Voyez seulement les objets d'art qu'ils découpent dans le bambou, le jade ou l'ivoire ; et combien ils savent peindre la porcelaine soigneusement et artistiquement.



J'ai vu une peau de tigre, qu'on aurait pu prendre pour une peau de tigre véritable, et pourtant elle était imitée, et il n'y avait que la tête de vraie. On avait cousu ensemble, de la manière la plus ressemblante, mille petits morceaux de fourrure, et formé ainsi, à s'y méprendre, les raies et les taches. Pendant mon voyage au Japon, je fis la connaissance d'un marchand de fourrures. Il me raconta qu'il avait envoyé à l'exposition de Berlin un morceau

semblable : chaque pouce carré était composé de cinq petits morceaux de fourrure différente.

Le peuple chinois a certainement un grand avenir devant lui, cependant ce n'est jamais sur le champ de bataille qu'il remportera des lauriers, mais bien plutôt sur le terrain de l'industrie.

On a craint autrefois que la race mongole n'inondât le monde entier ; cela peut encore arriver, mais cela ne se fera que lentement et tranquillement.

Lorsque la paix sera conclue entre la Chine et le Japon, et que la Chine sera ouverte au commerce étranger, alors nous, Européens, nous en aurons de grands profits pendant les premières années. Mais ensuite viendra la réaction : les Chinois imiteront nos inventions occidentales, et il nous sera tout à fait impossible de soutenir la concurrence. Non seulement ils ne nous achèteront plus rien, mais nos marchés seront encombrés de leurs marchandises à meilleur marché.

Au Japon, on a déjà installé une fabrique de montres qui, d'ici quelques années, fera une grande concurrence aux industries suisses et américaines, si elle ne les anéantit pas complètement.

Le commerce dans la presqu'île de Malacca

est déjà entièrement entre les mains des Chinois, qui, par leur industrie et leur économie, y gagnent des monceaux d'or. Presque toutes les mines d'étain, les magasins, et presque tout le commerce du littoral sont exploités par eux; et les habitants indigènes, les Malais lents et indifférents, sont petit à petit, lentement et certainement, repoussés et remplacés par les Chinois.

Il est donc bien vrai qu'un grand danger menace du côté de la Chine, et qu'un jour une lutte éclatera entre la race mongole et la race caucasienne. Mais ce sera une lutte commerciale, et alors la Chine aura plus de chance que dans la guerre actuelle qu'elle a entreprise contre le Japon. Car il ne faut pas attendre des Chinois des actions héroïques sur le champ de bataille; ils ont prouvé le contraire dans ces derniers mois, et l'on pourrait presque dire qu'ils ont suivi le conseil du distique anglais:

*For he, who fights and runs away
May live to fight some other day.*

V.

A la fin du dernier chapitre, je disais que la Chine ne remporterait jamais de lauriers sur le champ de bataille; en effet, la guerre est une chose tout à fait opposée au caractère chinois, et il serait difficile de trouver un peuple plus pacifique que les habitants de l'empire central.

Monsieur Michie, qui fit partie de la mission Detring, laquelle échoua, et qui connaît à fond le peuple chinois, l'appelle *the most absolutely peaceful people on the face of the earth*. La Chine aurait bien voulu éviter la guerre actuelle avec le Japon, mais cela lui était impossible. Le Japon se vit contraint de faire une guerre extérieure pour prévenir les dissensions intérieures; et il a cherché la guerre, prenant pour prétexte tout ce qu'il put trouver. C'est ce que l'on peut voir par les correspondances échangées entre les deux empires avant que la guerre éclatât (1).

L'armée en Chine est aussi très peu en faveur, et les mandarins militaires sont, quant au rang, beaucoup au-dessous des mandarins civils. Pour autant que je sache, l'art stratégique n'est

(1) Nous laissons à l'auteur la responsabilité de cette assertion.



pas du tout exigé chez les officiers. Ce n'est qu'une place affermée, et aucun d'eux n'a jamais eu la moindre idée qu'on pût jamais arriver à combattre en bataille rangée.

Si l'armée n'avait pas de drapeaux, il y a peut-être longtemps qu'elle serait supprimée. Je n'ai jamais vu un peuple qui fût aussi amateur de voir flotter une oriflamme. Les forts de Takou et de Sjanhaikwan sont pavoisés de centaines, ou plutôt de milliers d'enseignes de toutes couleurs. Sur trois soldats dans les rangs, il y en a au moins un qui est porte-drapeau. Lorsque le son de la trompette annonçait le passage des troupes chinoises, je sortais



IDOLE DE BRONZE.

toujours pour aller voir ; ne fût-ce que pour admirer leurs magnifiques étendards. Les jonques ont partout des drapeaux, où il y a seulement une petite place pour en mettre un ; même les voitures dans lesquelles voyagent les Chinois, sont

ornées de petits drapeaux.

Il faut vraiment avoir pitié de cette pauvre population de la Mantchourie. Ils n'ont aucun intérêt à la guerre; ils ne savent même pas pourquoi l'on se bat, et ne demandent qu'une chose, c'est qu'on les laisse en paix afin qu'ils puissent cultiver leurs champs et, par un dur labeur, pourvoir à l'entretien de leur existence. Et maintenant on ravage leurs moissons, et leurs villages sont pillés par les hordes affamées et mal payées qui doivent représenter l'armée de la Chine. Faut-il donc s'étonner qu'ils reçoivent les Japonais à bras ouverts et même entrent à leur service? A Port Arthur, les vaisseaux de guerre chinois, pris à Wei-heiwei, furent réparés par des ouvriers chinois sous la surveillance japonaise.

Les Chinois sont véritablement pacifiques de caractère: c'est un peuple qui ne cherche qu'à éviter tout sujet de querelle et de désagrément. Si, de temps en temps, on voit éclater quelque révolte, cela est uniquement la faute du mauvais système de gouvernement; la population peut beaucoup supporter, elle se laisse pressurer et voler, mais quelquefois la corde est par trop tendue. Pour montrer combien l'administration des mandarins pèse sur le pauvre peuple, je raconterai l'histoire suivante; elle date, il est vrai, du temps de Confucius,

mais en Chine cela ne fait aucune différence : les temps sont encore absolument les mêmes.

Un jour que Confucius parcourait le pays accompagné de ses disciples, il vit une femme qui pleurait auprès d'un tertre funéraire. Il envoya vers elle un de ses adhérents pour lui demander la cause de son chagrin.

— Vous pleurez, dit celui-ci à la femme, comme si vous aviez éprouvé dans votre vie douleur sur douleur.

— Il en est ainsi, en effet, répondit-elle. D'abord mon beau-père fut dévoré à cet endroit par un tigre, puis mon mari, et maintenant mon fils vient de subir le même sort.

— Mais, demanda Confucius, pourquoi ne quittez-vous pas ce pays si dangereux.

— Parce que, répondit-elle, ici le gouvernement ne vous impose pas de charges.

Se retournant vers ses disciples, le grand philosophe dit alors :

— Mes enfants, retenez bien ceci : un système gouvernemental qui pèse sur les habitants est encore plus à craindre qu'un tigre altéré de sang.

Pourtant les Chinois ont un grand respect pour leur gouvernement, quoique ce soit plutôt par crainte que par amour. Il est plus facile de commettre un crime impunément en Europe

qu'en Chine; car la main de l'administration s'étend au loin, et, si elle veut trouver un criminel, ce dernier ne pourra se cacher nulle part, malgré l'immense étendue du territoire chinois.

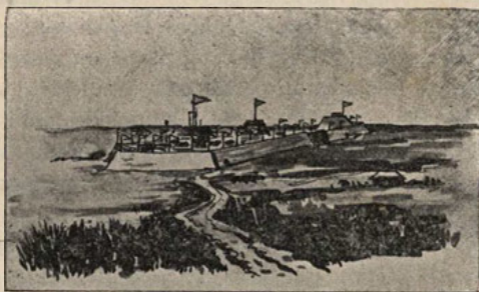
Lorsque les ingénieurs firent le tracé du chemin de fer, les porte-plume de bois étaient continuellement volés, jusqu'à ce qu'on eût enfin l'idée de peindre la plume en rouge comme appartenant au gouvernement. Depuis ce temps on ne toucha plus à aucune plume. Je me suis même laissé raconter qu'un jour, une plume se trouvant au milieu de la chaussée, les voitures faisaient un détour pour ne pas l'abîmer.

Dans certain village, on volait continuellement les drapeaux du chemin de fer, jusqu'à ce que l'ingénieur se fût enfin adressé au magistrat de la localité et l'eût menacé de faire cesser les travaux si cela arrivait encore. Quoique le mandarin ne pût naturellement découvrir le voleur instantanément, cela ne fit cependant aucune difficulté. On fit une proclamation, et un malheureux koulie quelconque fut fustigé publiquement pour avoir volé des drapeaux qu'il n'avait peut-être jamais vus de sa vie. Mais en tous cas le remède était bon, car depuis lors on ne vola plus aucun drapeau.

Les Chinois sont très superstitieux, ce qui n'est pas étonnant, puisque moins un peuple est civilisé, plus il est superstitieux. Cependant on ne peut pas dire non plus que les Chinois ne sont pas civilisés, et ils se regardent aussi eux-mêmes comme beaucoup plus développés que les autres peuples; mais leur civilisation n'est pas non plus positivement *fin de siècle*. Elle date, il est vrai, de plusieurs siècles, mais elle ne progresse nullement. Leur civilisation n'est pas une civilisation acquise par eux-mêmes, mais elle n'est que la tradition de leurs aïeux. Lorsque nous n'étions encore que des Barbares, les Chinois avaient déjà porté la science et les arts à une certaine hauteur. Ils imprimaient des livres, fabriquaient de la poudre et connaissaient la boussole bien avant que nous n'ayons pensé à ces choses.

L'an 246 avant Jésus-Christ, Hwang-Te, le premier empereur de la Chine, monta sur le trône. Son nom fut honoré, car c'est lui qui fit construire la grande muraille de la Chine, un des travaux les plus gigantesques que l'humanité ait jamais créés; mais son nom est aussi maudit, car il a reculé de plusieurs siècles la civilisation de la Chine. En effet, n'a-t-il pas voulu rompre entièrement avec l'ancien système de gouvernement et suppri-

mer la vassalité. Pour cela faire, il lui fallait faire disparaître toutes les traces du mouvement naissant et de l'histoire ancienne de l'empire. Ces travaux étaient aussi grands et aussi immenses que lorsqu'ils construisit une muraille le long de toute la frontière septentrionale du pays, pour empêcher les Tartares d'y pénétrer. Il ordonna de brûler tous les livres et manuscrits, à l'exception de ceux qui avaient rapport à la médecine, à l'agriculture et à la nécro-



FORTS A TAKOU.

mancie. Ses ordres furent si sévèrement et si strictement exécutés que, d'un seul coup, la civilisation chinoise fut reculée de plusieurs siècles, et la Chine fut plongée pendant de longues années dans les ténèbres de l'ignorance la plus complète. Cependant les livres traitant

de la médecine, de l'agriculture et de la nécromancie furent conservés ; et c'étaient justement des livres où la superstition tenait la plus grande place.

La médecine en Chine n'est absolument que du charlatanisme. Les Chinois ignorent complètement la structure du squelette humain ; car un Chinois préfère mourir, plutôt que de subir une opération quelconque. L'anatomie est à peu près considérée comme un sacrilège. Il faut en chercher la raison dans une superstition religieuse ; c'est pourquoi aussi les Chinois sont opposés à la décapitation, parce qu'alors la tête est séparée du corps. S'ils se suicident (et cela arrive souvent et pour le moindre motif), c'est aussi toujours le poison qu'ils emploient, et ordinairement l'opium, ou bien ils s'étranglent au moyen d'un fil de soie.

Les médecins du Céleste Empire jurent leurs grands dieux que leur science médicale a atteint le plus haut degré du progrès, et peut à peine être perfectionnée aujourd'hui. Pour donner une idée de leur science, je ne citerai qu'une seule de leurs médecines, on pourra juger du reste par cet échantillon : comme contre-poison, ils se servent de la peau de l'éléphant, de l'ivoire poli ; leurs médicaments sont, entre autres, des grenouilles écrasées, des

lézards séchés et pulvérisés, le fiel des ours, des cornes de rhinocéros râpées, de l'écaille de tortue, mise en poudre, et les excréments séchés de plusieurs animaux. Tous ces médicaments sont pour l'usage interne, et s'ils ne font pas de bien, ils ne font pas beaucoup de mal non plus. Mais on a contre les rhumatismes, la dyspepsie et autres maux, un remède qui, non seulement ne guérit jamais, mais peut aussi quelquefois mettre en danger la vie du patient. En effet, si un docteur chinois traite un des cas ci-dessus, il prend une longue aiguille, froide ou chaude, et l'enfonce dans la partie du corps où l'on ressent le mal. Souvent il transperce le foie ou les intestins, ce qui naturellement fait plus de mal que de bien. Ils emploient un médicament, le mercure, connu chez eux depuis des siècles et qui, chez eux aussi, sert dans les mêmes cas que chez nous. Le docteur chinois fait le diagnostic d'une maladie de la manière la moins compliquée. Il tâte tout simplement les deux pouls du malade et sait instantanément quelle est sa maladie.

Lorsque je me trouvai dans l'Indo-Chine, je remarquai que la plupart des Chinois portent un bracelet, ordinairement de porcelaine, mon garçon, que j'interrogeai là-dessus, me

répondit que cela était une sorte d'amulette. En effet, lorsqu'un malheur menace celui qui le porte, le bracelet se casse et le malheur est ainsi conjuré. Beaucoup de mes lecteurs auront certainement vu, en Orient, des arbres de la forêt auxquels étaient suspendus un grand nombre de chiffons blancs, et sous lesquels

se trouvaient de petits pots remplis de petites baguettes *joss* (saintes) brûlées. Quelques arbres semblent être considérés par les Chinois comme sacrés, et je vis en Chine, sous de tels arbres, de petites pagodes en miniature, d'un pied ou deux de hauteur. Les chasseurs chinois qui m'accompagnaient ne voulurent pas aller plus loin avant d'avoir déposé, devant



VASE D'UN TEMPLE, AVEC
BAGUETTES-JOSS.

la pagode, leurs fusils (et aussi le mien), et avoir brûlé, avec certaines cérémonies, quelques baguettes *joss* (sacrées).

La religion du peuple, le bouddhisme, repose surtout sur la superstition. On essaye de gagner pour soi la faveur des dieux en faisant des offrandes. Ces offrandes consistent surtout, d'abord en argent, puis en comestibles et en

fruits; et l'on conçoit facilement pourquoi les prêtres entretiennent ces coutumes. En Angleterre, on a aussi conservé de ces anciennes coutumes du paganisme. Là, lorsqu'on a terminé la moisson, on célèbre une *harvest-thanksgiving*, et l'autel et l'église sont tendus et ornés de céréales, de fruits, etc.

Il y a quelques années, la Chine fut ravagée par de fortes pluies, les rivières débordèrent, les champs furent inondés et la moisson fut menacée d'une ruine complète. Alors, dans toutes les églises, on adressa aux dieux des prières pour faire cesser la pluie, car on avait assez d'humidité. Mais les dieux semblaient penser autrement et la pluie continuait toujours de tomber. Ne sachant plus à quel saint se vouer, on s'adressa à l'empereur, et celui-ci, voyant le danger qui menaçait son peuple, résolut de s'adresser lui-même aux dieux.

Le temple du Ciel est le temple le plus magnifique qui existe sur toute la terre; le plafond est d'une porcelaine bleu clair, qui, assez naturellement, représente le ciel bleu. L'empereur, qui seul a le droit de prier dans ce temple, s'y rendit; il s'humilia devant les dieux et les pria de faire cesser la pluie. Cependant ceux-ci ne firent aucune attention

aux prières impériales. Alors l'empereur, indigné au plus haut point, donna l'ordre d'enlever tous les dieux de leurs temples et de les exposer en pleine pluie. Ils pourraient ainsi voir eux-mêmes comment ils s'en trouveraient.



Ce moyen ingénieux réussit, et les dieux, trempés comme des soupes, eurent soin que le temps fût bientôt au beau fixe.

Voici un autre exemple de superstition.

Pendant l'été de 1893, il y eut de violentes pluies continuelles, et les inondations, qui en furent la conséquence, causèrent beaucoup de dégâts. Il pleuvait de jour en jour, et la pluie semblait ne pas vouloir cesser. Alors la population d'une ville de l'intérieur eut une lumineuse idée. Le cinquième jour de la cinquième lune, lorsque le temps de la pluie est passé, on célèbre ordinairement une grande fête connue parmi les Européens comme la fête des bateaux du dragon. Alors on voit, sur les rivières, des cortèges de bateaux magnifiquement ornés; souvent aussi ont lieu en même temps des régates, et comme ces dernières ne se passent pas toujours sans algarades, les équipages s'arment auparavant de bâtons et prennent aussi un chargement de pierres dans leurs bateaux, tout cela n'est pas très *sportmanlike*. Lorsque cette fois les pluies ne voulurent pas cesser, on résolut de célébrer la fête nautique en apparence seulement, quoique ce ne fût pas encore le véritable moment. Quand les dieux verront cette fête, pensaient-ils, ils se diront qu'ils se sont trompés dans leurs calculs sur les époques, et que la cinquième lune est déjà venue au monde, et alors ils feront cesser les pluies. Cependant ce moyen ne réussit pas. Les dieux ne s'y laissèrent pas prendre et

bientôt toute la campagne autour de Tientsin fut inondée; seules les digues du chemin de fer émergeaient au dessus de l'immense surface des eaux.

Les Chinois attachent beaucoup d'importance aux éclipses, et les astrologues de la Chine peuvent aussi calculer à quelle époque on peut

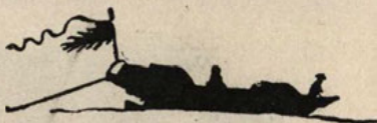


attendre une éclipse, quoique leur manière d'expliquer les éclipses ne soit par purement scientifique. C'est ainsi qu'ils supposent que le soleil est menacé par un mon-

stre gigantesque qui est sur le point de l'avaler; de là l'éclipse partielle. Au contraire, comme ils ont besoin du soleil et non du monstre, il ne faut donc pas s'étonner que, pendant le combat, ils font tout leur possible pour prêter assistance au soleil, et ils s'y prennent de la manière suivante :

L'époque de l'éclipse de soleil est annoncée plusieurs mois auparavant par les astrologues impériaux. Puis on élève des autels dans tous les *jaméns* de l'Empire Chinois, et, l'heure solennelle une fois arrivée, on allume les *joss* baguettes (baguettes sacrées), les prêtres font le tour de l'autel en chantant; les mandarins se prosternent jusqu'à terre (ce qu'on appelle *kotow*, révérence), et leurs servants font un bruit infernal avec tous les instruments de musique imaginables;

tandis que le peuple réuni sur les toits des maisons, les ac-



compagne en faisant le plus de bruit possible et en tambourinant sur des chaudrons et des boîtes en fer blanc. Ce bruit doit naturellement servir à inspirer de la crainte au monstre et à encourager le soleil. Jusqu'ici cela a toujours été couronné du plus brillant résultat, car le soleil est toujours sorti tout brillant de la lutte.

Les hommes à longues nattes semblent d'ailleurs aimer beaucoup le bruit, car, à chaque fête, on fait partir des milliers de pétards, et lorsqu'un danger quelconque les menace, ils frappent à coups redoublés sur des gongs ou tam-tams et sur des pierres résonnantes. Cela

se pratique principalement pour éloigner les esprits malins, car ceux-ci sont naturellement la cause de tout le mal.

On trouve, au-dessus de l'entrée de presque toutes les maisons, de petits morceaux de papier en forme de feuilles de pêcher, remplis de devises, ainsi que des branches de saule. Cela paraît être un excellent moyen pour éloigner les esprits malins. Nous ne devons cependant pas nous moquer par trop de la superstition des Chinois, car dans beaucoup de pays



d'Europe, on suspend encore aujourd'hui, au-dessus de la porte, un fer à cheval qui doit posséder la même force magique que la feuille de pêcher et la branche de saule.

Beaucoup de lecteurs se souviendront que les sampans et les jonques chinoises, qu'on voit aussi en Orient, ont un gros œil de chaque côté, ce qui leur donne l'apparence d'un énorme monstre marin. Si l'on demande à un Chinois

pourquoi tous les bateaux ont des yeux, il vous répondra: *sampan no eye, no can see, how fashion can savey where go*. Ce *pidgin* anglais veut dire en français: „sampan pas d'œil, ne peut pas voir, de quelle manière peut-il savoir où aller?”

J'ai aussi remarqué cette superstition chez les Malais. Lors de l'expédition de Pahang, on nous assaillit de balles qui consistaient en morceaux de verre, autour desquels on avait coulé de l'étain, d'une telle manière cependant qu'un morceau du verre en ressortait. Les Malais m'affirmèrent que ce verre était l'œil de la balle, „sans quoi elle ne pouvait pas trouver son chemin vers l'ennemi”. Quoi qu'il en soit, ces balles sont excessivement dangereuses, car si elles frappent sur un os, elles éclatent et causent une blessure large et très grave.

Sur le chemin de fer chinois, il arriva un jour un accident remarquable. A certaine station, on attendait le train; mais quoique l'heure fût déjà passée depuis longtemps, le train n'arrivait toujours pas. On télégraphia à la station précédente, et l'on reçut pour réponse que le train était depuis longtemps parti. Le soir arriva, il se faisait de plus en plus tard, mais toujours aucune nouvelle du train. Tout le monde pensait naturellement à un accident,

surtout parce qu'il ne se trouvait aucun Européen dans les wagons, le machiniste lui-même était un Chinois. Déjà on se préparait à aller à la recherche du train perdu, lorsqu'on aperçut une lumière qui s'avavançait lentement. Elle approcha de plus en plus près, et enfin l'on vit que c'était le convoi si longtemps attendu.

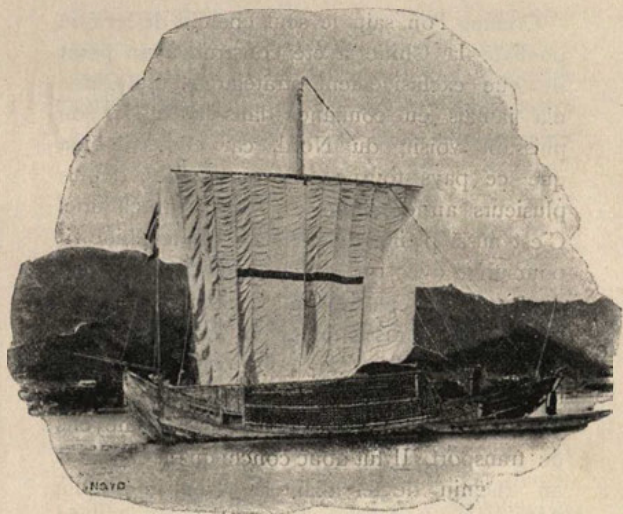


Qu'était-il arrivé? le train avait eu du retard et la nuit était venue. Le machiniste chinois avait été fort embarrassé. C'était la première fois qu'il voyageait dans l'obscurité, et il pensait en lui-même: „Maintenant il se fait de plus en plus obscur; à la fin

la locomotive ne pourra plus trouver son chemin”. Heureusement c'était un homme d'invention. Il ordonna à un koulie d'allumer une lanterne et de marcher devant la locomotive; du moins pourrait-elle ainsi trouver son chemin.

Que penserait bien un Chinois, d'un train

rapide qui dévore l'espace avec une vitesse de 60 milles à l'heure, par une nuit noire, orageuse, franchissant des ponts, des aiguilles et des viaducs, traversant des stations qui, vues du train, ne paraissent qu'une longue



ligne lumineuse? Quelles seraient ses pensées? qui ose le dire? Mais je puis bien me douter de ce qu'il ferait. Il sauterait aussitôt en bas du „dragon de feu”, et si, par hasard, il en sortait vivant, il se demanderait encore cer-

tainement, tout étonné, comment il se fait qu'il soit tombé avec tant de violence.

VI.

Comme l'on sait, le seul chemin de fer que possède la Chine a été construit à un point de vue exclusivement stratégique. La Chine n'a jamais eu confiance dans la Russie, son puissant voisin du Nord, car elle sait bien que ce pays tourne des yeux avides, depuis plusieurs années, vers la fertile Mantchourie. C'est aussi pleine de défiance que la Chine vit poursuivre avec ardeur l'installation du chemin de fer sibérien ; et lorsqu'en 1893, les troupes russes furent rassemblées au nord du fleuve Amour, la Chine fut enfin convaincue qu'il lui serait impossible de défendre la Mantchourie si elle n'avait de plus rapides moyens de transport. Il fut donc conclu qu'on établirait un chemin de fer allant de Tientsin jusqu'à l'Amour ; le chemin de fer devrait suivre le golfe de Petsjili, en passant par Sjanhaikwan jusqu'à Kintsjou, et continuer vers le nord par Moukden et Kirin, probablement avec un embranchement vers Nioutsjouan.

Quoique, dès les travaux préparatoires, on

eût rencontré beaucoup de difficultés et d'opposition — la première expédition d'ingénieurs avait avec elle 150 soldats pour la protéger — tout alla cependant assez bien jusqu'à ce qu'on approchât de Moukden. Arrivés près de Moukden, qui, comme chacun sait, est la dernière demeure des aïeux de l'empereur actuel de la Chine, ce ne fut qu'un cri d'indignation parmi les mandarins, lorsqu'ils apprirent que le chemin de fer allait passer le long du saint tombeau des empereurs, lesquels étaient devenus „les hôtes du Ciel”.

Enfin il fut décidé qu'on ferait passer le chemin de fer à vingt milles de là; mais alors on eut à lutter avec une autre superstition chinoise. Autour de la ville entière, repose un gigantesque dragon (toujours dans l'imagination des Chinois), et l'on s'était aperçu que les ingénieurs, pour pouvoir construire des ponts dans de mauvais terrains, y enfonçaient de longs pieux ou pilotis. Un des censeurs écrivit alors au trône qu'il croyait devoir déconseiller de toutes ses forces l'installation du chemin de fer, attendu qu'il craignait qu'un de ces longs pilotis ne transperçât l'épine dorsale du dragon, ce qui naturellement amènerait de grands malheurs, qu'on ne pourrait pas prévenir.

Cependant le chemin de fer n'est prêt que jusqu'à Sjanhaikwan, de sorte que la question du dragon ne sera débattue que plus tard, quand les travaux seront repris plus loin. Ce chemin de fer vers le nord ne rapportera jamais grand'chose; mais en Chine on n'a pas l'air de s'inquiéter beaucoup de cela. Un chemin de fer par exemple, qui relierait Pékin et Tientsin, rapporterait des monceaux d'or, mais chaque mandarin s'oppose à la construction de cette ligne; quoique, pendant les inondations, les rapports entre ces deux villes soient totalement suspendus et que, par là, à Pékin en 1893, il régnât presque une disette de riz. Il va sans dire que les propriétaires des jonques, qui remontent et redescendent le Peiho, sont opposés au chemin de fer, et les mandarins se laissent bien aussi corrompre de temps en temps.

A propos de chemin de fer, tout le monde ne sait peut-être pas qu'il y a une quinzaine d'années, la Chine en a déjà eu un. Une société anglaise avait fait alors une ligne à voie étroite, allant de Shang-Haï à Wousoung, à une distance d'environ six milles. Ce chemin de fer eut un succès énorme. Les Chinois arrivaient en foule de tous côtés, pour voir le „dragon de feu” et

les „wagons à roues de foudre,” et l'on ne pouvait faire partir assez de trains pour transporter les innombrables voyageurs. Les Chinois étaient dans le ravissement et considéraient le chemin de fer comme un amusement, une sorte de Montagnes russes. Les mandarins eux-mêmes voyageaient toute la



TERRIBLE FIN DU PREMIER CHEMIN DE FER EN CHINE.

journée, aller et retour. Mais le gouvernement voyait avec regret que ce nouveau moyen de locomotion fût si bien accueilli par la population, et il entra en pourparlers avec la compagnie pour le racheter. La compagnie, qui faisait d'excellentes affaires, en demanda naturellement un prix très élevé; mais à son grand étonnement, son offre fut acceptée et le gouvernement chinois acheta le chemin de fer avec tout son matériel.

Que fit alors le gouvernement? Exploiter lui-même le chemin de fer et en recueillir les fruits. Pas du tout. Vous oubliez que c'étaient des Chinois. Le chemin de fer fut anéanti, les locomotives furent chargées sur des jonques; on mit à la voile, et lorsqu'on se trouva en pleine mer, on engloutit les jonques et les locomotives; on ramena les rails à Formose, où ils sont encore, probablement en train de se rouiller. Voilà un échantillon typique de la manière de faire des Chinois, et cela ne pourrait certainement se voir nulle part ailleurs que dans le Céleste Empire.

Pour l'introduction des lignes télégraphiques, on eut également à lutter avec de grandes difficultés. Ces poteaux et ces fils de fer leur donnaient aussi beaucoup à penser; et lorsque, se rapprochant de plus près, les Chinois entendaient ce gros bourdonnement et ce bruit, ils comprenaient aussitôt que cela ne pouvait être qu'un ouvrage du diable. Les fils furent coupés, les poteaux arrachés, et le télégraphe fut ravagé par la population furieuse, en beaucoup moins de temps qu'on n'en avait mis à le construire. Mais le gouvernement chinois connaît son petit peuple et ne se laissa pas effrayer pour si peu. Les meneurs furent pris et décapités, et l'on recommença à construire

la ligne avec un nouveau courage, tandis que, aux premières distances, on plaça au haut de chaque poteau, une tête de décapité. Ce moyen eut un plein succès, et les Chinois évitent maintenant un poteau télégraphique avec autant de prudence qu'un gamin de Paris se sauverait d'un gardien de la paix.

L'Européen est tout de suite frappé de voir presque partout chez les chinois des images de chauves-souris. Sur leur porcelaine, sur leurs cuivres émaillés, sur leurs sculptures de bois, partout les mêmes chauves-souris; mais il faut aussi savoir que cela représente une

chauve-souris, sinon l'on ne reconnaîtrait jamais la pauvre



bête. Leurs papiers peints ou de tenture ont toujours le même patron, toujours l'éternelle chauve-souris. Le motif pour lequel les Chinois sont tellement portés pour la chauve-souris, est tout à fait particulier. Cet animal s'appelle en chinois *fouh* ; et, par hasard, le mot bonheur se dit aussi *fouh* en chinois. C'est pourquoi la chauve-souris se trouve représentée partout, puisqu'elle est censée être en grand rapport avec le *fouh* ou bonheur.

La superstition est tellement enracinée chez les Chinois, qu'il est impossible de rien leur faire comprendre si l'on n'en tient compte. Je me rappelle encore toute la peine que j'ai eue dans un cas semblable. Un jour, j'achetais deux chevaux, un pour moi et un pour mon *mafou*. (palefrenier). L'un était un animal



superbe, ardent et bien formé, mais petit; l'autre était plus grand, tout noir, avec un sabot blanc. Le *mafou* ne voulait pas du tout que j'achetasse le cheval noir, et fit tout son possible pour m'en empêcher. Cepen-

dant l'animal me plaisait, il n'était pas trop cher, je l'achetai donc et laissai le *mafou* maronner.

Quoique le cheval noir fût excellent, j'eus toutes les peines du monde à décider le *mafou*

à le monter; et, lorsque je lui demandai pourquoi il refusait, il me répondit qu'un cheval avec un sabot blanc devait certainement porter malheur à son maître. Cela d'ailleurs se réalisa en partie, car le *mafou* essaya de toutes les manières possibles de me forcer à acheter un autre cheval, et je ne pus trouver aucun Chinois qui consentît à me débarrasser du noir, car personne n'en voulait.

Les diseurs de bonne aventure font de bonnes affaires en Chine, et „la dame qui travaille aussi avec un œuf” y aurait plus de clients que chez nous. En Chine on n'entreprend presque jamais rien sans consulter auparavant un diseur de bonne aventure, qui dit alors si c'est le jour propice ou non à l'entreprise. Lorsque je voulus entrer dans ma nouvelle maison, on me conseilla fortement d'attendre encore trois jours. Mon domestique avait consulté un diseur de bonne aventure, et celui-ci lui avait indiqué le troisième jour comme un jour propice au déménagement.

Si l'on est à Rome, il faut faire comme font les Romains, si l'on est en Chine il faut faire comme font les Chinois. Je remis donc mon déménagement à trois jours, car si je ne l'avais pas fait, les Chinois auraient été convaincus qu'il me serait arrivé malheur, et la conviction

intime que quelque chose doit arriver fait que souvent la chose arrive véritablement.

En Chine, il existe par exemple cette superstition qu'une maison impériale ne doit pas régner plus de 200 ans. La maison impériale actuelle, la dynastie Tsjin, monta sur le trône en 1644 et l'an 1844, le peuple s'agita, et il courut toutes sortes de bruits inquiétants. Les deux cents années étaient écoulées et l'on s'attendait à ce que quelque chose arrivât. Et ce que l'on attendait arriva en effet. La fameuse révolte Taiping éclata, et sans l'aide du général Gordon, la maison impériale chinoise serait tombée.

Les diseurs de bonne aventure indiquent aussi le jour où il convient d'enterrer quelqu'un, et souvent les corps restent des mois entiers sans être inhumés, jusqu'à ce que l'on ait décidé que les circonstances sont favorables.

VII.

Les Chinois sont fatalistes, comme la plupart des peuples d'Orient. Ils croient aveuglément à la fatalité; de même que l'on dit chez nous: „celui qui est né pour être noyé ne sera pas pendu.” Quelle triste consolation!

Ils pensent que l'on peut lire l'avenir d'une personne, même dans les traits de son visage. L'homme qui a un visage long et large avec un large menton, sera riche et heureux ; mais l'homme au visage étroit et au menton pointu, connaîtra la misère. On dit en Chine: „Heureux celui qui a le front haut, car il sera intelligent et atteindra une haute vieillesse, et si sa bouche est grande, il possèdera des trésors” ; puis: „l'homme qui a le nez long n'a pas de force de volonté et sera conduit par tout le monde. Si son nez est crochu comme le bec d'un oiseau de proie, c'est quelqu'un qui a mauvais cœur.” Il y a aussi en Chine ce proverbe: Si vous ne pouvez pas voir les oreilles d'une personne quand vous la rencontrez, demandez qui elle est, car ce doit être quelqu'un d'importance. Si cependant vous n'apercevez pas ses omoplates, demandez où il demeure, afin que vous puissiez l'éviter.

De Tientsin à Shang-Haï, il y a, pendant l'été, un service régulier de bateaux à vapeur ; mais, quand les mandarins peuvent le faire, ils attendent un bateau particulier qui, parmi eux, a la réputation d'être plus heureux que les autres. Ce n'est pas positivement le bateau lui-même, mais c'est le capitaine, qui, quoique européen, a la réputation d'être né coiffé.

J'ignore sur quels motifs repose leur croyance, mais peut-être le capitaine en serait-il moins flatté s'il les connaissait. En tous cas, les Chinois ont pleine confiance en lui, et j'ai entendu dire que quelques mandarins faisaient devant lui la révérence *kotow* (c'est-à-dire se prosternaient devant lui) et touchaient ses vêtements, pensant peut-être que le bonheur, comme l'influenza, est contagieux.

Mais j'ai assez donné d'exemples de leur superstition pour montrer quel rôle important elle joue dans la vie chinoise ; et si, après la guerre, nous obtenons le libre échange avec la Chine, il sera dans l'intérêt du commerçant de se mettre au courant de ces choses, et surtout de ne pas oublier la chauve-souris comme marque de fabrique.

Je veux maintenant vous décrire un trait de caractère des Chinois, auquel vous n'auriez certainement jamais pensé : c'est la propreté. Quoi ! allez-vous dire, la propreté d'un Chinois ! Et tout le monde dit que c'est le peuple le plus sale de la terre ! Oui, cher lecteur, cela est vrai selon votre manière de voir, mais n'oubliez pas le grand facteur chinois, (*looksee*) l'apparence, et selon le *looksee*, ils sont très propres.

Voyez seulement mon garçon Ah Swee ; est-ce qu'il n'a pas l'air tout ce qu'il y a de

plus propre ? Son paletot est de soie grise, pas le plus petit grain de poussière, pas la moindre tache ; cela se verrait bien trop vite sur son large pantalon de couleur jaune clair. Ses bas aussi blancs que la neige sont retenus autour du pantalon par une jarrettière bleue, et, à en juger d'après ses souliers, on croirait que la boue est inconnue en Chine. Ses mains



ENVELOPPÉS D'UN NUAGE DE POUSSIÈRE.

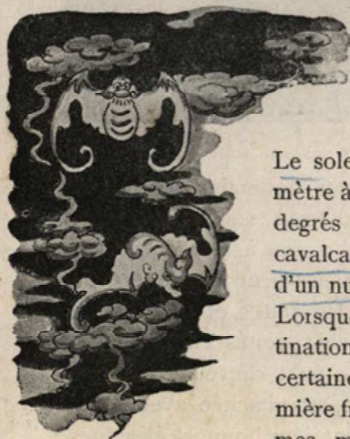
sont aussi blanches que des mains de femmes, et ses ongles, un peu longs, sont nettoyés de telle sorte qu'il n'y a rien à leur reprocher. Il se fait raser soigneusement le visage et la tête, même le nez et les oreilles, et ses cheveux, d'un noir brillant, sont tressés en une natte dans laquelle chaque petit cheveu est mis à sa place ; l'extrémité est attachée avec de la soie, à laquelle pendent deux houppes élégantes

qui traînent presque jusqu'à terre. C'est un modèle d'élégance, de propreté incarnée ; de telle sorte que même nos célèbres servantes hollandaises, avec leurs habillements propres et leurs bonnets blancs, en seraient jalouses. Mais, lecteur, Ah Swee est un Chinois, et son élégance n'est que *looksee*. Sur l'apparence, il est aussi propre que la neige fraîche tombée, mais il y a peut-être plusieurs années qu'il n'a pris un bain.

Looksee (l'apparence) gouverne toute la Chine. Si l'on considère superficiellement les mandarins, ils ont toujours l'air très propres. J'ai fait

souvent de longs voyages en compagnie de mandarins pour faire une visite quelconque.

Le soleil brûlait, le thermomètre à l'ombre indiquait 43 degrés centigrades, et notre cavalcade était enveloppée d'un nuage de fine poussière. Lorsque j'arrivais à destination, ma toilette n'était certainement pas de première fraîcheur. Mon visage, mes mains, mes habits et



mes bottes, tout était couvert de poussière, et par suite du voyage en voiture et de la chaleur, j'étais couvert, par-ci par-là, de grandes taches humides sur mon costume de toile brune.

Mais voyez les mandarins, ils sont entièrement vêtus de soie, et lorsqu'ils descendent de voiture, le domestique arrive avec un plumeau et enlève facilement toute trace de poussière. Un autre apporte des serviettes trempées dans l'eau bouillante, avec lesquelles ils s'essuient le visage et les mains, et ils apparaissent comme s'ils venaient de faire leur toilette à l'instant, au lieu d'avoir voyagé pendant des heures au milieu de nuages de poussière; tandis que moi, je me sens tout sale, jusqu'à ce qu'arrivé chez moi, j'aie pu prendre un bain et changer d'habits.



C'est dans l'Inde que j'entendis raconter l'anecdote suivante, et, d'après ce que j'ai vu moi-même de mon domestique chinois, l'histoire me paraît assez vraisemblable.

Deux dames européennes se disputaient sur le plus ou moins de propreté de leurs cuisiniers respectifs. L'une avait un Chinois pour cuisinier,

l'autre avait un Singalais. Comme chacune des deux dames soutenait que son cuisinier était le plus propre et préparait toujours sa cuisine d'une manière irréprochable, on résolut de leur faire, à chacun, une visite inattendue dans leur cuisine.

D'abord on alla voir le Singalais, et sa maîtresse fut effrayée de ce qu'elle vit. Le plus grand désordre régnait dans la cuisine. Le

cuisinier lui-même était couché sur un paillason et ronflait; une bouteille de Whisky à moitié remplie était à ses côtés, et, tout près de lui, des comestibles de toutes sortes: de la viande, du poisson et des légumes



DANS LA SOUPIÈRE !

entremêlés. Dans un coin on voyait une poule le cou coupé, gisant dans une mare de sang, et, par terre, toutes sortes d'abattis. Les dames s'enfuirent effrayées et s'étonnèrent en se demandant comment, d'une cuisine si sale, il pouvait sortir des dîners si délicieux et si exquis.

Ensuite on alla surprendre le Chinois dans

son sanctuaire. Quelle différence! Partout régnait l'ordre le plus parfait. Toute la batterie de cuisine était rangée, et tout brillait comme un miroir. Les murs étaient garnis de maximes Chinoises, et, devant la fenêtre, il y avait un vase rempli de fleurs. Mais, au milieu de la cuisine, le Chinois était en train de prendre un bain de pied dans la soupière!



J'ai aussi visité moi-même plusieurs fois mon domestique dans sa cuisine mais cette cuisine elle-même n'était pas très propre en apparence. Ordinairement je le trouvais occupé à préparer mon repas, une pipe à la bouche, tandis que la cuisine était remplie de curieux qui suivaient avec attention la préparation du dîner du „diable étranger.” Quelques-uns fumaient leur pipe, d'autres mâchaient de l'opium, ce qui répandait une odeur nauséabonde, insupportable. Il avait aussi une manière des plus simples pour voir si la soupe chauffait : il trempait tout simplement son doigt dedans. Comme ses ustensiles de cuisine consistaient seulement en une cuillère et un grand couteau, il aura certainement dû faire un grand usage de ses doigts.

J'avais une vache dont je trayais le lait ; car

l'emploi continuel du lait condensé finit par vous répugner. Je ne pouvais naturellement pas consommer tout le lait, et je dis à mon domestique qu'il pouvait donner le surplus à qui il voudrait.

— Que voulez-vous que j'en fasse, me répondit-il? Un Chinois ne voudra pourtant pas le boire. Le lait est sale.

Ils trouvent le lait sale! Il faut voir comment ils nourrissent leurs porcs, et avec quoi ils fument leurs potagers. Je remarquais aussi que quand je recevais de la volaille, le domestique mangeait les entrailles avec le plus grand plaisir.

Les Chinois du Sud, que j'avais à mon service dans les années précédentes, prenaient régulièrement un bain tous les jours, mais je suis convaincu que c'était uniquement pour se rafraîchir, plutôt que dans un but d'hygiène et de propreté. En effet, la troupe doit forcément prendre un bain chaque jour, sans quoi il lui serait impossible de supporter la chaleur. Mais les Chinois du Nord ne prennent que rarement un bain l'été, et l'hiver pas du tout.

L'été, les koulies travaillent tout nus, mais quand le temps devient plus froid, ils commencent à s'habiller successivement de plus

en plus. D'abord ils mettent un seul vêtement; s'il fait plus froid, ils mettent un autre habit par-dessus le premier, et ainsi de suite; selon que la température baisse, ils mettent de plus en plus de vêtements les uns par-dessus les autres, de sorte qu'un koulie que l'on a vu l'été tout maigre, devient l'hiver de plus en plus gros, et, à la fin, il finit par avoir un embonpoint qui le fait ressembler à un bon bourgeois de Londres. D'un autre côté, j'ai pu me convaincre que ce koulie, qui se revêt lentement d'habits les uns par-dessus les autres, ne les retire qu'à l'approche du temps chaud. Alors il commence tout doucement à muer, et ne prend son premier bain, qui est alors un bain forcé, que lorsqu'il se trouve surpris par une pluie d'orage quelconque.

Comme, l'hiver, il fait toujours très froid dans les maisons chinoises — le *kong* ou four, sur lequel on dort, est seul chauffé — les Chinois n'ôtent pas même leurs lourds habits dans la maison; et les mandarins qui venaient me rendre visite pendant l'hiver, et étaient enfouis dans d'épaisses fourrures, se plaignaient toujours qu'il faisait beaucoup trop chaud dans mes appartements, ce dont, me met-



tant à leur place, je ne m'étonnais nullement.

Je me suis laissé dire que, la nuit, les femmes ne portent que des bas, et dorment enveloppées dans un grand sac fourré, qui leur monte jusqu'au cou. Pour oreiller, elles se servent d'un morceau de bois creusé de telle sorte que le cou s'enclave dedans. Beaucoup d'écrivains donnent pour raison de cette manière de se coucher, qu'elles ne font que très rarement leur toilette, qui est

très compliquée et qu'elles ne veulent pas déranger pendant la nuit. Mon compagnon, qui était marié, me disait que cela n'était pas vrai, que les dames du grand monde faisaient leur toilette tous les matins, et que cela était pour elles un passe-temps très agréable, attendu qu'elles n'ont d'ailleurs rien à faire.

Il est facile de s'expliquer comment elles se servent d'oreillers si peu commodes, car un Chinois n'a pas la moindre idée de ce qu'est

la commodité. Leurs meubles sont solides et forts, mais il serait difficile de fabriquer un appareil aussi malaisé pour s'asseoir que la chaise chinoise; quant à leurs petites tables, qui sont placées sur le *kong* et n'ont que neuf pouces de hauteur, je n'ai jamais pu m'en



servir. Ils n'ont absolument aucune idée d'aisance ni de luxe; les coussins qu'on voit sur les *kongs*, sont tellement durs qu'on pourrait penser qu'ils sont remplis de pierres. De plus, la forme en est très incommode; on ne peut ni s'asseoir dessus, ni s'appuyer contre;



et ils sont trop courts pour que l'on puisse s'y coucher.

Leurs selles, qui sont de bois, ne sont pas du tout pratiques, et quand on a été dessus seulement deux minutes, on en descend bien

vite, attendu qu'il est bien moins fatigant de marcher. Leurs chevaux mêmes, ou, pour mieux dire, leurs poneys, n'ont aucune idée de commodité; ils trottent d'une manière qui leur est toute particulière, et ne font que sauter du haut en bas. Les poneys choisissent aussi toujours le plus mauvais côté du chemin. Rencontre-t-on un borbier, on a toutes les peines du monde à les empêcher d'aller s'y vautrer; y a-t-il un tas de pierres le long du chemin, ils veulent absolument passer par dessus; et si l'on passe à côté d'un abîme, ils vont aussi près que possible le long du bord.

VIII

Vous pouvez tuer une puce et chasser un moucheron avec
de la fumée,

Mais contre un Chinois vous ne pouvez rien,

Sa patience est plus forte que toute persécution.

C'est ainsi que s'exprime la poésie japonaise, et les Japonais connaissent leurs voisins à longues nattes. Ceux-ci viennent de donner un exemple de cette patience infinie, de cette lenteur, à propos de leurs préliminaires de paix. Mais attendez encore un peu, ils ne

font que de commencer, et une fois les négociations en train, et surtout si l'on peut décider le Japon à conclure un armistice, on verra alors combien les négociations traîneront en longueur ; car le Chinois a une provision inépuisable de patience, et sa devise est : „Il suffit de savoir attendre pour obtenir ce que l'on désire.”

Mais les Japonais ont déjà prouvé à plusieurs reprises qu'ils sont parfaitement à la hauteur de ce trait du caractère chinois ; et, quoiqu'ils soient disposés à recevoir Li et à commencer les préliminaires de paix, ils ne perdent pas de vue leur but principal, et continuent toujours à projeter de nouveaux plans d'attaque.

— Si l'on veut faire faire à un Chinois quelque chose qu'il n'a pas envie de faire, ce ne sont pas des paroles qu'il faut. On peut épuiser contre lui toute science de logique et l'écraser sous un monceau d'arguments, cela n'avance absolument à rien. Il relève la tête en souriant, et joue avec les mots d'une manière si sournoise, si patiente et si calme, que, finalement, vous désespérez et abandonnez la partie.

Les paroles sont inutiles en Chine, c'est avec des actions qu'il faut forcer le Chinois, et c'est ce que le Japon saura bien faire. Si

le Japon refuse de négocier avec la Chine à moins que la mission qui doit traiter de la paix n'ait de pleins pouvoirs, c'est une preuve qu'il connaît la politique chinoise. Les Japonais se souviennent sans doute encore de ce qui s'est passé dernièrement entre la Chine et la Russie. Il s'agissait d'une question de frontière entre ces deux puissances, et la Chine députa un envoyé, Tsjounghou, pour arranger l'affaire. Après des retards sans fin, on parvint pourtant à s'entendre, et un arrangement fut conclu entre l'envoyé de la Chine et la Russie. Cependant, lorsque tout fut terminé, la Chine refusa de tenir ses engagements, affirmant que son envoyé Tsjounghou n'avait pas de pleins pouvoirs; et il fallut reprendre les négociations depuis le commencement. Inutile d'ajouter que dans le traité qui fut alors enfin conclu par le marquis Tseng, les conditions étaient beaucoup plus avantageuses pour la Chine.

Si l'on veut acheter quelque chose à un marchand chinois, on remarque tout de suite quelle dose de patience il possède. Dans l'Empire Central, on achète naturellement d'une tout autre manière que chez nous; et la dame européenne qui reste une heure dans un magasin, se fait tout montrer et finit par acheter

un bibelot quelconque de quelques sous, serait encore beaucoup trop vive pour le Chinois.

L'exemple suivant en est une preuve. C'était à Kintsjou, dans la Mantchourie, que, faisant un jour un tour en voiture par la ville, mes regards furent attirés par un tableau chinois sur une tablette de marbre, exposé dans un magasin où l'on vendait un peu de tout, une sorte de boutique de marchand de bric-à-brac. Comme je n'avais jamais vu un tableau semblable, et que je suis grand amateur de curiosités, je résolus aussitôt de l'acheter à n'importe quel prix.

Le lendemain, je retourne dans le même magasin avec mon interprète. Nous descendons de voiture et nous sommes très poliment reçus par le marchand. Après que nous nous fûmes assis, on nous apporta le thé et nous parlâmes pendant une heure de la pluie et du beau temps; alors je regarde négligemment dans la boutique, et je demande au marchand comment il est possible qu'il trouve des acheteurs pour toutes ces vieilleries. Le Chinois me regarde en souriant et me demande si je ne veux pas jeter un coup d'œil plus attentif sur les marchandises. Je me lève, je regarde les articles, et j'arrive enfin au tableau ancien.

— Quelle vieillerie vous avez là, lui dis-je,

les couleurs sont presque toutes enlevées, et c'est à peine si l'on peut voir ce que c'est. Pourquoi ne faites-vous pas repeindre cette plaque de marbre ?

Le marchand me regarde tout étonné, comme si j'avais dit quelque énormité, et me dit en appuyant sur ses mots :

— Tableau vieux, très vieux, Ming-dynastie.

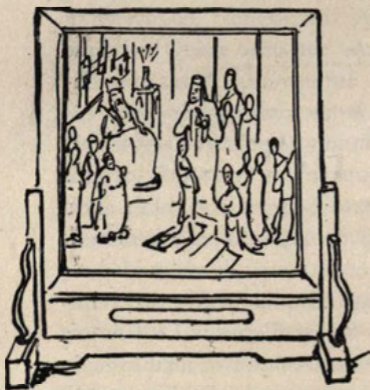
Et, comme chacun sait, il n'y a pas de pays où les antiquités soient plus appréciées qu'en Chine.

— Dans ce cas, je préfère un tableau nou-

veau, répondis-je ; si vous avez quelque chose de joli, je veux bien l'acheter ; mais je ne vois rien de bien ici.

Nous retournons nous asseoir et prendre le thé, nous causons encore un peu, puis nous prenons congé

l'un de l'autre ; tandis que le marchand me reconduit poliment jusqu'à la porte en m'invitant à revenir le voir.



Deux jours après je retourne chez lui, et après avoir causé encore un peu, j'amène la conversation sur le tableau.

— Si vous voulez me le vendre à très bon marché, lui dis-je, je le prendrai tout de même, car la plaquette de marbre me plaît.

— Je vous le laisserai à tel prix, dit le marchand en indiquant un prix fabuleux.

Je me mets à rire aux éclats et je lui offre la centième partie de ce qu'il demande.

— Pour une vieillerie pareille, lui dis-je, c'est encore beaucoup trop.

Le marchand ne fait pas même attention à mon offre et nous retournons prendre le thé. Lorsque je le quittai il diminua un peu de son prix, mais je lui dis qu'il n'avait qu'à chercher un autre acheteur.

Une semaine se passe sans que je le revoie. Puis il m'envoie demander si je ne veux pas revenir lui faire une petite visite. Alors il a déjà diminué son prix de moitié, mais je lui dis que le tableau ne me plaît plus, et je lui en offre encore moins que je n'avais fait la première fois.

Je revins plusieurs fois encore dans sa boutique, mais son prix restait toujours trop cher pour moi.

Un certain après-midi que je me trouvais

encore chez lui à prendre le thé; je lui dis en le quittant :

— *Zei dien, ming tien woh jow tschü* (adieu, je pars demain).

Cela occasionne une baisse subite et importante dans le prix du tableau; mais ce prix est encore trop élevé pour moi.

— Quand revenez-vous, me demande-t-il?

— Je ne reviendrai plus, répondis-je.

Il prend un air sérieux, va chercher un boulier et se met à calculer rapidement en faisant glisser les boules à droite et à gauche.

— Ceci est mon dernier prix, dit-il.

— Et cela est le plus haut prix que je veuille y mettre, dis-je à mon tour.

— *Poe Ke-i* (je ne peux pas), dit le marchand; et nous prenons congé l'un de l'autre.

Le lendemain je pars avec ma suite. Comme je passais en voiture devant le magasin du marchand, il s'avance vers moi et les pourparlers recommencent. Je reste à persister dans mon offre et, à la fin, il se décide à accepter mon prix.

J'étais content de l'avoir à ce prix, et cependant quand je vis que le marchand, le sourire aux lèvres, me faisait encore un cadeau par-dessus le marché, cela me sembla un mauvais signe et je me dis en moi-même : Mon vieux, l'homme

à la longue tresse est encore plus malin que toi, et tu t'es laissé flouer par ce Chinois de paravent. Cependant lorsque, plus tard, j'eus débarrassé mon tableau de la couche de poussière qui le recouvrait, je vis que, malgré tout, c'était pourtant un véritable objet d'art.

Un marchand Chinois comprend le commerce tout autrement que nous. Il ne vous demande pas ce que vous désirez acheter, ni ce qu'il y a pour votre service, mais il vous offre du thé et une pipe. Si vous désirez voir ou acheter quelque chose, c'est à vous de le lui demander dans le courant de la conversation, et il n'essaye jamais de vous forcer à acheter quoi que ce soit. Vous pouvez rester à causer avec lui et à boire du thé, et, que vous achetiez ou non, cela semble lui être tout à fait indifférent. Vous avez entrée libre dans tous les magasins chinois, ce qui se voit chez nous dans beaucoup de bazars, mais avec cette grande différence qu'en Chine, il en est véritablement ainsi.

Ils ont encore une autre particularité qui nous paraît tout à fait étrange. Quand, par exemple, en Europe, on achète une marchandise par grande quantité, le prix en est meilleur marché; le marchand chinois, au contraire,

augmente son prix aussitôt qu'il remarque que vous voulez acheter beaucoup.

Un jour que je voulais faire comprendre à un Chinois qu'il devait tâcher de me vendre d'autant meilleur marché, que j'achèterais une plus grande quantité de sa marchandise, il me répondit ceci :

— *How fashion can do ? You wantee buy plenty piécy, me have few piécy left, must makee price more high ; savey ?* ¹⁾

— Non, je ne *savey* pas du tout, et si vous ne me le faites pas meilleur marché, je vais dans un autre magasin.

— *Maskee ! Other Chinaman same fashion makee price, more high, chop-chop* ²⁾.

Comme je savais qu'il disait la vérité, et qu'il lui semblait tout à fait indifférent que j'achetasse ou non, il me fallut bien en passer par où il voulait.

Il est vrai que si un article quelconque est tout d'un coup beaucoup demandé, le prix en augmente naturellement, mais je crois que les

¹⁾ Comment (quelle) manière peux faire ? Vous achetez beaucoup de pièces ; moi en rester peu, dois faire prix plus élevé, savez ?

²⁾ Cela m'est égal. Autre Chinois même manière, fait prix plus élevé tout de suite (vite, vite).

Chinois sont le seul peuple qui mette cette règle immédiatement en pratique.

Les négociants européens m'assurent qu'ils traitent volontiers les affaires avec les marchands chinois. Il semble qu'en fait d'affaires on peut toujours avoir confiance dans leur parole. Il ne reviennent jamais sur une chose faite, et leur parole vaut leur signature; ce qui est d'une grande importance, si l'on pense à la hausse et à la baisse continuelles du cours de l'argent. Les marchands japonais au contraire, dit-on, sont tout autres. Ils commandent, par exemple, des marchandises en Europe; et, si le cours de l'argent vient à baisser, ils refusent de prendre livraison de ce qu'ils ont commandé.



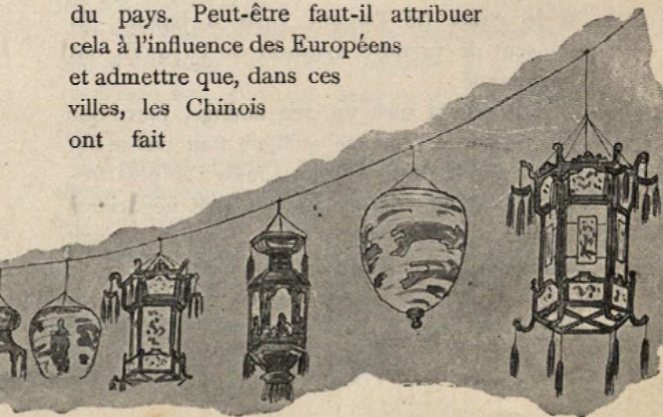
ANCIEN CASH CHINOIS.

Cela paraît bien un peu étrange, parce que je sais par expérience qu'il ne faut pas se fier à la parole d'un Chinois, mais j'ai plus fréquenté les mandarins que les gros négociants chinois, et il se pourrait que, quand il s'agit d'affaires, un Chinois fût tout autre.

Quoi qu'il en soit, toutes les maisons euro-

péennes des factoreries affirment qu'en affaires, on peut toujours se fier à un Chinois; il y a même un proverbe qui dit: *A Chinaman is always good for his money*. Il est vrai aussi que la Chine jouit d'un grand crédit auprès des maisons de commerce étrangères. Quant à savoir si cette confiance se maintiendra après les derniers événements, c'est ce que je ne saurais dire.

Ce que je puis affirmer, c'est que si un tailleur chinois vous promet de vous livrer quelque chose à un jour fixé, vous pouvez être certain qu'il le fera pour le jour dit, tandis qu'il n'en est pas de même chez un tailleur japonais. Quiconque a habité une factorerie de la Chine ou du Japon pourra l'affirmer; mais je dois avouer que cela n'est ainsi que dans les ports de mer, et non dans l'intérieur du pays. Peut-être faut-il attribuer cela à l'influence des Européens et admettre que, dans ces villes, les Chinois ont fait



la remarque que cela est, pour eux, le seul moyen de faire du commerce avec les habitants de l'Europe.

Quoique la Chine soit très conservatrice, ou, pour mieux dire, qu'elle soit maintenue à l'état conservateur par ses mandarins, je suis cependant convaincu que si, après cette guerre, la Chine est ouverte au commerce étranger, l'importation des articles européens augmentera dans une proportion énorme. Le peuple chinois est, comme chacun sait, grand amateur des articles occidentaux, et j'ai vu, dans l'intérieur du pays, des marchands qui ont acquis d'immenses fortunes en vendant de ces articles. Ce qu'ils achètent le plus, ce sont les bimbélots et les bibelots, comme des horloges, des boîtes avec de petits miroirs, des jouets, des bergers en porcelaine, des bergères, de petits chiens, etc., ordinairement des articles de moindre qualité, ou, comme l'on dit : *made in Germany* (fabriqués en Allemagne).

Je ne saurais dire ce qu'ils font avec des poupées, des soldats de plomb, de petits chevaux en bois, etc. Je crois cependant que ce n'est pas pour leurs enfants qu'ils les achètent, mais plutôt pour les placer dans leur chambre comme ornements. Les Chinois ont-ils véritablement le goût de l'art, comme on pourrait

le croire en voyant leurs peintures et leurs sculptures, ou ne font-ils cela que par instinct ? Car comment peut-on expliquer autrement les achats qu'ils font de toutes ces niaiseries européennes ?

Parmi ceux des Chinois qui sont amis des Anglais, il y en a qui fument des cigarettes ; et mes assistants fumaient des *bull-dog pipes* avec du tabac *Honey-Dew*. Mon *mafou* était aussi grand ami des Anglais et faisait un grand usage des quelques mots qu'il avait appris, et qui consistaient principalement en *yes, no, money* et *Goddam*.



Cela ira naturellement bien lentement, mais le mur de séparation qui entoure l'Empire central depuis des siècles, s'écroulera enfin un jour ou l'autre, et les Chinois s'habitueront petit à petit à la civilisation occidentale, du moins pour autant que celle-ci aura quelques rapports avec leurs coutumes et leur caractère.

Qui sait même si l'on ne parviendra pas à supprimer la natte de cheveux ; car, bien qu'il soit impossible de se figurer un Chinois sans natte, il ne faut pas oublier non plus que, il y a peu de temps encore, ils n'en avaient pas et portaient leurs cheveux attachés au dessus de

la tête en forme de nœud, comme font encore, si je ne me trompe, les Coréens. Cette natte fut introduite par les Tartares, qui conquièrent la Chine en 1644, et ce n'est qu'à grand'peine que les conquérants sont parvenus à forcer le peuple à se raser la tête et à porter la natte, comme signe qu'ils étaient vaincus. Les Tartares s'y sont pris d'une manière assez ingénieuse, car ils ont d'abord récompensé ceux qui adoptaient le port de la natte, puis, plus tard, ils ont puni de peines sévères ceux qui étaient sans nattes, et les ont ainsi forcés à se soumettre au rasoir.

Aujourd'hui la natte est l'orgueil et la joie du Chinois. Plus elle est grosse, plus elle est longue, et plus son heureux possesseur relève fièrement la tête; et si la nature l'a traité en marâtre quant aux cheveux, il sait se tresser, avec de la soie et de faux cheveux, une natte si parfaitement imitée, qu'il est presque impossible de s'apercevoir de la supercherie.

Aussi la plus grosse insulte qu'on puisse faire à un Chinois, c'est de le tirer par sa natte; ce que firent, m'a-t-on raconté, les gamins d'Amsterdam, lorsque, en 1883, quelques Chinois étaient allés visiter l'exposition. Il faut espérer que si, cette année, les Chinois viennent encore à notre exposition, pareille

chose ne leur arrivera plus, et que nous aurons soin qu'ils soient traités dans notre pays aussi poliment que le sont les Européens dans l'intérieur de la Chine.

Quoique je me sois souvent trouvé dans la nécessité, étant dans l'Indo-Chine, de frapper mon koulie chinois du bâton, je n'ai jamais osé me risquer à le tirer par la natte. La cause en est peut-être dans ce que je vis un jour un soldat Sikh qui voulait arrêter un Chinois en fuite, et qui, pour l'empêcher de se sauver, l'avait saisi par la natte. Le Chinois se retourna tout d'un coup, et, l'instant d'après, le soldat tombait raide mort, le corps percé d'un coup de couteau; tandis que le Chinois, après avoir vengé l'offense qu'on lui avait faite, se constituait prisonnier avec le plus grand calme.

La plus grande honte que l'on puisse faire à un Chinois, c'est naturellement de lui couper sa natte, et c'est là une peine qu'ils redoutent fort.

J'ai connu quelques Chinois qui avaient été élevés dans des écoles anglaises et qui, pendant les années qu'ils allaient à ces écoles, portaient les Cheveux courts. Cependant lorsqu'ils revenaient en Chine, ils avaient une si grande honte, qu'ils portaient une fausse natte attachée à leurs cheveux, jusqu'à ce que ceux-ci

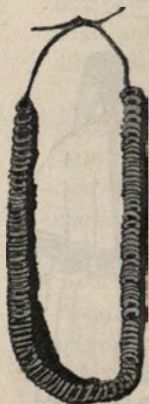
fussent assez repoussés pour une nouvelle natte, ce qui, d'après eux, dure à peu près trois ans.

Quant aux affaires d'argent, le Chinois ou, pour mieux dire, le gouvernement chinois, agit d'une manière toute particulière. On gaspille inutilement les plus grosses sommes, des milliers et des millions ; mais pour des sommes de peu d'importance, d'une couple de cents, *cash*, on dispute et l'on discute pendant des heures. Si l'on sait que 6000 *native cash* valent un dollar (1 fl. 20), on comprendra combien cette somme est minime, quelques centimes à peine. Les exemples suivants donneront d'ailleurs une idée de la manière dont les Chinois tripotent l'argent.

Un mandarin eut un jour l'idée qu'il serait très agréable ou, plutôt, très avantageux pour lui de planter de petits arbres tout le long du chemin de fer. Il sautait aux yeux de tout le monde que, tout d'abord, la première inondation entraînerait les petits arbres ; qu'ensuite ceux-ci ne pousseraient pas ; et enfin que, troisièmement, on avait besoin, pour construire



le chemin de fer, de la terre où ce mandarin voulait les planter. Mais que l'essai réussisse ou non, cela lui était tout à fait indifférent : la question principale était que des millions de taëls allaient passer par ses mains, et il n'existe aucun mandarin dont les mains soient si peu collantes qu'il ne s'y attache quelque chose en passant.



CASH ENFILÉS.

Depuis, j'ai vu ces arbres d'un coupé de chemin de fer. Ils étaient plantés le long de la digue de la voie ferrée, et comme, plus tard, on avait creusé cette terre, ils restaient soutenus par une sorte de colonne de terre conique, qu'on y avait laissée. La plupart mouraient d'une mort prématurée et peu naturelle, à la grande joie de la population, qui se servait du bois comme combustible, et les autres disparurent aux premières pluies.

A propos d'arbres, le manque complet de cette sorte de végétation dans le nord de la Chine est cause que le pays est ravagé chaque année par les inondations. A l'ouest, sont les montagnes, tandis que le terrain, près de la mer, est relativement plat. Autrefois ces montagnes étaient boisées, mais le Chinois a peu

à peu abattu tous les arbres, de sorte que, maintenant, le pays est tout à fait dénudé. La conséquence en est facile à comprendre. L'eau n'étant plus retenue dans les montagnes par les forêts, elle se précipite d'un seul coup dans la plaine et, comme la pente vers la mer est trop douce, cette énorme masse d'eau ne peut pas s'écouler assez vite et inonde toute la contrée. Si l'on pouvait seulement décider les Chinois à planter des arbres sur leurs montagnes, et à ne pas abattre inutilement chaque arbuste qu'ils rencontrent, non seulement on n'aurait que très peu à redouter les inondations dans la



fertile Mantchourie, mais encore le niveau des fleuves serait beaucoup plus constant.

Il serait difficile de croire à l'état dans lequel se trouvent actuellement les rivières. On me disait un jour, dans une excursion, que nous allions arriver auprès d'une très grande rivière, mais lorsque nous fûmes là, je ne vis presque rien : on n'apercevait qu'une large plaine de plusieurs milles, couverte de sable et de pierres, et, ça et là, quelques pouces d'eau. Le lendemain, cependant, je ne pouvais en croire mes yeux ; car, où j'avais passé la veille en voiture et où il n'y avait que du sable et des pierres, coulait maintenant et mugissait un fleuve immense dont on pouvait à peine apercevoir la rive opposée, et qui nous semblait avoir plus de vingt pieds de profondeur. Il était facile de voir que les flots furieux avaient déjà causé de grands dégâts, car les meubles et les moissons étaient déjà emportés par le rapide courant, tandis que, par-ci, par-là, on voyait un cercueil se balançant sur les eaux.

Ces inondations se renouvellent et se renouvelleront tous les ans, jusqu'à ce que les Chinois aient appris que les forêts servent à autre chose qu'à fournir des combustibles. Le Chinois ne peut voir aucun rapport entre

abattre un arbre et les inondations qui en résultent. Il fait de petites digues ridicules qui sont enlevées à la première crue des eaux ; et il reconstruit patiemment sa hutte à la même place, pour la voir naturellement détruite à nouveau l'année suivante.

Mais je m'écarte de mon sujet. Je parlais du gaspillage inutile de l'argent dans certains cas, et d'une mesquine économie exagérée dans d'autres. Non loin de Tientsin, il existe un magnifique édifice construit en pierre, et tout à fait à l'européenne. C'est, je crois, une imitation d'un des collèges d'Angleterre, avec laboratoire et salles d'étude, enfin tout ce qui convient à une université — il y a de tout, excepté des professeurs et des étudiants. Depuis des années cet établissement est vide et abandonné, et les sommes qu'on y a consacrées ont été dépensées en pure perte.

Je pourrais vous donner encore d'autres exemples pour vous montrer avec quelle prodigalité on achète des choses dont on n'a nullement l'intention de se servir, et comment, d'un autre côté, pour éviter l'achat d'un peu d'huile ou de peinture, on laisse perdre de précieuses machines. Quand on achète de grands ponts en acier pour le chemin de fer, on ne fait pas attention au prix ; mais quand

il s'agit de les peindre, on cherche à économiser quelques *cash* sur la peinture; et cependant les Européens n'ont pas à se plaindre des Chinois comme officiers-payeurs. Il est vrai qu'il arrive quelquefois qu'ils cessent tout à coup de payer ce qu'ils devraient véritablement payer; mais si l'on emploie le moyen chinois, et que l'on attende patiemment, l'on ne perd rien pour attendre, et, à la fin, tout s'arrange à la satisfaction de tous. Si le gouvernement ne paye pas, ce n'est pas parce qu'il n'a pas d'argent; mais le mandarin qui devait payer a peut-être trouvé l'occasion de faire une bonne affaire avec cet argent, et il en a profité; et maintenant il faut attendre jusqu'à ce qu'il ait d'autre argent de disponible.

Le capitaine Von Henneken a aussi eu une question à propos d'argent avec le gouvernement; je crois même que c'est pour cela qu'il a quitté le service chinois pour retourner en Allemagne. Je puis parfaitement me rendre compte de ce qui se sera passé, car j'ai fait moi-même l'expérience d'une semblable affaire. En effet, le capitaine était chargé de fortifier Sjanhaikwan. Il aura certainement éprouvé là de l'opposition de la part des mandarins, mais comme c'était un homme énergique, et que son idée était de faire son devoir, il

aura, malgré toutes les difficultés, poursuivi son travail, et aura en partie fourni l'argent nécessaire. Mais lorsque vint le règlement des comptes, les Chinois commencèrent à murmurer, et il dut même appeler son consul à son secours.

Cependant je suis certain qu'on ne lui aura pas fait tort d'un centime, car quoique les Chinois promettent beaucoup et remettent toujours (c'est dans leur caractère), ils finissent toujours par payer pourvu seulement qu'on attende. J'ai aussi toujours entendu les fonctionnaires européens, au service de la Chine, parler avec beaucoup d'éloges des Chinois, comme étant très bons payeurs; mais il ne faut naturellement rien exiger qui soit injuste, comme quelques-uns le font parfois.

Je connais l'histoire d'un Européen qui devait toucher, du gouvernement chinois, une certaine somme *en or*; mais, sans aucun motif, le payement était continuellement ajourné. Le cours de l'argent était alors fortement en baisse, et, comme la baisse continuait toujours, la somme qu'on avait à payer devenait chaque jour plus forte *en argent*. Enfin après avoir attendu deux mois, il fut payé, quoique alors il fallut donner, pour chaque souverain, plusieurs

dollars en plus, et qu'on eût épargné une somme importante si on l'avait réglé tout de suite.

C'est ainsi que les Chinois sont rusés dans certaines choses et maladroits dans d'autres.



C'était cependant le trésor du pays qui perdait cet argent, mais cela importait fort peu aux mandarins, car rien n'a tant à souffrir du *squeeze-pidgin*, et rien n'est plus effrontément volé que la caisse du trésor du Céleste Empire.

IX.

Which I wish to remark,—
And my language is plain,
That for ways that are dark,
And for thricks that are vain,
The heathen Chinee is peculiar,—
Which the same, I would rise to explain.

C'est le spirituel poète Bret Harte qui a prononcé ce jugement sévère, mais hélas! par trop vrai, sur les Chinois. Il a raconté comment, dans l'inculte occident, deux malandrins quelconques décident avec peine un Chinois à faire une partie de cartes avec eux. Le Chinois dit qu'il ne connaît pas le jeu, et quand le „fils du Céleste Empire” prend place à la table de jeu, „il sourit d'un sourire innocent et enfantin”. A la grande déception des deux malandrins, le Chinois leur gagne tout leur argent, et c'est alors seulement qu'ils s'aperçoivent qu'ils ont eu affaire avec quelqu'un qui sait tromper au jeu encore mieux qu'eux.

Je ne me suis jamais risqué à jouer aux cartes avec des Chinois, mais lorsque je fus chargé de la construction d'un chemin de fer dans l'Indo-Chine, j'ai eu beaucoup affaire avec eux, et je me suis souvent aperçu que,

quelque belles que soient la civilisation et la science, elles ne pouvaient rien contre la ruse d'un Chinois.

J'avais partout établi des camps, (là on les nomme *bongsals*), le long du chemin de fer ; dans ces camps des escouades de koulies chinois étaient à l'ouvrage. Toutes les semaines je donnais au chef de chaque escouade un bon contre lequel il pouvait recevoir, des magasins, une certaine quantité de riz, d'opium, etc., et cette quantité était naturellement proportionnée au nombre d'ouvriers qu'il avait avec lui.

Un chef, Ah Fan, avait avec lui deux escouades qui travaillaient à une distance d'environ un demi-mille l'une de l'autre et avaient chacune leur camp. Tous les matins, j'allais le long du chemin de fer inspecter les travaux et voir si le nombre indiqué de koulies travaillaient véritablement. Tout d'abord, je visite le camp de Ah Fan et trouve là ses koulies en plein travail. Je vais ensuite, suivi de Ah Fan, le long du chemin de fer, m'arrêtant ça et là pour donner des instructions ; et lorsque j'atteignis le second camp, je trouvai, là aussi, ses koulies en plein travail. Il en fut ainsi plusieurs semaines de suite, et, quoique je fisse parfois la remarque que l'ouvrage n'avancât

pas aussi rapidement que je l'avais espéré, je n'avais pourtant aucun soupçon qu'il pouvait y avoir quelque chose qui ne fût pas dans l'ordre.

Certain jour, cependant, que je revenais d'une excursion, et que je rentrais chez moi le long du chemin de fer, mais, cette fois, en sens opposé, combien ne fus-je pas étonné de trouver le camp de Ah Fan complètement abandonné! Je continuai mon chemin et trouvai le chef dans l'autre camp avec tous ses koulies.

Qu'était-il arrivé? Le chemin de fer passait par une épaisse forêt vierge, et les koulies y avaient pratiqué un petit sentier allant d'un camp à l'autre. Tandis que j'allais le long du chemin de fer avec Ah Fan, les koulies du premier camp couraient vivement par le petit sentier vers l'autre camp, et quand j'arrivais là, je les trouvais tous en plein travail. Les koulies chinois se ressemblent tellement les uns les autres qu'il avait fallu ce hasard pour découvrir la supercherie, et le chef recevait toutes les semaines une double ration de riz et d'opium.

Tous les mois, je faisais mesurer l'ouvrage fait, et je leur payais une certaine somme par mètre cube, selon la nature du travail. Si, par

exemple, je faisais construire une digue de chemin de fer, les koulies faisaient des trouées rectangulaires dans la forêt vierge, des deux côtés du chemin de fer à construire. La terre provenant du terrain creusé servait à l'élévation de la digue, et la quantité de travail fait par eux était calculée d'après les trouées ou „borrow-pits”, comme nous les appelions. Celui qui ne connaît pas le caractère des longues-nattes pensera peut-être que rien n'est plus simple que de mesurer une telle trouée en carré, mais il ne faut pas perdre de vue que les koulies chinois sont archi-trompeurs.

J'ai été occupé pendant deux années à la construction du chemin de fer, et j'étais toute la journée au milieu des koulies, mais je dois franchement avouer que je ne suis pas encore à la hauteur de tous leurs trucs. Une de leurs manières les plus simples de tromper, que, du reste, ils n'osent employer qu'avec des „griffins” (bleus), consiste en ceci: le Chinois qui tient un bout du ruban à mesurer, en dissimule autant qu'il peut dans sa main ou dans sa manche, ce qui naturellement fait paraître les distances beaucoup plus grandes.

Quelques trouées se remplissent d'eau bourbeuse; et, aussitôt que le Chinois s'en aperçoit, il creuse au milieu un petit trou profond.

Comme la profondeur se mesure au milieu, cela lui procure naturellement un grand avantage.

Chaque petit club de Chinois travaille indépendamment, et, par là, on obtient une quantité de trous les uns à côté des autres. Pour indiquer la hauteur première du terrain, on laisse subsister entre chaque trou un petit mur de terre. Lorsqu'un jour j'examinai attentivement un de ces petits murs, je remarquai qu'à environ un pied sous terre, une légère couche de végétation s'y trouvait enterrée. Cela me parut assez extraordinaire, et je fis enlever le petit mur. A mon grand étonnement, je vis alors de l'herbe et des plantes qui croissaient à un pied sous terre. Quelle en était la cause? Les koulies avaient rehaussé tous les petits murs et planté, d'une manière très ingénieuse, de l'herbe et des plantes sur le nouveau mur. Le terrain primitif était si bien imité, l'illusion était si complète (les feuilles mortes mêmes n'y manquaient pas), que je ne fus nullement étonné de n'avoir rien découvert plus tôt.

Mon collègue R., qui avait une autre partie du chemin de fer sous sa surveillance, y a aussi été pris une fois. Il avait fait un contrat avec un Chinois, suivant lequel celui-ci devait lui livrer des pierres cassées. A la fin

du mois, il se rendit à un endroit désigné, pour mesurer les pierres, qui étaient régulièrement placées en piles carrées. Comme il savait par expérience que le Chinois ne pouvait manquer d'essayer de le tromper, il prit la précaution de ne le payer que pour les deux tiers de la quantité convenue. L'homme à la longue natte s'en contenta d'ailleurs, et s'en alla en souriant. Mon confrère qui croyait être enfin parvenu à tromper un Chinois, sourit aussi, mais ce sourire disparut lorsqu'il s'aperçut que le Chinois avait tout simplement entassé de la terre, qu'il avait recouverte de pierres.

Les Malais eux-mêmes, qui sont pourtant de race asiatique, sont aussi trompés affreusement par leurs frères à peau jaune. Je me rappelle à ce sujet une histoire assez drôle.

Le Radjah Outeh était autrefois chef à Atchin, mais comme les „Orang-Blanda” l'inquiétaient par trop, et avaient déjà envoyé plusieurs membres de sa famille dans un monde meilleur, il partit, suivi de ses partisans, pour la presque-île de Malacca, et s'établit à Oulou-Salangor.

Le vieux radjah était une de mes meilleurs connaissances, et lorsqu'il vint vers moi et me demanda du travail, je conclus avec lui un traité suivant lequel il devait abattre une

forêt vierge de plusieurs milles, le seul travail auquel les Malais soient propres. Ses hommes construisirent dans l'outan une hutte malaise, qui diffère des huttes chinoises en ce qu'elle est construite sur pilotis et possède un plancher de bambou. Je leur donnai quelques sacs de riz, et ils partirent au travail. Cependant les Chinois regardaient cette concurrence d'un œil de regret et formaient les plans les plus perfides.



Le lendemain, le radjah et ses suivants vinrent se plaindre à moi, disant que, pendant la nuit, on leur avait volé tout leur riz. Je me doutai aussitôt que cela devait être un exploit des longues-nattes, pourtant je donnai au radjah une nouvelle provision de riz en l'avertissant qu'il devait faire bonne garde. Le radjah promit, et, lorsque le soir fut arrivé, je fis placer les sacs au milieu de la hutte et fit coucher mes hommes tout autour.

La nuit se passa tranquillement sans le moindre accident; mais qui pourrait décrire l'étonnement des Malais, lorsque, en se réveil-

lant le lendemain matin, ils virent que les sacs, qu'ils avaient soigneusement surveillés, étaient vides? Le mystère fut bientôt expliqué: on avait percé des trous dans le plancher, sous les sacs. Les Chinois s'étaient glissés sous la hutte, avaient percé le plancher, et avaient laissé couler le riz au travers du bambou. Et pendant que le radjah regardait avec une triste mine les sacs vides, je l'entendis murmurer: „Itou orang Chine, tsjilakka pounga orang” (quels diables incarnés pourtant, que ces Chinois).

A l'expédition de Pahang, j'avais avec moi environ deux cents koulies chinois. J'avais reçu l'ordre de porter du renfort au capitaine S., qui était entouré par l'ennemi et manquait de munitions et de provisions de bouche. Il me fallait des koulies chinois pour le transport d'artillerie de montagne „war-rockets”, de riz etc. Lorsque, cependant, après quatre jours de marche, nous atteignîmes le camp sains et saufs, les sacs de riz n'étaient plus qu'à moitié pleins, car les rusés porteurs chinois y avaient fait de petits trous, par lesquels le riz s'écoulait sans qu'on pût s'en apercevoir.

Quatre Chinois avaient porté, pendant plusieurs jours, une lourde caisse remplie de grenades, et s'étaient plaints à grands cris de

l'énorme poids de cette caisse. Lorsque, plus tard, on l'ouvrit, on s'aperçut que les koulies l'avaient déjà ouverte, longtemps auparavant, et avaient jeté les grenades dans les jungles. Ils n'avaient donc porté qu'une caisse vide pendant tout ce temps.

Dans des cas semblables, il est impossible



QUAND IL FAUT TRAVERSER UNE RIVIÈRE.

de découvrir le coupable, car un Chinois ne trahit jamais son camarade, et même lorsqu'on en met un en prison, son salaire est payé par les autres membres du „Kongsi” et on le lui rend lorsqu'il est remis en liberté; et, comme en prison il est bien soigné, tout le reste lui est absolument indifférent.

On n'en finirait jamais si l'on voulait essayer de décrire tous les „trucs” employés par les Chinois. Mais il est incontestable que l'Européen

qui voudrait essayer d'être plus malin qu'eux n'est pas encore né.

X.

Quand on voyage en Chine, et qu'il faut traverser une rivière, on trouve toujours des Chinois serviables qui font leur métier de transporter les cavaliers de l'autre côté du cours d'eau, naturellement contre une petite rétribution pécuniaire. On pourrait peut-être croire qu'il est facile de traverser le courant sans guide, mais alors on se tromperait fort, car les Chinois malins ont creusé, de place en place, des trous dans le lit de la rivière, et ils entretiennent ces trous toujours assez profonds pour que le cavalier qui y tombe, par hasard, prenne un bain inattendu s'il se risque à aller seul. L'eau jaune empêche de voir ces trous, et l'on est forcé de se faire montrer le chemin par un Chinois, attendu que lui seul sait à quel endroit il a creusé les trous.

C'est surtout lorsque le nouveau-venu dans le lointain Orient à affaire avec les rickshawkoulies, qu'il s'aperçoit combien il a encore à apprendre avant de pouvoir se défendre contre les nombreuses escroqueries qui l'attendent. Ces rickshaws

sont de très petites et très légères voitures montées sur deux roues de gutta-percha et tirées par un koulie. Elles vont aussi vite qu'une voiture de place, et sont, pour l'Européen en Orient, aussi indispensables que le sont chez nous, à Amsterdam, les tramways.



Le prix par course est de 5 cent (10 centimes), mais l'étranger nouveau-venu ne s'est encore jamais risqué à offrir cette modique somme à un rickshaw-koulie. Ordinairement le „griffin” lui donne 25 cents (50 centimes). Peut-être croirait-on que le koulie en est très content, mais c'est tout justement le contraire. Il crie et vous poursuit jusqu'à votre hôtel pour essayer d'en avoir encore davantage. Et si on lui donne un demi-dollar, c'est encore bien pis. Alors il appelle tous ses collègues à haute voix, pour leur raconter comme vous l'avez mal récompensé, et vous l'entendez encore pendant une demi-heure devant votre hôtel criant à droite et à gauche.

Ce mécontentement bruyant du koulie n'est cependant que la suite d'un plan combiné

d'avance, car il ne veut pas vous ôter de l'idée que vous l'avez payé au moins dix fois trop; et si vous faites semblant de vouloir ressortir de nouveau, il sera le premier à venir vous offrir sa petite voiture, et alors vous serez un homme de tête si vous osez lui offrir moins. Les Européens qui sont au courant donnent au koulie 5 cents (10 centimes), disent simplement „Gow-la” (c'est bien), et le koulie s'en va content.

Quelques nouveaux venus en Orient trouvent qu'on traite les Chinois trop brusquement, et qu'on en obtiendrait davantage en agissant plus doucement avec eux, plutôt que de les traiter avec tant de sévérité. Mais cet étranger s'apercevra bientôt que cela n'est pas du tout en rapport avec le caractère chinois. Le mot reconnaissance est inconnu dans leur langue, et si vous voulez qu'un Chinois fasse quelque chose pour vous, il faut l'y forcer. Plus vous traiterez vos domestiques sévèrement, mieux vous serez servi par eux, et plus ils vous estimeront.

On remarque cela même dans les maisons-Joss (temples). Les dieux qui sont bons sont négligés; mais les dieux méchants ont la place d'honneur. On les prie et on leur apporte des offrandes, „car, disent les Chinois,

nous devons être amis des mauvais dieux; les bons ne nous feront jamais de mal."

Cela n'est pas un trait de caractère de l'individu seul, mais toute la nation est ainsi; et c'est même une chose dont doivent surtout tenir compte toutes les puissances, à propos du conflit actuel entre la Chine et le Japon. Si une puissance quelconque protège la Chine contre le Japon *sans y avoir elle-même quelque avantage*, elle fera certainement fausse route; car elle se fera un ennemi du puissant Japon, et la Chine ne se montrera favorable qu'aux puissances qu'elle aura à craindre. La reconnaissance est aussi inconnue en Chine que la loyauté.

Quand nous revenons dans la mère-patrie après un séjour dans le lointain Orient, et que nous entendons nos dames se plaindre qu'aujourd'hui on ne trouve plus de bons domestiques, nous sommes étonnés de ce que l'on n'ait pas encore songé à importer chez nous des domestiques chinois. Le climat (si l'on veut donner ce nom à la température de notre pays) ne ferait aucun obstacle, et, quoiqu'ils ne soient pas beaucoup meilleur marché que les serviteurs européens, ils sont beaucoup plus vifs et plus zélés. Peut-être quelques lectrices, se souvenant de ce que j'ai

dit au sujet de leur manque de propreté, s'écrieront-elles: „Un sale Chinois comme cela dans notre cuisine! jamais de la vie!” Mais, mes chères dames, n'oubliez pas que la propreté peut s'apprendre rapidement. Suivant leurs principes à eux, les Chinois sont très propres; la seule chose qu'on puisse leur reprocher, c'est que leur manière de comprendre la propreté diffère un peu de la nôtre. Dans tous les hôtels des tropiques, sur les navires de la malle des Indes, et dans l'Amérique occidentales, les garçons que l'on emploie sont tous des Chinois, et je puis vous affirmer que ni la cuisine ni le service ne laissent rien à désirer.

Comme les Chinois apprennent très rapidement, ils s'habitueront bien vite à notre langue et à nos usages, et quand ils sauront une bonne fois qu'il n'est pas dans nos usages de se laver les pieds dans la soupière, ils abandonneront leur manière de faire à ce sujet.

Peut-être que cette idée est un peu prématurée, mais je suis à peu près certain qu'un jour nous aurons ici des domestiques chinois. Si, après la guerre que nous avons en ce moment, l'Empire central est ouvert aux étrangers, les rares occidentales et orientales apprendront à se mieux connaître les unes les autres, et l'on peut s'attendre à voir arriver en Europe un

véritable déluge de travailleurs chinois à bon marché. Dès maintenant on les emploie déjà de plus en plus comme cuisiniers sur les navires, et ils remplaceront bientôt les Européens comme chauffeurs.

Le domestique chinois a aussi une foule d'avantages. D'abord il n'a pas de bonne amie, ne demande pas de jours de sortie, n'a jamais entendu parler de socialisme ni de grève, ne boit pas, et est toujours également tranquille et calme.

Les garçons chinois ne demanderaient pas mieux non plus que de venir par ici, et lorsque j'ai pris congé de mon garçon chinois à Shang-Haï, il m'a supplié de l'emmener avec moi au „Wei-Kwoa” (à l'étranger), fût-ce même pour un salaire moindre.

Il nous serait impossible, à nous autres ingénieurs, de nous passer d'un garçon chinois, car nous menons, quelquefois pendant des mois entiers, une vie errante, et il n'y a qu'un Chinois qui puisse s'en tirer comme eux le font.

Que diraient nos domestiques, s'ils n'avaient pour cuisine qu'un grand parapluie de papier, et pour fourneau que quelques pierres avec un peu de charbon de bois? Sauraient-ils cuire du pain sur un vieil appareil à pétrole, ou faire une omelette soufflée sans quelque

batterie de cuisine? Je ne crois pas. Et pourtant un Chinois sait faire tout cela, et si vous n'êtes pas par trop sévère avec lui, vous vous en trouverez on ne peut mieux.

Dans l'Inde britannique, j'ai souvent admiré la manière ingénieuse dont un Chinois arrose



le plancher du „bungalow” et rafraîchit l'air. Il prend tout simplement une jatte d'eau, s'en remplit la bouche et, plaçant sa langue et ses lèvres d'une manière qu'un Chinois seul peut faire, il souffle l'eau pulvérisée comme un fin nuage de poussière. Naturellement il faut toujours avoir l'œil sur lui, car s'il peut vous jouer un tour, il n'y manque pas, quoique,

s'il était à l'étranger, il se comporterait tout autrement que dans son propre pays Céleste, où l'air est pour ainsi dire saturé de „*squeeze-pidgin*”.

Un de mes collègues, qui est maintenant à Londres, avait un garçon qui, au dire de ce collègue, valait son pesant d'or. Lorsque, pendant notre séjour au Japon, nous fûmes un jour surpris par la pluie, mon ami tout fier, voulut ouvrir son parapluie tout neuf. Son garçon l'avait, étant en Chine, soigneusement empaqueté, d'abord dans du papier, puis dans un fourreau de toile. Mais il éclata bientôt en paroles brèves et violentes lorsqu'il s'aperçut que son garçon, pour lequel il n'avait que des éloges, avait gardé en Chine son beau parapluie et l'avait



remplacé par un vieil objet déchiré. Il était heureux pour le porteur de longue-natte que la mer Jaune se trouvât alors entre lui et mon ami en colère, sans cela il aurait certainement passé un mauvais quart d'heure.

Au nouvel an (mi-février), je reçus, des mandarins et des inférieurs, toutes sortes de cadeaux; mais c'est la coutume en Chine (du moins, c'est ce que me dit Chang, mon garçon), de n'en garder qu'une petite partie, et de

rendre le reste. Je dis à Chang d'en choisir quelques-uns et de renvoyer les autres. Les cadeaux se composent ordinairement de comestibles; et je m'aperçus plus tard que mon garçon avait justement conservé des choses que je n'aimais pas. Quel Européen aussi aimera manger du vieux canard, passablement faisandé, ou de la pâtisserie fabriquée avec du gras de porc et une autre substance mystérieuse, mais sentant le rance? Pas moi, et la conséquence fut naturellement que les cadeaux restèrent pour le garçon.

Maintenant que j'y réfléchis sérieusement, je me demande si ce sera véritablement la coutume en Chine de ne conserver qu'une petite partie du présent. Ou ce garçon peut-être mais non, car alors il n'aurait certainement pas osé me tromper ainsi, moi qui

ai tant fréquenté les Chinois et qui pouvait lui parler dans sa propre langue.

Quand cela est dans leur intérêt, les chinois savent, au besoin, se faire passer

pour des imbéciles. L'exemple suivant, écrit dans une sorte de *pidgin-anglais*, est un échantillon de ce qui se passe presque journellement. J'ai pris



un petit chien avec moi, et quoique cette augmentation de mon ménage ne semble pas être tout à fait du goût de mon domestique, je m'en inquiète fort peu, et lui fais sentir que, s'il ne veut pas que je le renvoie, il n'a qu'à bien soigner mon petit chien, car le maintien de sa place dépend de la vie de celui-ci.

Le lendemain, la conversation suivante a lieu entre nous :

— Chang, where is puppy-dog? (Chang, où est le petit chien?)

— Yes, master, chow belong ready. (Oui, monsieur, le dîner est prêt).

— Maskee the chow, where is that dog? (Ce n'est pas le dîner que je demande, où est le chien?)

— What dog, master, me no savey dog. (Quel chien, monsieur, je ne sais rien du chien).

— Now Chang, no wantee fool-pidgin, show shin! (Chang, pas de bêtises; prends garde à toi!)

— Oh yes master, dog belong all right. (Oh! Oui, monsieur, le chien a tout ce qu'il lui faut).

— Did you give puppy-dog chow? (As-tu donné à manger au chien?)

— Yes master, have give. (Oui, monsieur, je lui ai donné à manger).

— What fashion chow give? (Que lui as-tu donné?)

— Me no savey, master, no give chow. (Je ne sais pas, monsieur; je ne lui ai rien donné).

— You confounded idiot! Bring dog here, chop-chop. (Maudit imbécile! amène le chien ici, tout de suite!)

— Yes master, makee fetch dog chop-chop, no makee „bobbery”. (Oui, Monsieur, apporte chien tout de suite, peur dispute).

Le garçon disparaît chop-chop, et ne revient pas. Alors j'appelle l'aide-garçon, ou le garçon N^o. 2, comme on le nomme. Je lui dis:

— How fashion boy N^o. 1 no come? (Quelle manière (pourquoi) garçon N^o. 1 pas venu?)

— Boy N^o. 1 have gone market side, buy chow. (Garçon N^o. 1 allé côté du marché, acheter dîner).



— You savey where small dog? (savez-vous où est petit chien?)

— Small dog have got backside house. (Petit chien, derrière la maison).

— You give dog chow chow? (Vous avez donné à manger au chien?)

— Yes master. (Oui, Monsieur).

— Did the dog eat? (Le chien a-t-il mangé?)

— No master, no wantee eat. (Non, monsieur, pas voulu).

— How fashion no wantee eat? (Pourquoi pas voulu?)

— Small dog have makee die. (Petit chien est mort).

Hélas! ce n'était que trop vrai, je n'ai plus revu mon petit chien; mais, comme il a disparu sans laisser de traces, je ne croirai jamais qu'il soit mort de sa mort naturelle. Et comme, d'après le goût chinois, les jeunes petits chiens sont une délicatesse, j'eus un affreux soupçon. Mais j'aime mieux ne plus me rappeler cette triste histoire.

XI.

L'empereur de la Chine est le chef de l'état, comme le père est le chef de la famille. Mais quoique l'empereur soit presque considéré comme un saint et ait de nom une puissance absolue, il doit cependant observer exactement tous ses devoirs envers son peuple, et, de même que le père est responsable des actions de ses enfants, l'empereur est responsable du salut de son empire. Le grand philosophe Confucius dit aussi que le rapport entre l'empereur et

son peuple est le même que celui d'un père envers ses enfants.

Le peuple doit être fidèle et obéissant, et l'empereur, ainsi qu'un bon père, ne doit punir sévèrement que quand cela devient nécessaire pour le salut du pays. Si cependant l'empereur oublie son devoir, s'il s'écarte de la voie qui lui est prescrite, le peuple a le droit de le destituer, et, au besoin, de le mettre à mort ! On remarque aussi, dans la guerre entre la Chine et le Japon, que tous les malheurs qui frappent l'Empire central sont attribués à l'empereur ; et si, (ce qui n'est pas impossible), une révolte vient à éclater, elle aura certainement pour but le renversement de la dynastie tartare actuelle, et peut-être essayera-t-on de replacer sur le trône un descendant de l'ancienne maison chinoise Ming.

L'empereur est assisté par cinq conseillers, et, chaque matin, de quatre à six, les affaires importantes du gouvernement sont discutées par eux, en présence du jeune empereur. La vieille impératrice y assistera peut-être bien aussi, quoique invisible, car, selon les mœurs chinoises, il ne sied pas à une femme de se mêler aux hommes d'une manière officielle.

Il n'y a rien d'étrange à ce qu'en Chine, les conseillers se réunissent à une heure si

matinale. Dans une lettre parue dans le *Handelsblad* d'Amsterdam, il est dit que Li Houng Tsjang fut reçu en audience auprès de l'Empereur à trois heures du matin.

Le fait que les Chinois dorment, pendant l'été, quelques heures de l'après-midi, explique peut-être pourquoi ils préfèrent traiter les affaires la nuit ou le matin de très bonne heure. J'ai encore présent à l'esprit l'ennui que me causait cette habitude de mon garçon N^o. 1, Tjang. Ce garçon était comme un hibou, car je crois qu'il ne dormait presque jamais la nuit. Lorsque, après une journée fatigante, j'étais plongé dans un profond sommeil, il allait encore au village inviter ses amis et connaissances à passer la soirée(!) chez lui. Alors toute la société chantait, d'une voix aiguë de fausset, des chansons chinoises. (En Chine, on chante presque toujours d'une voix de fausset, car les hommes essayent d'imiter la voix de femme).

Ces chansons, sans rime ni raison, sont accompagnées d'un violon à deux cordes, dont les sons perçants, gémissants, viennent à l'appui de cette croyance générale que toutes les cordes de violon sont faites avec des boyaux



de chat, car il est impossible d'entendre un violon chinois, sans penser aussitôt qu'il y a,

sur le toit d'à-côté, deux

rominagrobis en train de se faire une déclaration d'amour.



Si, en voyage, on descend dans les auberges de

village, on est toujours ennuyé par ces coutumes nocturnes des Chinois. Au milieu de la nuit, ils discutent dans la cour intérieure, et, à en juger par le bruit qu'ils font, on est disposé à croire qu'ils tiennent conversation avec quelque habitant du village voisin. Aussitôt la discussion finie, on entend de nouveau les grosses voix des mandarins musicaux qui logent dans la chambre à côté de la vôtre, et jusqu'à l'aurore vous entendez la chanson : „Tai Sijo Jeh Way Sjounmo” etc.

C'est le Daisy, Daisy, des Chinois, cette chanson, partout connue, dans laquelle on raconte l'histoire d'un jeune homme qui a dépensé tout son argent avec une femme du demi-monde, et vient se plaindre à elle que son père n'a plus voulu le recevoir. J'ai appris cette chan-

son et essayé un jour de la chanter en société. Mais l'auditoire n'apprécia pas la mélodie chinoise et se montra même hostile; et ce ne fut que par une fuite précipitée que je pus me soustraire à la colère générale.

Mais assez là-dessus, revenons à des choses plus sérieuses, au gouvernement de la Chine. Outre les cinq conseillers, il y a le grand secrétaire, le tsoung-li jamên. Ce jamên traite toutes les affaires étrangères. Son chef est, (ou était), Li Houng Tsjang. Ensuite, il y a encore six départe-



ments: Li Pou, ou le département de l'Intérieur; Ping Pou, ou le département de la Guerre; Hou Pou, département des Finances; Hing Pou, département de la Justice; Koung Pou, département des Travaux publics et enfin, (ce qui est tout à fait chinois), Li Pou, département des Cérémonies. Ces départements traitent, chacun en particulier, les cas qui sont de leur ressort, et l'on voit aussi toujours dans le journal officiel de la Chine, sous un édit impérial, les mots suivants: „Que tel ou tel département en prenne note.”

Vous avez sans doute déjà remarqué dans

les désignations ci-dessus que le département de l'Intérieur et celui des Cérémonies s'appellent l'un et l'autre Li-Pou. Quoique ces mots s'épèlent tous deux de la même manière avec les lettres de notre alphabet, il sonnent pourtant différemment en Chinois.

Chacun sait que le Chinois est une langue excessivement difficile. Cela provient surtout de ce que le Chinois doit se prononcer sur différents tons. Dans le dialecte des mandarins ou le Chinois parlé dans la partie septentrionale de la Chine, chaque mot a quatre tons, (dans le sud huit), et le même mot peut avoir des significations différentes selon le ton dont il est prononcé.

Prenez pour exemple „tsjia-jü” ; cela signifie : il tombe de la pluie ; mais si vous le prononcez sur un autre ton, ces mots signifient : de petits poissons — il y a, comme l'on voit, une différence.

Il est assez difficile, pour un Européen, de se familiariser avec les tons dont il faut prononcer tel ou tel mot. Sir Thomas Wade qui a écrit la meilleure grammaire chinoise, s'efforce de rendre cela plus clair par des exemples. Supposez que quelqu'un raconte à deux autres personnes que Monsieur un tel est mort, la manière dont il prononce les mots donne les quatre tons chinois.

La 1^{ère} personne dit: X est mort (prononcé ordinairement, sans accent).

La 2^{ème} personne: Mort! ? (exclamatif et interrogatif).

La 3^{ème} personne: Non! (expression dubitative).

La 4^{ère} personne: Oui (affirmatif).

On voit par là que chaque mot se prononce différemment. Surtout la différence entre le premier et le deuxième ton se remarque facilement, quoique le mot „mort” soit le même dans les deux cas. Ces différents tons et le fait que la plus grande partie des mots sont monosyllabiques, donnent à la langue chinoise ce son étrange de „sing-song” qui nous frappe au premier abord, lorsque nous entendons parler des Chinois.

Comme les Chinois comprennent plutôt par le ton, que par la prononciation des lettres, ce que nous voulons dire, il est facile de s'expliquer pourquoi l'étudiant qui a appris son chinois dans les livres, ne puisse se faire comprendre en Chine, et considère l'étude de la langue chinoise comme une difficulté insurmontable. Il est cependant heureux que l'on puisse se faire comprendre partout, (excepté dans l'intérieur naturellement,) avec le pidgin-anglais, et il est peut-être même plus

avantageux de ne pas savoir le chinois; car j'ai été souvent indigné en entendant des Chinois parler de moi, alors qu'ils croyaient que je ne les comprenais pas.

Quand je parlais affaires avec les mandarins, j'avais toujours mon interprète avec moi; car, en Chine, l'étiquette est tellement compliquée, qu'il faut proprement devenir soi-même un demi-Chinois, pour pouvoir tenir conversation sans être exposé à faire, à chaque instant, les plus grosses fautes contre tous les principes de la bienveillance chinoise.

Il me faudrait, par exemple, dire au mandarin: Très vénérable père, moi, qui suis semblable à un ver de terre, j'ai quitté ma misérable hutte de boue, pour venir vous rendre visite dans votre magnifique palais." Et ainsi de suite.

Lorsque les ministres sont reçus en audience par l'empereur, ils font le *kotow* (la révérence) et disent: „Dominateur de tous les siècles, nous, vos esclaves prosternés au bas des degrés de votre trône, nous vous supplions à genoux de laisser tomber vos regards impériaux sur notre humble requête." Être ministre du Céleste Empire, encore une jolie place!

Quelques lecteurs penseront peut-être que j'exagère la caractéristique des formes de la politesse chinoise, et qu'il n'en est pas ainsi

dans la réalité; mais il ne faut pas oublier que ces expressions ne sont que pour la forme et, après tout, ne signifient pas grand' chose.

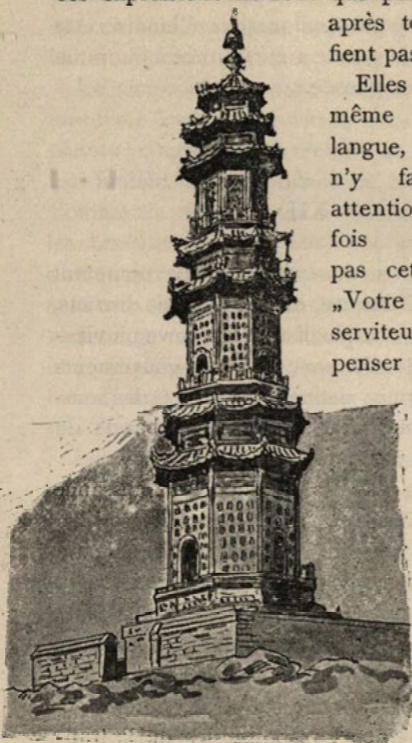
Elles se présentent même dans notre langue, quoique nous n'y fassions guère attention. Combien de fois n'emploie-t-on pas cette expression: „Votre très humble serviteur” sans en penser un mot; et le

„sergot”

dans un café chantant dit à l'auditeur par trop bruyant: —

„Dis donc, toi, là-bas, f. . .-moi le camp, s'il te plaît;” et, quoique cela

ne plaise pas du tout à l'auditeur, il le flanque tout de même à la porte.



Il en est de même en Chine. Toutes ces formes de politesse ne signifient absolument rien, et l'on peut appliquer au Chinois cette maxime: que la parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée.

XII.

Nous parlions du système gouvernemental chinois. La Chine est divisée en huit districts, et à la tête de chaque district se trouve un vice-roi. Sous ce dernier sont placés les gouverneurs de province, puis viennent les préfets, les sous-préfets, les magistrats, et toute la bande de fonctionnaires inférieurs.

Le vice-roi a, dans sa province, une puissance presque absolue; et, tant que tout est bien gouverné, c'est-à-dire tant que le peuple ne se révolte pas, on le laisse faire ce qu'il veut. Il institue lui-même son armée et sa flotte, et les paye avec les contributions qu'il prélève. L'empereur le rend responsable de tout ce qui se passe dans son district. A son tour, il rend les gouverneurs responsables de la tranquillité de leur province; ceux-ci en font autant envers les préfets, et ainsi de suite. C'est

pourquoi les mandarins évitent autant que possible toute difficulté et toute querelle, car, que ce soit leur faute ou non, leurs supérieurs les en rendent pourtant responsables.

Le vice-roi cependant ne peut pas destituer lui-même les fonctionnaires, mais il doit porter plainte contre eux à Pékin; et, si sa plainte est fondée, ils sont démis de leurs fonctions. Comme le vice-roi est responsable de toutes les émeutes qui ont lieu dans sa province, il ouvre un œil vigilant sur ses inférieurs; et souvent on lit, dans le journal officiel, qu'un vice-roi a destitué tel ou tel mandarin pour incapacité, ou „squeeze-pidgin” exagéré, ou bien pour cause d'émeutes continuelles dans son ressort.

Les censeurs, que l'on craint tant, sont les juges impartiaux de tout le système gouvernemental. Lorsqu'un mandarin quelconque s'est rendu coupable de graves délits, ces délits sont publiés par les censeurs dans le journal officiel, et l'on demande à l'empereur de punir les coupables.

Les censeurs sont cependant aussi des Chinois, et ils passent au-dessus de bien des choses; si pourtant ils prennent la plume pour porter plainte, ils écrivent sans distinction de personne, et les agissements du vice-roi, voire

même ceux de l'empereur, sont très sévèrement blâmés par eux.

Ordinairement on voit, parmi les accusations des censeurs, dans le journal officiel, cette réponse laconique, impériale et impérative : „Que le département de la Justice s'occupe de cette affaire”. Et alors le mandarin coupable sait à quoi s'en tenir.

Lorsque des censeurs ou des fonctionnaires supérieurs paraissent avoir porté une plainte faussement, l'affaire est soigneusement examinée; et, s'il appert que l'accusation est mal fondée, les accusateurs sont sévèrement punis.

C'est aussi une mesure très sage que celle qui défend qu'un mandarin puisse remplir une fonction quelconque dans le pays où il est né, ou dans lequel habite sa famille; c'est pourquoi l'on a dans le Nord des mandarins du Sud, et dans le Sud des mandarins du Nord. Cette mesure est très rigoureusement maintenue; et, dans le cas où un fonctionnaire supérieur s'allierait par mariage avec une famille de son district, sans en avoir demandé la permission au trône, il serait immédiatement suspendu de ses fonctions.

Généralement on nomme Li Houng Tsjang le vice-roi de la Chine; mais, quoique Li soit vice-roi, il ne faut pas oublier qu'il y a

encore sept autres vice-rois. Ce qui fait cependant de Li le premier homme de l'état, ce sont les autres emplois importants qu'il remplit, les grands honneurs que l'empereur lui a conférés, et surtout ce fait que Pékin, la ville céleste, est situé dans sa province de Petsjili.

Un des plus célèbres empereurs que la Chine ait eus dans les derniers temps, était Kang-He, qui gouvernait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. C'est lui qui a écrit les dix-sept règles que chaque enfant, fréquentant l'école, doit apprendre par cœur. Comme ces règles donnent une excellente idée du caractère chinois, je les fais suivre ici :

I. *Considérez comme ce qu'il y a de plus élevé, le respect filial et la soumission fraternelle.*

La vie familiale en Chine est peut-être ce que les Chinois ont de mieux. Les enfants doivent toute obéissance à leurs parents, et les plus jeunes frères à leurs aînés.

II. *Traitez tous vos parents avec générosité.*

Quoique le peuple chinois ne se lie avec aucun autre peuple, le lien familial y est cependant très fort, et chaque famille forme un tout. Si, par exemple, un membre d'une famille est condamné à mort, la famille entière est indirectement punie; et si un membre est élevé aux honneurs, tous les parents s'en ressentent.

III. *Encouragez la paix et l'union parmi vos connaissances.*

Comme je l'ai déjà dit, les Chinois sont très paisibles et ont horreur de toute querelle ou bobbery (dispute), comme cela s'appelle dans le pidgin-anglais.

IV. *Ne négligez pas l'agriculture ni la culture du mûrier.*

Les Chinois sont surtout un peuple d'agriculteurs, et ils vivent principalement de nourriture végétale. Comme les vêtements des mandarins sont généralement de soie, la culture du mûrier est naturellement d'une grande importance chez eux.

V. *Montrez que vous estimez beaucoup la tempérance et l'économie.*

Il n'y a peut-être pas un peuple au monde qui pratique cette règle aussi religieusement que les Chinois.

VI. *Mettez en première ligne vos leçons et vos écoles.*

Les Lettres sont très estimées dans l'Empire central, tandis qu'on regarde l'art militaire comme étant de peu d'importance. Il est cependant regrettable que tous les ouvrages d'études datent encore des temps préhistoriques, et que l'étudiant n'en retire aucune utilité pratique.

VII. *Bannissez et combattez toutes les études étrangères.*

Il était inutile de donner ce conseil au Céleste Empire, si conservateur. Les Chinois l'ont reçu dès l'antiquité.

VIII. *Décrivez les lois et expliquez-les.*

Le fils de l'empereur Kang-He ajouta à cela: afin que ce soit un avertissement pour les ignorants et les opiniâtres.

IX. *Conduisez-vous avec honnêteté et avec une politesse bienveillante.*

On voit par l'étiquette chinoise, que cette règle n'est pas oubliée.

X. *Travaillez avec zèle, chacun à l'occupation qui lui est propre.*

XI. *Instruisez vos fils et vos plus jeunes frères.*

Quoique le père et le fils aîné aient un pouvoir presque absolu et sans distinction sur leurs fils et leurs frères, ils sont cependant aussi responsables des actes de ceux-ci.

XII. *Ne souffrez pas que personne soit accusé faussement.*

XIII. *Malheur à quiconque donnera asile aux criminels.*

XIV. *Payez vos contributions promptement et intégralement.*

XV. *Réunissez-vous à dix et à cent pour repousser le vol et le pillage.*

XVI. *Employez tous vos efforts à apaiser les querelles et à faire disparaître tous sentiments d'inimitié.*

Comme on le voit „ces seize règles saintes” sont en tout conformes au caractère chinois, mais nous aussi, occidentaux, nous pouvons en faire notre profit et les prendre à cœur.

XIII.

Je ne ferais que répéter ce que d'autres ont déjà dit si j'affirmais que l'empire chinois est tout à fait divisé. Mais autant l'Empire est divisé, autant les familles sont unies.

Dans l'Empire Central, chaque famille forme un tout. Là, aucun parent pauvre qui soit évité par un membre de sa famille plus fortuné que lui; car là, chaque membre monte ou descend avec la fortune de cette famille. Si, par exemple un membre de la famille excelle en quoi que ce soit, et atteint à un poste élevé, toute la famille s'élève avec lui. Dans le cas contraire, si un membre a commis un crime, la famille entière en est punie avec lui. Cela explique d'une certaine manière les nombreux suicides commis à Weihaiwei; car les commandants

chinois ont agi ainsi pour sauver l'honneur de leur famille, attendu qu'ils savaient bien qu'une invitation de l'empereur de se rendre à Pékin aurait une aussi fatale conséquence pour eux que pour le général Wei, c'est-à-dire la décapitation.

D'ailleurs, en Chine, le suicide n'est pas une honte, et cela n'arrive pas si souvent non plus. Ordinairement, on se sert de l'opium ou bien l'on se pend. La raison pour laquelle les Chinois préfèrent ces deux sortes de suicide est que, par là, le corps n'est pas mutilé, chose à laquelle les Chinois attachent une grande importance.

Un des motifs les plus particuliers qui poussent les Chinois au suicide, c'est que, par là, ils narguent leur ennemi.

Cela semble presque incroyable, et pourtant c'est un fait.

Un Chinois, par exemple, a-t-il eu une grande querelle avec quelqu'un, et ne peut-il pas lui faire assez de mal d'un autre côté, eh bien! il a encore à son service un dernier moyen de se venger de son ennemi, quoique, par la nature même de la chose, il ne puisse se servir de ce moyen qu'une seule fois. Il se suicide devant la porte de la maison de son ennemi. — Dans tout autre pays, on

tuerait plutôt son ennemi. Mais en Chine, c'est tout à fait le contraire, et l'on se tue soi-même. Quant à savoir si le Chinois jouit lui-même de sa vengeance, cela est douteux ; mais, en tous cas, il atteint son but en rendant, par là, à son ennemi, la vie aussi insupportable que possible. En effet, il règne, en Chine, une croyance superstitieuse qui veut que l'âme du suicidé, au lieu de s'envoler tranquillement vers le ciel chinois, reste sur la terre pour tenir compagnie à son ancien ennemi et lui rendre, dans ce monde sublunaire, la vie aussi désagréable que possible.

Il serait tout à fait impossible de faire comprendre à un Chinois, je ne veux pas dire ce qu'il y a de ridicule, du moins ce qu'il y a d'improbable dans tout cela ; car, pour lui, tous les malheurs qui lui arrivent sont naturellement attribués à cet esprit vengeur.

Quoi qu'il en soit, un Chinois n'a jamais si peur que quand son ennemi le menace d'aller se suicider devant sa porte. Si cependant j'avais des ennemis, ils peuvent, en toute sécurité, se venger de moi de cette manière ; je leur rendrais même la chose aussi facile que possible.

Et pourtant cela m'est arrivé deux fois ; et, bien que je fusse tout à fait innocent

et étranger à la chose, ma conscience me l'a souvent reproché.

C'était dans un petit état de l'Indo-Chine, au sud de Siam, et j'avais été chargé de la construction d'un chemin de fer. Cet été-là, il y avait eu de fortes pluies continuelles ; les rivières étaient sorties de leurs lits, les chemins étaient inondés et les ponts enlevés. Il en résulta que je fus séparé de tous les autres pays environnants, car la communication était tout à fait interrompue. Bientôt il ne nous resta plus rien de notre provision de riz ; et, comme on ne pouvait plus nous en amener d'autre, nous fûmes menacés de la famine. Mes koulies refusèrent de travailler, et il s'ensuivit une grève générale, chose que, cependant, je ne pouvais leur prendre en mauvaise part. Journallement ils venaient me demander du riz ; mais, comme je n'en avais pas, il m'était impossible de leur en donner. La situation devint tellement grave, qu'à la fin on mangea même les petites croûtes brûlées destinées aux cochons. Les semaines que je passai là me sont un pénible souvenir. Mal nourris et sans opium (car l'opium aussi manquait) les Chinois mouraient comme des mouches ; et l'on me reprocha que tout cela était de ma faute, quoique je ne pusse qu'y faire,

puisque les communications étaient interrompues.

Un certain matin, on me réveilla avec la nouvelle qu'un meurtre avait été commis.

Un de mes meilleurs chefs, un Kling, nommé Sarabareija, avait été trouvé près de mon bungalow, la gorge coupée. Un couteau sanglant était auprès de lui. Cependant comme il vivait encore, nous le portâmes à l'hôpital, dans le village voisin, et, grâce au secours médical qui lui fut aussitôt donné, il revint à la vie. Aussitôt qu'il put parler et qu'on lui eut demandé le nom de ses agresseurs, il déclara qu'il s'était lui-même coupé la gorge parce que je laissais mourir de faim les koulies, et qu'il voulait ainsi se venger de moi.

La blessure se guérit heureusement d'une manière complète, et lorsque, plus tard, il vint me faire une visite dans mon bungalow, j'essayai, mais en vain, de lui faire comprendre ce qu'il y avait de peu pratique dans sa manière de faire.

L'autre était un Malais, nommé Amat. Il dit d'abord aux Chinois que tout cela était de ma faute, et se fendit alors le ventre avec un tom-bak lada (petite serpette). Quoiqu'on fît tout ce qu'il fut possible de faire pour le rappeler à la vie, il succomba plus tard, alors que la fièvre était venue compliquer la situation.

Si cependant cette croyance superstitieuse est générale en Orient, c'est ce que je ne saurais affirmer. Je croirais plutôt que ces deux-là, Sabareija et Amat, avaient hérité cela des Chinois; car, parmi les longues-tresses, on fait grand usage de cette application toute particulière du suicide.



Comme je l'ai déjà dit précédemment, le père est le chef de la famille, à qui tous les enfants et les plus jeunes frères avec leurs enfants doivent obéissance. Le fils doit toujours à son père une obéissance passive et complète, même lorsqu'il est marié, et même lorsqu'il a lui-même des enfants.

Le père a une puissance presque absolue et illimitée sur tous les biens de ses enfants, et même sur leur vie.

Pour bien faire comprendre ce rapport entre le père et les enfants, il suffit de dire qu'en Chine, l'infanticide par le père, même quand l'enfant est adulte et marié, n'est puni que de cent coups de bambou; mais lorsque les enfants tuent leurs parents, ou lorsqu'un plus jeune frère tue son frère aîné, alors cela est puni du Ling Chi (la mort lente et infamante), une des morts les plus cruelles du monde, et qui

nous fait penser aux chambres de torture du moyen âge.

Le pouvoir du père sur ses enfants est si étendu que, s'il lui plaît de faire mettre ses enfants en prison, il n'a qu'à le demander.

J'ai souvent vu un Chinois, solidement construit et fort gaillard, recevoir, sans la moindre observation, une volée de coups à lui distribuée par un vieux Chinois bossu et desséché, son père.

Cela me rappelle une anecdote que j'ai entendue un jour; mais je ne sais pas au juste si elle s'est passée ici ou de l'autre côté de la Chine.

Un voyageur, ainsi raconte la légende, vit un jour, assis au bord chemin, un grand et fort gaillard qui pleurait à chaudes larmes.

— Mon ami, lui demanda le voyageur compatissant, pourquoi pleurez-vous ainsi, comme un enfant?

— Oh! monsieur, répondit l'autre, mon père m'a battu.

— Vous n'êtes pas honteux; comment pouvez-vous, un homme comme vous l'êtes, pleurer pour si peu de chose.

— Ce n'est pas pour les coups que j'ai reçus que je pleure, reprit l'étranger, mais j'ai senti que mon pauvre père ne vivra plus

longtemps. Son bras devient plus faible de jour en jour.

Cette anecdote peut nous sembler une plaisanterie, pourtant elle serait possible dans le Céleste Empire.



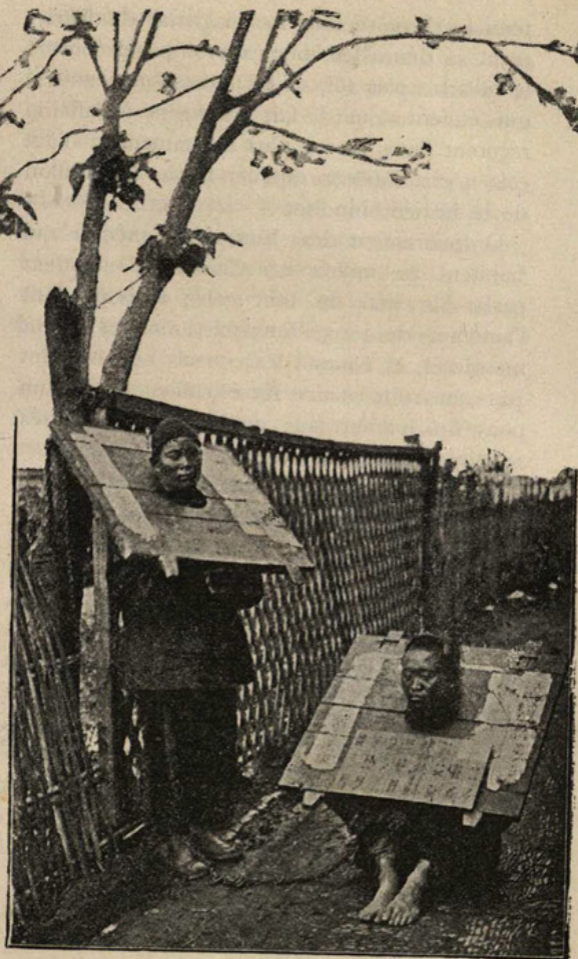
XIV.

Je me rappelle, à ce sujet, une curieuse histoire qui se passa en Chine il y a peu de temps (en 1893), et dont on a alors beaucoup parlé.

Un frère aîné réprimandait son plus jeune frère sur sa paresse et lui ordonna d'aller au travail. Le plus jeune refusa, et l'aîné se mit alors dans une telle colère qu'il lui lança une hache à la tête. Le plus jeune se baissa cependant si adroitement que la hache passa par-dessus sa tête, mais malheureusement elle

atteignit la mère, qui rentrait juste à ce moment. La hoche était lancée avec tant de force que la femme resta morte sur la place. Une grande consternation s'ensuivit; et, comme il arrive toujours en Chine quand il s'agit de quelque chose d'important, on rassembla aussitôt un conseil de famille. Comme le meurtre avait eu lieu par accident et non volontairement, on résolut de tenir la chose secrète et de dire que la mère était morte de maladie. Cependant la vérité se fit jour et le département de la Justice s'occupa de l'affaire. Mais il n'était pas si facile que cela de savoir au juste comment les choses s'étaient passées. Il était avéré que le fils aîné avait lancé la hache, mais il l'avait lancée seulement à la tête de son plus jeune frère, ce dont il avait parfaitement le droit, puisque celui-ci lui avait refusé l'obéissance. Cependant le frère cadet avait baissé la tête, de sorte que la hache, qui lui était destinée, avait été frapper la mère. Il était donc la cause indirecte de la mort de celle-ci, sans avoir lui-même commis le meurtre.

On condamna alors les deux frères à la peine de mort; ainsi l'on était sûr de frapper le vrai coupable; et, pour terminer l'affaire d'un seul coup, on mit tout le reste de la famille en prison, sous prétexte que tous avaient



INFLECTION DU „KANG”.

tenu la chose secrète. Le magistrat du district reçut sa démission, pour n'avoir pas découvert le meurtre plus tôt, et les autres fonctionnaires, qui étaient tout à fait étrangers à l'affaire, reçurent l'avis de ne plus recommencer. Tout cela n'est d'ailleurs qu'un faible échantillon de la justice chinoise.

Ordinairement les Européens mêmes qui habitent au milieu des Chinois, n'entendent parler de rien de tout cela; mais pendant l'automne de 1893, deux missionnaires furent massacrés, et comme les consuls ne voulaient pas que cette affaire fût étouffée, il se fit un peu de lumière sur quelques particularités relatives aux cours de justice chinoises.

Les victimes étaient deux Danois, et quoique chacun fût naturellement indigné au plus haut point, de ce meurtre, il fallut cependant avouer que cela était arrivé par leur propre faute. En effet, ils s'étaient fixés dans un petit endroit du pays intérieur, pour essayer d'y introduire la religion chrétienne. La population de ces pays regarde les étrangers avec haine et défiance; et bientôt on fit circuler toutes sortes de mauvais bruits. Les mandarins, qui évitent autant que possible tout désagrément avec les missionnaires, avaient avertis ceux-ci qu'ils étaient impuissants à les protéger, et les invi-

tèrent à quitter le pays pour prévenir quelque issue fatale. Cependant les missionnaires, forts de leur croyance, et pleins d'enthousiasme pour la tâche qu'ils avaient entreprise, refusèrent d'obtempérer à cet avis.

Il arriva ce à quoi les mandarins s'étaient attendus. Un certain jour, une foule de populace furieuse entoura la maison des étrangers, et quoiqu'ils se défendissent encore, ils furent traîtreusement massacrés. On n'a jamais su au juste comment la chose s'était passée.

Comme c'étaient des Danois, le consul de Danemark porta plainte près du gouvernement chinois. La Chine n'a guère peur du Danemark, et peut-être ne serait-il absolument rien résulté de cette démarche, si les autres consuls ne l'avaient appuyée. Alors la Chine offrit une indemnité de plusieurs mille taëls et d'un *certain nombre de têtes*. Cependant les Européens ne se contentèrent pas de cela ; on exigea une enquête sérieuse, et la punition des meurtriers. Il est superflu de raconter ici combien de peine et de temps il en a coûté pour amener les Chinois à agir



dans ce sens; tout lecteur qui a suivi les agissements de la Chine dans la dernière guerre, aura pu se convaincre que les retards, les restrictions et les promesses caractérisent toutes leurs actions.

A la fin pourtant ils n'avaient plus d'excuses et l'affaire dut être examinée. On commença par jeter tous les témoins en prison. C'est aussi d'ailleurs la coutume en Chine; et c'est pourquoi lorsque quelque chose arrive, chacun cherche à s'y trouver mêlé le moins possible, d'autant plus qu'une prison chinoise est tout ce qu'il y a de plus horrible. Les geôliers torturent les prisonniers de toutes les manières possibles, et leur arrachent jusqu'à leur dernier sou.

Donc les mandarins, qui ne recherchaient les meurtriers des missionnaires qu'à contre-cœur, car dans leur for intérieur ils approuvaient le meurtre, avaient principalement jeté en prison les Chinois convertis au christianisme. Ces pauvres innocents étaient horriblement maltraités, et punis comme si eux-mêmes avaient commis le meurtre.

Il est facile de comprendre qu'on ne parvint jamais à découvrir les véritables meurtriers, et les seules personnes qui eussent à en souffrir, furent les témoins chrétiens, lesquels étaient complètement innocents.

Cette affaire, dont toutes les feuilles orientales ont longuement parlé en en relatant les détails, a jeté une lumière si éclatante sur tous les tripotages des cours de justice chinoise, qu'on finit par avoir pitié d'un peuple dont le gouvernement était aussi pourri.

Je crois que beaucoup de témoins moururent en prison, martyrisés; et les autres, qui étaient auparavant dans l'aisance, furent tellement pillés qu'ils en furent complètement ruinés, et que les missionnaires durent venir à leur secours pour les empêcher de mourir de faim.

Lorsqu'ils étaient visités par des Européens, on enveloppait leur corps, couvert de plaies, dans des vêtements tout neufs, et l'on plaçait de la nourriture à côté d'eux. Cette supercherie, cependant, était trop grossière pour qu'on ne s'en aperçût pas; et les prisonniers étaient tellement abrutis par les tortures qu'ils avaient subies, qu'ils ne pouvaient pas même répondre aux questions qu'on leur adressait.

Les mandarins atteignirent leur but. Les meurtriers ne furent jamais retrouvés: le consul dut se contenter d'une indemnité (je crois



40,000 taëls) et l'on fit la leçon au petit peuple chinois, en lui recommandant de s'occuper le moins possible des missionnaires.

Ce qui suit donnera une idée des droits qu'ont les grands parents sur les actes, voire même sur la vie de leurs petits-enfants. Ceci se passait en juin dernier près de Tientsin. Dans certain village, il se commettait journellement des vols, et personne ne pouvait parvenir à découvrir le voleur. Enfin un petit garçon vit que sa grand'mère était l'auteur de ces expéditions nocturnes, et l'enfant raconta naturellement ce qu'il avait vu, aux autres membres de la famille.

La famille essaya de faire comprendre à la grand'mère que ces erreurs „du mien et du tien” pourraient facilement amener des désagrémens avec les voisins ; mais comme la grand'mère continuait à voler, on l'attacha dans une chambre, ce qui était certainement le moyen le plus pratique et le plus efficace.

La vieille cependant ne goûta pas ce moyen, et en fut très en colère. Pendant la nuit, elle parvint à se détacher, elle se traîna tout doucement vers son petit-enfant et le tua. C'est là un crime bien horrible ; eh bien ! je crois qu'elle ne fut punie que de la peine ordinaire infligée pour le meurtre d'un petit-enfant ; c'est-

à-dire qu'elle ne fut condamnée qu'à seize coups de bambou.

Confucius considérait le respect dû aux parents par leurs enfants comme la règle principale de la vie, et il la plaçait toujours avant toute autre. Ce respect consiste, dit-il, dans l'obéissance. On doit les servir pendant leur vie, comme il est écrit, et l'on doit les enterrer quand ils sont morts, comme il est écrit, et l'on doit régulièrement porter des offrandes sur leur tombe, comme il est écrit. „Comme il est écrit” se rapporte certainement au „Livre des Règles”, dans lequel on trouve les conseils suivants :

Au premier chant du coq, l'enfant doit se lever, et, après s'être soigneusement lavé et s'être habillé, il doit demander à ses parents ce qu'il lui faut préparer pour leur déjeuner. Il ne doit pas entrer dans la chambre, si son père ne l'appelle pas; il ne lui est pas non plus permis de quitter la chambre, avant que son père lui en ait donné la permission. Il ne doit pas non plus parler pendant qu'on lui adresse la parole.

Non seulement les enfants apprennent ces règles par cœur, mais ils s'y conforment; et la seule chose peut-être qui repose sur une base solide dans l'Empire central si chancelant, c'est la vie de famille chinoise.

XV.

On a quelquefois nommé la Chine le pays des morts, et l'on n'aurait pu trouver une dénomination plus juste pour un pays où les morts jouent le principal rôle, pour un pays dont le présent et l'avenir ne pourra, peut-être pendant de longues années encore, se séparer du passé mort. Nous autres orientaux, nous disons: „Que les morts enterrent les morts;” mais, en Chine, les vivants vivent avec les morts.

La première chose qui frappe l'étranger lorsqu'il arrive dans ce pays des morts, ce sont les nombreux monticules, ronds et coniques que l'on voit s'élever partout. Ce sont les tombeaux des Chinois, et le pays en est tout parsemé, pour ainsi dire. Surtout sur les collines, le cimetière favori des Chinois, ils fourmillent; et, à première vue, on dirait que la colline a eu une attaque de variole maligne, ou qu'une armée de taupes géantes y ont construit leurs demeures. Je puis surtout m'imaginer encore, comme présentes à mes yeux, les pentes douces des collines, près de Kintjou dans la Mantchourie. Partout, à perte de vue, des monticules parfaitement coniques sur

lesquels croît l'herbe courte; des milliers de tombeaux qui projettent leurs ombres, allongées et régulières, sur l'herbe, et se dessinent en noir sombre sur la voûte rouge du ciel serein.

La nature y est tranquille et calme; aucun arbre n'y croît; on n'y voit aucune fleur. Çà et là paissent des troupeaux de chameaux aux longs poils; mais lorsqu'ils aperçoivent notre petite caravane, les chevaux dressent les oreilles, leurs narines frissonnent et, le mors aux dents et la tête baissée, ces animaux effrayés pren-



nent leur course furieuse à travers les collines. Et nous, nous leur laissons la bride sur le cou et les regardons s'éloigner, ces milliers de tombeaux sont conformes à nos sombres pensées et, de même que le Chinois, nous nous

sentons entourés par les esprits d'une humanité séculaire.

„La Chine n'est qu'un grand cimetière,” disait un jour un Anglais, et quiconque connaît la Chine ne le contredira pas.

Vous ne pouvez aller nulle part sans que vos regards rencontrent ces tombes présentes partout. Sur les collines, où l'herbe courte ne donne qu'une faible nourriture aux troupeaux paissants; dans les vallées fertiles, où, en peu de semaines, le Kowliang, ce géant des céréales de la Chine, atteint une hauteur de douze pieds; aussi bien que dans le cercle des marécages où, l'été, la terre étincelle, blanche des millions de cristaux de sel; partout, partout on est environné par la Chine morte.

Ils sont simples, ces monticules verts; ils sont surtout tranquilles et calmes; aucune tombe, aucun écriteau même n'indique le nom du mort, mais on ne les oublie pas cependant. On pourrait même presque dire qu'il n'est pas mort, celui qui repose là; car il revit encore au milieu de ses enfants, il exerce encore une certaine influence sur leurs actions, et ceux-ci rendent encore au mort les mêmes honneurs que ceux dont ils lui étaient redevables, alors qu'il était vivant.

Notre religion chrétienne nous enseigne que

la vie, une seconde dans l'éternité, n'est qu'une école, que ce n'est qu'une préparation à une vie ultérieure dont nous ne pouvons encore nous former une idée; — les Chinois croient la même chose, mais avec une confiance plus ferme encore que la nôtre.

La vie est absolument indifférente au Chinois; il attend la mort dans laquelle il voit, non une fin mais un commencement. Pour lui la mort n'a rien d'effrayant, et l'opinion que les Chinois en ont peur, qu'ils sont poltrons et que c'est pour cela qu'ils fuient devant les Japonais, cette opinion est complètement erronée.

Il est vrai que les Chinois sont sujets à la panique, que si l'un d'eux s'enfuit, tous fuient; mais la raison en est que les Chinois n'ont pas de caractère qui leur soit propre. C'est un peuple né pour être mené et non pour conduire. Qu'une armée chinoise soit seulement bien conduite et vous les verrez se battre avec un mépris de la mort oriental dont nous ne pouvons nous faire une idée. N'a-t-on pas vu assez d'exemples de leur courage dans le combat naval du Japon. L'„armée invincible” n'a-t-elle pas montré, sous un Gordon chinois, qu'un bon chef peut faire d'eux tout ce qu'il veut?

Mais quand leurs généraux les abandonnent, quand ils savent qu'il n'y a que de la poudre dans leurs cartouches et que leurs obus ne contiennent que des pierres et du sable, faut-il donc s'étonner qu'ils ne veuillent pas se battre ? Les Chinois ne craignent pas la mort, cela ne s'accorde pas avec leur croyance, mais ils ne sont pas non plus aussi belliqueux que les Japonais. Le Japon est un pays où l'art militaire est fort en honneur. Ils sont batailleurs dès longtemps. Mais les Chinois sont pacifiques, ils ne tiennent en honneur que „les Lettres” ; ce sont d'actifs cultivateurs, et le ver à soie est cultivé par eux avec beaucoup de soins. La guerre au contraire n'est considérée par eux que comme un reste des temps barbares ; ils l'ont en horreur, et méprisent l'art militaire.

Leurs principes relativement à la mort ont des conséquences qui s'étendent loin, aussi bien dans leur vie de famille que dans leur caractère. D'abord ces principes favorisent leur moralité, et, cela, de la manière suivante : Le plus grand désir de tout Chinois est d'avoir un fils ; car, comme l'a dit Confucius : Sur le fils repose le devoir d'enterrer convenablement son père, et d'accomplir régulièrement les cérémonies sur sa tombe. C'est pourquoi chaque Chinois se marie

relativement jeune (de 17 à 18 ans), et évite par là ces nombreuses folies de jeunesse qui brisent tant de jeunes existences dans nos pays occidentaux.

Il est d'une si grande importance qu'ils aient un descendant mâle qui puisse leur rendre les derniers honneurs, que la stérilité de la femme est un cas reconnu suffisant pour le divorce. Ordinairement le Chinois prend encore, en pareil cas, quelques femmes illégitimes auprès de lui, et cela avec l'assentiment et même sur le conseil de la première épouse, car elle comprend bien elle-même qu'il faut absolument qu'un fils naisse.

La mort, comme je l'ai déjà dit, n'est pas du tout un épouvantail aux yeux des Chinois, et quand le père commence à devenir vieux, et que son fils lui achète un beau cercueil verni, cela est beaucoup apprécié par lui, et il remercie le ciel de lui avoir donné un fils si dévoué.

Chaque famille a son propre cimetière. C'est un morceau de terre carré, et, dans la pointe, à l'un des coins, se trouve le tombeau de l'aïeul. Les autres branches viennent alors, chacune à son tour, placées en ligne droite, parallèle avec la diagonale.

Quelque répandus que soient, pendant leur

vie, les membres d'une famille, la mort les réunit tous et il n'y a pas de voyage si long qu'ils n'entreprennent, pas de peine qu'ils ne se donnent pour rapporter le défunt à sa dernière demeure, dans le champ de repos de sa famille, et creuser sa tombe aux pieds de ses pères. C'est la grande importance qu'ils attachent à cela qui est cause que nous ne sommes pas, depuis longtemps, inondés de leurs forces de travail à bon marché, car ce que le Chinois craint par-dessus tout, c'est que ses ossements reposent à l'étranger.

Souvent, lorsque je voyageais dans la Mantchourie, je rencontrais des caravanes qui conduisaient un cercueil. En avant marchaient des hommes, frappant sur des pierres „sonnantes”, ou jouant sur des flûtes une musique funèbre. Ensuite venait le lourd cercueil, suspendu à deux bambous et porté par une couple de chameaux. Sur la caisse, dans une cage, était



un coq
blanc,
qui, à ce
qu'il me
parut,
avait l'air

assez triste. Peut-être avait-il un vague pressentiment qu'il allait être sacrifié sur la

tombe béante, et offert aux dieux. Quelques hommes portaient des bannières rouges avec des inscriptions chinoises, et un grand parasol au-dessus du cercueil, mais je trouvai que ce parasol était bien superflu. Dans un cercueil aussi épais, il est certain que le pauvre homme n'aura été nullement incommodé par le soleil.

Je liai conversation avec les personnes qui suivaient l'enterrement, et je leur demandai dans le meilleur chinois que je pus trouver : „Kway Shing? — You nali leidi?” (quel est votre vénérable nom? D'où venez-vous?) Mais leur réponse était un tel déluge de monosyllabes, que je demandai à mon interprète de me les traduire. Il me dit qu'ils venaient du nord de la Mongolie et conduisaient le corps à Canton, pour l'y enterrer dans le tombeau de sa famille. Par mes autres questions, j'appris les particularités suivantes. Le défunt était un mandarin mort l'année précédente. Cependant comme sa femme aussi était malade, on attendit pour l'enterrement, dans la calme espérance de pouvoir les conduire tous les deux en même temps. Pendant tout l'hiver, la situation de la femme restait, à leur point de vue, sans espoir, et l'on commanda dès lors son cercueil; mais lorsque le temps devint plus chaud, et lorsque le printemps revint, elle déçut toutes leurs

espérances et se remit tout à fait. Comme elle paraissait ne pas avoir la moindre intention de faire le voyage vers le sud dans un cercueil, on ne voulut pas attendre plus longtemps après elle, et l'on partit.

— Mais, demandai-je, s'il y a un an que ce mandarin est mort, n'est-il donc pas un peu — et pour épargner les sentiments de ses amis, je n'achevai pas ma phrase, mais je portai mes doigts à mon nez d'une manière significative.

— Non, répondit mon interprète, cela ne fait rien; d'abord il a été gelé tout l'hiver, et les ais du cercueil sont hermétiquement clos; puis, comme vous voyez, les planches ont au moins dix centimètres d'épaisseur.

Cela était vrai en effet, et le cercueil, comme tous les cercueils chinois, avait l'air tout ce qu'il y a de plus solide. Il est étrange que les Chinois donnent à leurs morts une dernière



demeure si solide, quoique étroite, tandis que les vivants se contentent de huttes de boue, qui menacent à chaque instant de s'écrouler.

Et ce n'est pas seulement dans le pays même qu'on fait de si longs voyages avec les défunts. Les jonques et les bateaux à vapeur

amènent, de l'étranger, des cargaisons complètes de Chinois morts, dont les restes ne peuvent trouver le repos que dans l'Empire Central. Quoique, quant à moi, je préfère infiniment voyager avec une douzaine de morts qu'avec un seul Chinois vivant; beaucoup de bateaux à vapeur ne veulent pourtant pas transporter ces étranges cargaisons, et c'est pourquoi souvent on les passe en fraude.

Qui n'a entendu parler de cette anecdote où il est question d'un navire qui, arrêté par les vents, en est arrivé à manquer de vivres. On visita la cargaison et l'on trouva plusieurs tonneaux remplis d'une espèce de viande salée. Cette viande, quoique d'un goût particulier, apaisa cependant la faim de l'équipage. Mais lorsqu'on fut arrivé à Canton, quelques Longues-Nattes vinrent à bord et, considérant tristement les tonneaux vides, ils demandèrent au capitaine ce qu'on avait fait des membres défunts de leur famille.

Un jour que je fumais une pipe dans la pharmacie d'un chirurgien de marine, je remarquai une énorme quantité d'antiseptiques en provision, et je lui demandai à quoi tout cela devait servir.

— Oh! me répondit-il, il n'y en a peut-être pas seulement assez; c'est pour les Chinois

morts. Comme vous savez, nous avons à bord une quantité de ces „pigtails” (queues de cochon, comme les Anglais les appellent), et si quelques-uns d'entre eux meurent, il ne nous est pas permis, en aucun cas, de les jeter par-dessus bord. Alors il faut que je les arrange, afin qu'ils restent en bon état jusqu'à ce que nous arrivions en Chine.

Cependant quand un Chinois n'a ni fils, ni même de famille, il n'est généralement pas enterré comme il le faudrait. Je pourrais en citer beaucoup d'exemples, et plusieurs fois j'ai vu des cadavres le long du chemin. Un certain matin d'hiver, par un soleil brûlant quoique le thermomètre indiquât 4 degrés centigrades de froid, je sortais en voiture et je vis devant ma porte un Chinois à demi-nu, les mains croisées et les yeux fermés, gisant à terre. Je demandai au mafou ce que cet homme faisait là, et il me répondit d'un ton indifférent qu'il s'était probablement endormi au soleil. Je trouvai que cela était tout de même un peu par trop frais de se coucher ainsi à moitié vêtu en plein air, malgré que le soleil fût si chaud, mais je pensai que c'était peut-être une habitude chinoise, et je continuai ma route. Lorsque je revins vers le midi, l'homme était encore là, et comme cela me paraissait

louche, je me dirigeai vers lui. Mais mon cheval voyait plus clair que moi, et, ni la cravache, ni les éperons ne purent le faire approcher du cadavre. Car c'était un cadavre, et il était déjà tellement gelé, qu'il était impossible de le faire plier. Les Chinois trouvèrent très étrange de ma part que je donnasse l'ordre de faire un cercueil et d'enterrer ce malheureux. Ce n'était qu'un mendiant, il était sans famille, disaient-ils. De telles choses arrivaient souvent dans l'Indo-Chine. Non seulement on jetait les corps de ces malheureux Chinois, qui n'avaient pas d'amis, dans la forêt, mais souvent on portait les mourants hors des „bongsals”, et on les déposait quelque part le long du chemin, sans s'en inquiéter davantage.

L'exemple suivant est pris entre beaucoup d'autres semblables. J'allais, un matin, le long du chemin de fer, alors en construction, et nous marchions, comme nous faisons souvent, de traverse en traverse, lorsque je me reculai tout à coup, car à mes pieds gisait une tête humaine qui me regardait avec de grands yeux. Je crus d'abord que c'était la mort qui leur donnait cette expression vitreuse, mais je remarquai bientôt que ces grands yeux suivaient mes mouvements. Un corps tout décharné, que je n'avais pas aperçu tout d'abord, gisait là,

à demi couvert d'un sale morceau de coton, et était couché entre les traverses. C'était un horrible spectacle. Le Chinois était tellement amaigri, qu'il ressemblait à un squelette, et les bras et les jambes n'étaient pas plus gros que des baguettes. Il ne pouvait ni se remuer ni parler, et ne put me suivre qu'avec ces grands yeux fixes.

Je demandai alors à quel „bongsal,” il appartenait et l'y fis porter sur une civière, en recommandant qu'on le soignât bien jusqu'à mon retour. Lorsque, l'après-midi, j'allai à ce „bongsal” pour voir ce que je pourrais faire pour lui, je le trouvai en plein soleil, sans aucun abri, couché sur la digue du chemin de fer et, une heure après, il était délivré de ses souffrances. Ce sont de tristes accidents ; mais que peut-on faire à cela ? Les Chinois ne s'occupent en rien des souffrances de leurs semblables.

C'est seulement à l'occasion d'une cérémonie funèbre qu'on pense à ces malheureux, qui, comme disent les Chinois, sont morts „au coin des rues.” Alors on distribue de l'argent factice, et l'on brûle pour eux des blocs faits de papier argenté et doré, lesquels sont censés représenter des morceaux de ces précieux métaux. Ce sont les victimes que l'on offre à ces „esprits,

affamés," car ils n'ont pas de tombeau, pas de lieu de repos, et aucun fils ne s'inquiète s'ils auront tout ce qu'il leur faut dans le royaume des esprits.

Lorsque je parlais tout à l'heure du meurtre des missionnaires danois, je disais que le gouvernement chinois offrait tant de milliers de taëls, et

„autant de têtes." Comme beaucoup de lecteurs se seront certainement deman-



dé comment on peut offrir des têtes, il sera peut-être nécessaire d'en donner l'explication. Lorsque les missionnaires ont commencé à se fixer en Chine pour la première fois, beaucoup d'entre eux succombèrent martyrs de leur foi. Quoiqu'il les approuvât en secret, le gouvernement chinois devait cependant répondre de ces meurtres vis-à-vis des consuls européens; et ceux-ci exigeaient que les meurtriers fussent punis. La première chose que fit la justice chinoise, fut de rechercher combien de personnes avaient pris part au meurtre. Cela une fois établi, le reste allait de soi-même. Un certain nombre de Chinois furent décapités sans

beaucoup de bruit, et l'on envoya aux consuls l'avis que justice était faite et que l'on pouvait voir à tel ou tel endroit les têtes des meurtriers. Bientôt on s'aperçut que, quoique beaucoup de personnes fussent décapitées, ces personnes n'étaient nullement les meurtriers, mais des gens qui probablement ne savaient absolument rien du meurtre. Les mandarins avaient tout simplement acheté un certain nombre de koulies, et les avaient fait décapiter.



STATUES DE PIERRE SURVEILLANT LE CHEMIN D'UNE TOMBE CHINOISE.

Il va sans dire que les consuls européens ne peuvent pas se contenter d'une telle justice. C'est pourquoi lorsqu'on offrit au consul danois un certain nombre de têtes, il comprit très bien que, quand même on décapiterait le même nombre d'hommes, les meurtriers ne seraient pas compris dans ce nombre. Aussi insista-t-il pour qu'on fît une enquête sérieuse.

On a vu que cela a amené un résultat qui n'a contenté personne. Quand un Chinois ne veut pas faire une chose, inutile de raisonner, à moins d'avoir derrière soi un régiment de soldats armés de baïonnettes.

En 1871, la même chose est arrivée à propos du meurtre de Tientsin. Alors le gouvernement français et le gouvernement anglais s'en sont mêlés, parce que plusieurs Européens avaient été tués et que les religieuses françaises du couvent avaient été martyrisées de la plus cruelle façon. Et que fit alors le gouvernement chinois? Il demanda tout naïvement combien de têtes on exigeait pour les Européens massacrés. Le résultat fut que vingt Chinois furent décapités, mais personne ne croit que ce fussent les véritables meurtriers.

Lorsque je parlais de ces choses avec mon interprète, je lui demandai comment on peut trouver quelqu'un qui veuille ainsi se laisser décapiter.

— C'est assez facile, me répondit-il, il n'y a qu'à leur donner une certaine somme d'argent.

— Mais, répliquai-je, quand ils sont décapités, ils n'ont pourtant pas grand profit de cet argent.

— Non, naturellement, dit l'interprète, mais leur famille en a.

Puis il me raconta qu'on peut acheter une tête pour trente taëls d'argent. Quoiqu'on ne fasse pas grand cas de la vie humaine dans le Céleste Empire, je trouve pourtant cette somme un peu minime.

XVI.

Il est facile de comprendre que, dans ce „Pays des morts,” les cérémonies funèbres soient d'une grande importance. On fixe jusque dans les moindres particularités comment un Chinois doit être enterré; car chaque enterrement diffère avec la position du mort. C'est d'après le rang qu'il occupe que l'on détermine la hauteur du monticule qui doit marquer sa tombe; depuis trente pieds de hauteur pour un empereur jusqu'à de un à quatre pieds pour le peuple. Les offrandes que l'on peut apporter sur la tombe, les arbres que l'on plante alentour, le temps du deuil, tout cela doit être conforme aux lois qui régissent les cérémonies. Il est permis à l'un d'avoir un cercueil verni noir, à l'autre d'avoir un cercueil verni rouge, et un troisième ne peut pas du tout avoir de cercueil verni. Même lorsqu'on

parle du défunt, il faut savoir d'abord quel rang il occupait pendant sa vie, si l'on veut observer l'étiquette.

L'empereur „tombe comme tombe une montagne” (pang); les princes „ont un successeur” (houng); les conseillers „atteignent leur fin” (trou); les fonctionnaires „se démettent de leurs fonctions” (poulou), et les hommes ordinaires sont tout simplement morts (zör). Il est d'une grande importance que toute la famille, et surtout le fils, soient présents au lit de mort; c'est pourquoi aussi Confucius donne aux fils le conseil de ne pas voyager à l'étranger pendant la vie de leur père, mais de demeurer à un endroit fixe où l'on puisse toujours les trouver facilement. Si l'un de vos domestiques ou de vos employés reçoit la nouvelle que l'un de ses parents est à l'article de la mort, alors il est impossible de le retenir, tellement il a peur que l'esprit du défunt oublié ne se venge sur lui.

Aussitôt qu'il y a un cas de mort, on peut l'entendre de partout, car alors les parents pleurent et crient à vous étourdir les oreilles.

Avant que le corps soit mis en bière, on le lave (il vaudrait mieux qu'on lavât les Chinois vivants) et l'on va chercher à une rivière voisine l'eau nécessaire, ou pour mieux dire on va „l'acheter”. On jette quelques pièces de monnaie

dans la rivière et aussi quelques poissons vivants. L'argent sert à payer le dieu de la rivière pour l'eau qu'on lui enlève, et les poissons doivent aller lui dire que le compte a été réglé comme il est de droit, c'est comme l'on voit, une espèce de quittance vivante. Dans la bière on place les vêtements du défunt, et, dans sa bouche, l'on met cinq bijoux, tels que des pierres précieuses, des morceaux d'or, ou le „jade”, cette pierre blanchâtre si estimée des Chinois.



SECTION DE JADE.

Lorsque tout est prêt, il faut voir si l'esprit est content des préparatifs faits; et, comme on ne peut pas lui demander cela directement, on le lui demande indirectement.

Ordinairement on laisse tomber, par terre, de la manche du défunt, deux „cash” (monnaie de cuivre avec un trou carré au milieu). Tombent-ils tous deux la même face en-dessus, c'est que l'esprit est content; dans le cas contraire, c'est qu'on a oublié quelque chose, et peut-être le mort n'est-il pas bien couché dans sa bière, car c'est là aussi un point d'une grande importance.

Le cercueil doit être placé au milieu de la chambre, la tête du défunt tournée vers le

sud. Cela est facile à faire, car toutes les maisons sont construites de l'est à l'ouest, et n'ont de chambres qu'au côté sud. Je ne saurais dire pourquoi l'on observe cette règle dans la Chine méridionale; mais dans le Nord, cela a une raison très admissible, quoique je croie que la plupart des Chinois ne la connaissent pas eux-mêmes. En effet, l'hiver, il y fait très froid, et surtout le vent du nord qui vient des plaines de la Sibérie y est d'un froid excessif, à n'y pas croire. C'est pourquoi l'on construit les maisons de l'est à l'ouest, et c'est pourquoi aussi elles n'ont, du côté nord, ni portes ni fenêtres. En faisant des cartes du pays, je remarquai aussi que les villages n'y ont pas, comme dans d'autres pays, une forme quelque peu arrondie, mais ce sont plutôt de longues lignes qui s'étendent dans la direction de l'Orient.

Mais revenons à notre Chinois mort, que nous avons laissé dans son cercueil.

Jusqu'ici les cérémonies sont faciles à suivre, mais nous arrivons au difficile. Un professeur des cérémonies, un connaisseur des lois de Fengsjoui (superstition) est appelé pour fixer le jour définitif des funérailles. C'est une affaire très compliquée, et, quoiqu'un Chinois me l'ait expliquée très en détail, j'ai oublié la plupart de ces complications, et les autres sont

tellement embrouillées dans les souvenirs d'autres cérémonies, que je n'oserais me risquer à en entreprendre la description. Je me rappelle seulement que le „Dragon bleu” et le „Tigre blanc” y jouent un grand rôle, et aussi qu'il y est beaucoup question des mystérieux „Yang” et „Yin”, les courants mâle et femelle de la nature, mais je ne sais plus du tout ce qu'ils sont véritablement, ni dans quels rapports ils se trouvent mêlés avec le défunt.

Ces forces occultes Yang et Yin ont, depuis l'antiquité la plus reculée, joué un grand rôle dans la vie des Chinois, et principalement dans leur superstition. Dans le plus ancien livre chinois, dans le „Yiking” ou „livre des transforma-



CIMETIÈRE DANS LA CHINE SEPTENTRIONALE.

tions", qui a été écrit près de 3000 ans avant Jésus-Christ, il est déjà question de Yang et de Yin; et Confucius a déclaré plus tard que cela signifiait les deux forces contraires ou opposées de la nature. Le mâle et la femelle, la force positive et la force négative, le bien et le mal. Je n'oserais vous dire d'ailleurs ce que c'est que Yang et Yin, car si vous en parlez à un Chinois, il vous raconte là-dessus des histoires à n'en plus finir.

Les Chinois représentent souvent ces Yang et Yin sur leur porcelaine, et, tandis que j'écris ces lignes, j'ai devant moi une petite assiette chinoise sur laquelle ils sont peints. Pour vous en donner une idée, il faut décrire un cercle, au milieu duquel vous tracez une S de la hauteur du cercle; vous avez ainsi deux figures qui s'adaptent parfaitement l'une dans l'autre, forment en-



semble un cercle, et ressemblent quelque peu à ces petites grenouilles, encore informes et sans pattes que nous voyons nager dans les fossés. Ces figures représentent le Yang et le Yin et sont pour le Chinois comme un signe saint.

Sur les piles d'un grand viaduc de chemin de fer (un pont long de 2000 pieds et dont

les fondations ont une profondeur de 60 pieds au-dessous du lit de la rivière), les ingénieurs ont fait sculpter dans la pierre Yang et Yin, pour plaire à la superstition chinoise, tandis que, de l'autre côté, on a représenté un ornement consistant en symboles bien connus des francs-maçons.

C'est cependant une règle fixe qu'aucunes funérailles ne peuvent avoir lieu, aussi longtemps qu'une des dames de la famille se trouve dans une position intéressante, et comme le but principal de la vie conjugale en Chine est d'augmenter la famille le plus possible, il est facile de s'imaginer qu'ainsi les obsèques sont reculées pour un espace de temps assez long; il est arrivé un cas très connu, dans lequel, pour cette raison, le corps est resté plusieurs années sans être inhumé.

Comme on ne peut pas conserver le cercueil pendant si longtemps dans la maison, on le place, en attendant, dans le jardin, et l'on construit alentour un entourage de briques. Cette coutume est souvent un danger pour le cavalier, comme j'en ai trop souvent pu faire moi-même l'expérience.

On traverse par exemple un village au galop, sans penser à rien; tout à coup votre cheval fait un bond de côté et s'emballe, ou s'arrête

comme cloué au sol, s'ébrouant et frissonnant d'effroi. La raison en est que derrière un mur il y a un cercueil, et c'est une chose digne de remarque, que de voir combien un cheval s'en aperçoit rapidement.

Le corps est peut-être resté là une année sur la terre, lorsque, toutes les circonstances indiquées par le Fengsjoui étant déclarées favorables, on peut enfin procéder à l'enterrement. Tout d'abord cependant on écrit une lettre aux dieux, pour leur demander s'ils y consentent; on brûle ensuite tout simplement la lettre et l'on n'attend pas leur réponse. On communique aussi à l'esprit du défunt, d'une manière officielle, que l'on a décidé de l'enterrer.

Le cortège de l'enterrement est toute une procession. Des hommes avec des drapeaux et des bannières, de grandes lanternes chinoises, des gongs, etc. Il y a aussi des musiciens, lesquels font sortir de leurs instruments des sons qui vous pénètrent jusqu'aux os, et auprès desquels la cornemuse des Écossais n'est qu'un jeu d'enfant. Au bord de la fosse béante, le malheureux coq blanc (dont j'ai parlé précédemment)



est sacrifié aux dieux. Une fois le cercueil à sa place, on brûle toutes sortes de choses qui peuvent être de quelque utilité au défunt dans le monde des esprits, comme de l'argent en imitation, une chaise sédan, des vêtements et des domestiques des deux sexes—tout cela cependant imité en papier.

Dans les temps anciens, c'étaient des personnes vivantes que l'on sacrifiait; et lorsque le premier empereur de la dynastie actuelle Sjou-Tje, perdit son épouse, il fit enterrer avec elle trente personnes vivantes. Cela semble cependant avoir été une coutume générale en Orient. Dans l'Inde britannique, il en a coûté beaucoup de peine au gouvernement pour extirper cette coutume barbare; et, de nos jours, dans l'Amérique septentrionale, on tue encore, sur sa tombe, le cheval du Peau-Rouge, afin qu'il puisse transporter son maître dans l'autre monde.

L'enterrement de mon koulie, dans l'Indo-Chine, fut beaucoup plus simple; mais je crois que, plus tard, on exhume les corps, pour transporter ensuite leurs ossements en Chine.

XVII.

J'ai nommé la Chine le „pays des morts”, j'aurais aussi bien pu la nommer „le pays des esprits”, car à chaque Chinois qui disparaît de la surface de la terre, il y a un esprit de plus, et ces esprits ne souffrent pas qu'on les néglige ; ils viennent même de temps en temps visiter la famille, et se mêlent aux affaires terrestres, comme on le verra ci-après.

Quoique le mort soit enterré, il n'est pas oublié pour cela, et à des époques fixes on vient lui apporter des offrandes, et l'on fait, sur sa tombe, ce que l'on appelle le mouvement *kotow*. Aussitôt que le temps froid arrive, et que les Chinois commencent à mettre leur première couche d'habits, on brûle sur leur tombe des vêtements d'hiver en papier pour les esprits, et on leur envoie aussi un peu d'argent de poche, de la manière déjà connue. J'ai aussi remarqué que l'on plantait l'herbe flétrie sur les monticules des tombeaux.

La civilisation de la Chine est ancienne, très ancienne, et lorsque nous étions encore barbares, dans le véritable sens du terme, ils étaient déjà très avancés dans les sciences. Ils professaient l'astronomie, imprimaient des

livres, fabriquaient de la poudre, et une petite boussole, pendue à un fil (comme on les emploie encore aujourd'hui), montrait le chemin à leurs jonques sur les eaux du Fleuve Jaune. Non



seulement ils avaient déjà inventé ces choses, mais ils connaissaient même une chose que, nous-mêmes, nous appellerions „fin de siècle”, et c'est le spiritisme.

Il est facile de concevoir que dans un pays où les morts jouent un si grand rôle, on devait fatalement essayer de se mettre en communication avec les esprits des morts et cela a, d'après leur idée, complètement réussi.

Si je vous donne maintenant, cher lecteur, la description d'une apparition chinoise, ce qui d'ailleurs a déjà été décrit dans les „*Notes on China and Japan*”, il ne faut pas vous écrier: cela n'a pas de sens! et rejeter votre livre; car, plus tard, je vous en donnerai l'explication et vous verrez alors que ce qui tout d'abord vous paraissait impossible, est réellement très naturel et facile à expliquer.

L'esprit qui semble présent est invisible, cela est incontestablement le privilège des esprits, et celui-ci ne fait qu'écrire les réponses aux questions qu'on lui pose.

Si, par exemple, un Chinois veut interroger un de ses aïeux sur ceci ou sur cela, il procède de la manière suivante: Il prend d'abord deux tables, dont l'une est couverte d'une mince couche de sable fin, et il met sur l'autre les offrandes destinées à l'esprit, et qui consistent en fruits, gâteaux, vin, etc.

Alors on coupe une branche à un pêcher, laquelle branche cependant doit être choisie avec soin. Elle ne doit être ni trop lourde, ni trop légère, un peu courbée, et surtout avoir poussé dans une direction orientale. Tandis qu'on coupe la branche, il faut prononcer les paroles suivantes: „Branche merveilleuse, pleine de puissance, possédant toujours une force occulte, je te prends maintenant pour que tu m'éclaircisses l'avenir.”

Ensuite le Chinois écrit une lettre aux dieux (j'ai déjà expliqué précédemment le système postal de correspondance avec les dieux chinois), et leur demande de vouloir être assez bons pour vouloir bien envoyer à la maison du soussigné un des nombreux esprits qui planent dans les espaces (littéralement „nuages”).

Pour que l'esprit puisse bien trouver l'adresse, le Chinois prend l'ingénieuse précaution de fixer sa carte de visite au-dessus de sa porte.

Le soir venu, la famille se réunit, et lorsqu'on

est bien convaincu que tout est préparé pour recevoir l'esprit, quelques personnes de la compagnie vont à la porte, brûlent un peu de papier doré, et reçoivent l'esprit invisible en lui faisant à plusieurs reprises le salut kotow. Alors on fait entrer l'esprit, ainsi que le dieu qui, dans leur opinion, l'a amené avec lui.

L'un des assistants prend alors légèrement un bout de la branche de pêcher entre les paumes de ses mains tandis que l'autre bout repose sur la table couverte de sable. Alors il s'adresse respectueusement à l'esprit et dit : „Grand Esprit, si tu es là, écris sur la table le mot : „arrivé”. Instantanément on voit la branche se mouvoir comme d'elle-même, et le mot chinois arrivé „lei-la”, est écrit sur le sable. Les assistants invitent alors l'esprit à s'asseoir dans le grand fauteuil qu'on a préparé pour lui à la tête de la table, et l'on demande poliment au dieu qui l'accompagne de prendre place sur une autre chaise.

Ensuite on recommence les salutations devant l'esprit et devant le dieu, on verse un peu de vin pour eux, et l'on brûle des baguettes et du papier d'or. — Tandis qu'alors un autre membre de la société tient la branche sur la table de la manière décrite plus haut, tous les assistants disent ensemble :

Grand Esprit! quel était votre vénérable prénom? quel était votre glorieux nom? quel rang occupiez-vous sur la terre et sous quelle dynastie avez-vous vécu?

La branche se meut alors de nouveau et écrit, sur le sable, des réponses claires à chacune de ces questions.

Ensuite les assistants demandent à l'esprit plusieurs choses qu'ils désirent savoir. Cependant il faut d'abord écrire la question sur un petit morceau de papier et le faire brûler en même temps qu'un autre morceau de papier d'or.

Aussitôt que le billet est brûlé la branche recommence à se mouvoir et écrit la réponse, se terminant toujours par le signe: „j'ai fait.” De même que les oracles des Anciens, les esprits chinois sont poétiquement inspirés par les muses; ce qui fait que leurs réponses laissent souvent beaucoup à désirer, quant à la clarté. On essaye cependant d'en deviner la signification; et quand on a trouvé le mot de l'énigme, l'esprit répond au moyen de la baguette:

— Oui, c'est cela.

Une fois la table pleine d'inscriptions, on égalise de nouveau le sable au moyen d'un rouleau, et, pendant ce temps, toute la société fait toutes sortes de politesses à l'Esprit et

s'extasie sur son génie poétique. Les esprits sont cependant au-dessus de toute flatterie, et aussitôt que la table est remise en ordre, celui-ci écrit :

— Cela est ridicule.

Cependant je ne saurais dire si, en disant cela, il a en vue la flatterie qu'on lui fait ou bien son talent poétique.

Pourtant l'esprit ne répond pas seulement aux questions qu'on lui pose. Quelquefois il débite des injures personnelles à l'adresse de ceux qui ne se sont pas comportés avec tout le respect dû à son rang.

Cela continue ainsi jusqu'à ce que l'heure de minuit approche. Alors le Yang, c'est-à-dire les courants mâles entrent en action, et il semble aussitôt que l'esprit ne puisse pas s'entendre avec eux ; du moins il interrompt la conversation des personnes présentes par ces mots : „Messieurs, je vous suis très reconnaissant de votre réception hospitalière, mais cependant je dois vous prier de me permettre de partir.” Tous les assistants disent alors :



DIEU TAILLÉ DANS UNE
RACINE.

Mais le Grand Esprit semble ne pas avoir grande envie de faire connaissance avec les „courants mâles,” et il écrit à la hâte :

— Excusez-moi, mais je disparaiss.

La société demande à l'Esprit de ne pas leur en vouloir et de ne pas les punir s'ils n'ont pas satisfait à quelques formes de politesse. Alors on reconduit avec beaucoup de cérémonies les Esprits jusqu'à la porte, et l'on prend congé d'eux avec tout le respect possible.

On conçoit que cet entretien avec un aïeul mort depuis peut-être plusieurs siècles, laisse une profonde impression sur les Chinois si superstitieux, et les confirme dans la croyance qu'ils ont d'être partout environnés d'esprits. Beaucoup d'entre nous, même, ne se sentiraient guère à leur aise, s'ils tenaient ainsi une baguette entre leurs doigts, et si cette baguette écrivait une réponse à leurs questions, et même expliquait leurs plus secrètes pensées, tandis qu'ils seraient convaincus qu'ils ne remuent pas du tout les mains et que c'est la baguette qui écrit d'elle-même ces lettres. Et pourtant lorsqu'on en a l'explication, tout cela est excessivement simple. En effet, la personne qui tient la baguette écrit elle-même, *sans le savoir*, les mots sur la table, et elle est aussi parfaitement convaincue que c'est la baguette qui se meut

d'elle-même. C'est absolument la même chose que ce que nous appelons des liseurs de pensées, comme Cumberland ou autres, nous font voir ou entendre. Le médium pense, par exemple, un certain nombre ou un nom quelconque. Le liseur de pensées prend alors la main du médium dans la sienne et écrit le nombre ou le nom auquel ce dernier pense. Le médium ne sait pas qu'il écrit lui-même involontairement, mais pense que l'autre conduit sa main. Cependant il n'en est pas ainsi, le liseur de pensées n'a qu'à suivre le mouvement à peine visible de la main du médium. C'est la même chose avec la branche de pêcher. Le Chinois pense que la baguette fait un mouvement, mais effectivement c'est lui-même qui fait ce mouvement. On remarquera aussi que tous les esprits ne sont pas également développés; car cela dépend naturellement du talent du médium.

Il faut encore ajouter à cela l'hypnotisme, non pas l'hypnotisme comme la plupart se le figurent, mais plutôt la suggestion. En effet le médium se trouve dans une situation plus ou moins hypnotique, occasionnée par le silence, l'entourage et la douce lumière. Alors il peut se faire que si quelqu'un de la société pense fortement à une chose, le médium est alors sous son influence et la baguette écrit ses

pensées; ce qui, naturellement, étonne chacun au plus haut point.

XVIII.

Il n'y a, sans aucune exception, pas un peuple qui s'adonne plus aux jeux de hasard que les Chinois. Non seulement les riches mandarins, mais aussi les plus pauvres koulies ne peuvent résister à l'attrait qu'a pour eux un jeu de hasard, et, si une couple de Chinois se trouvent ensemble et n'ont rien de mieux à faire, on peut être certain qu'ils vont se mettre à jouer. Beaucoup de voyageurs des tropiques auront sans doute remarqué que, s'il y a quelques Chinois à bord, ceux-ci passent tous leurs loisirs sur le gaillard d'avant et s'installent au jeu, et lorsqu'ils ont perdu tous leurs „cash”, ils engagent leurs bijoux.

— On dit que lorsque les Anglais se fixent quelque part, ils commencent par établir trois choses : une église, des courses et un cabaret. De même les Longues-nattes ne se trouvent heureux que lorsqu'ils ont une salle d'opium, une salle de jeu et un mont-de-piété; et tout leur argent disparaît petit à petit dans ces trois établissements. Sur le continent, près de Hong-

Kong, il y a une maison de jeu célèbre où se perdent et se gagnent des millions de dollars; et il n'existe aucun endroit, où demeurent des Chinois, sans qu'il y ait en même temps une maison de jeu.

La salle de jeu est ordinairement très spacieuse, et là se trouvent les banquiers accroupis sur des tables couvertes de nattes. Le jeu que l'on pratique le plus est le fan-fan, qui est encore assez simple et assez facile à apprendre. Sur la table, devant le banquier, se trouve une petite plaque de bois ou de métal carrée, et les quatre côtés sont marqués des chiffres 1, 2, 3 et 4. Celui qui veut jouer dépose alors son argent à l'un des côtés de ce carré. Le banquier a pris, sur un gros tas, une poignée de petites fiches et les couvre avec une petite soucoupe. Ces fiches sont des petits ronds de métal, minces, avec un trou carré au milieu. Lorsque tout est prêt, le Chinois enlève la petite soucoupe et, avec de petits bâtons, il éloigne les pièces de monnaie, par quatre à la fois. Selon qu'il reste une, deux, trois ou quatre pièces de monnaie, les joueurs qui ont placé sur ces chiffres gagnent. Il est curieux de voir comment les Chinois comptent rapidement et adroitement ces fiches, et quand il y en a encore sur le tas un nombre relativement assez grand, les assistants crient

déjà quel est le nombre qui va rester, et, ordinairement ils devinent juste. Si l'on emploie de petits bâtons pour compter les fiches, cela a aussi sa raison d'être : sans cela le banquier pourrait peut-être en escamoter quelques-unes dans sa manche, lorsqu'il verrait que le nombre qui va rester n'est pas en sa faveur, et tout Chinois est assez malin pour ne pas avoir confiance, même en son frère.

C'est dans la salle de jeu qu'on apprend à connaître les Chinois ; cependant le grand bruit et l'odeur chinoise particulière qui règne dans l'air, effrayent beaucoup de visiteurs européens.

Partout l'on voit de petites tables avec le banquier assis dessus à l'orientale, et, tout autour, une foule de Chinois très animés. Un jour, j'y suis allé avec un de mes amis, et nous avons aussi joué comme les autres. Nous commençames par mettre un dollar, et nous en gagnâmes deux. Puis un autre dollar, et nous gagnâmes encore, et ainsi de suite ; nous gagnions à chaque fois. Le jeu devenait de plus en plus intéressant, et nous formions le centre d'une foule pressée de Chinois à demi-nus.

Comme mon ami paraissait avoir de la veine, je plaçais mon enjeu toujours auprès du sien, et les assistants, qui commençaient à le considérer comme une sorte de Mascotte, suivaient mon

exemple. Ce qu'il y avait de curieux, c'est que partout où il mettait, il gagnait toujours et le banquier perdait, non seulement avec nous, mais avec tous les autres joueurs, qui suivaient fidèlement notre exemple.

Ces pertes consécutives du banquier semblaient cependant n'avoir sur lui aucune influence ; aucun muscle de son visage ne bougeait, et il nous payait comme si cela lui était parfaitement indifférent. Notre premier dollar était déjà monté jusqu'à trente-neuf, lorsque mon ami plaça d'un seul coup tout son gain sur le jeu. Grande sensation du public et grand émoi autour de nous, à vous étourdir les oreilles. Je suivis encore l'exemple de mon ami, et les assistants se préparaient aussi à augmenter sensiblement leurs enjeux.

Le banquier chinois nous regarda un instant, ferma alors sa caisse, emballa tout son bataclan, et se mit tranquillement à rouler une boule de tabac pour sa pipe, sans s'occuper plus de nous que si nous n'existions pas. Il en avait assez, il ne voulait plus jouer avec les diables étrangers.

Nous allâmes à une autre table, mais le banquier ferma aussi sa caisse et refusa de jouer. Un troisième cependant eut moins peur, et nous continuâmes notre jeu avec lui. Mais alors la

chance nous avait abandonnés, et lorsque nous quittâmes la salle nous n'avions plus un seul sou dans la poche. Le Chinois qui nous avait gagné notre argent, avec le même calme que l'autre Chinois avait perdu le sien, souriait tranquillement en nous invitant à revenir une autre fois.

Les marchands de comestibles, installés au coin des rues, connaissent la rage du jeu de leurs frères à longues nattes, et se basent là-dessus pour l'exploitation de leur commerce. Ils ont un cornet rempli de petits morceaux de bois. En payant quelques cash, on a le droit de retirer un morceau de bois du cornet, et selon le signe qui se trouve au-dessous, on gagne un bon dîner ou rien du tout. Quand je ne pouvais m'accorder avec un marchand sur le prix d'une chose, il m'est souvent arrivé de jouer la différence avec lui, et presque toujours il acceptait aussitôt cette proposition. Cet amour du jeu semble être une maladie de famille de toute la race jaune, et quand j'avais payé mes hommes, je pouvais être certain de les retrouver tous, le même soir, dans la salle de jeu ; aussi bien les assistants, qui cependant avaient été élevés en Angleterre, que les moindres koulies.

Les salles de jeu sont ordinairement sous la surveillance du gouvernement, et je crois que

généralement tout s'y passe honnêtement, beaucoup plus honnêtement du moins qu'à Port-Saïd. Dans cette dernière ville cependant on n'a affaire qu'avec des étrangers; dans l'autre, avec des joueurs chinois seulement, et le banquier n'est jamais assez malin pour pouvoir tromper un Chinois.

En Chine on joue aussi aux cartes. Les cartes ont à peu près deux centimètres de largeur sur dix de longueur, et là, on semble en faire un beaucoup plus grand usage que chez nous.

Un jour que je jouais au whist avec deux amis et un „mort”, un mandarin (une de mes meilleures connaissances), qui était assis auprès de nous et avait suivi notre jeu avec beaucoup d'attention, nous demanda de lui expliquer le jeu. Il le comprit aussitôt et put bientôt jouer avec nous assez bien. Peut-être qu'aujourd'hui tous les Chinois de son village savent jouer au whist, qui sait?

On a aussi un autre jeu, nommé „Mora”, dans lequel il faut dire un certain chiffre, et, en même temps, lever un certain nombre de doigts; si l'on se trompe, il faut alors boire un verre de „samschou”. Ce jeu se joue beaucoup dans les auberges, mais cela est très gênant pour ceux qui veulent faire un somme. Quoique le „samschou” se boive dans de petites tasses

d'argent, ne contenant pas plus qu'un dé à coudre, cette liqueur est pourtant pour les Chinois beaucoup trop forte, car ils ne peuvent presque rien supporter. Alors ils font du bruit et crient les nombres : „Eege, urge, range, zurge, wooge” (1, 2, 3, 4, 5), à faire croire que leurs partenaires sont sourds comme des pioches.

Au Japon, ce jeu se joue beaucoup entre jeunes filles, dans les maisons où l'on prend le thé. Cependant elles dansent en même temps, et chantent un chanson; et, lorsqu'une d'entre elles fait une faute, elle perd un gage et doit donner un bijou, ou un vêtement quelconque. Quand ce jeu a duré un certain moment, on pourrait s'écrier, comme l'Anglais, „Shocking”.

Les Chinois ont encore un autre jeu, nommé „Wei-ki”; je le décris tout simplement, attendu qu'on pourrait très facilement l'introduire dans notre pays.

On prend un grand morceau de carton ou de papier carré et l'on divise chaque côté en 18 parties égales. Alors on tire des lignes, et l'on obtient ainsi 324 parties différentes. Alors chaque joueur (s'il n'y en a que deux) prend 150 fiches, pour lesquelles on peut parfaitement prendre des haricots blancs et des haricots noirs. On place ensuite, chacun à son tour, un haricot

sur un des points où les lignes se croisent.

La question est maintenant de réunir le plus de haricots possibles de l'adversaire dans un cercle formé par les haricots du joueur. Un haricot sur un point croisé peut naturellement être enfermé par quatre autres, et ces quatre, de nouveau, par huit autres. On peut aussi faire glisser les haricots le long des lignes, d'un point à l'autre. Quand on ne peut plus bouger les haricots renfermés, ils sont prisonniers et sont enlevés par la partie adverse. A la fin de la partie, on compte lequel des deux adversaires a le plus de prisonniers, et le vainqueur a alors autant de points à son avoir; tout le monde peut facilement jouer ce jeu; il est très simple et je ne crois pas que les Chinois en aient pris patente.

XIX.

Les Chinois acquerront-ils jamais la même civilisation, la même force que les Japonais ont aujourd'hui? Je ne le crois pas. Leur caractère manque du solide, du substantiel qui marque leurs voisins du „Soleil Levant”.

Un jour qu'un mandarin haut placé, „Chang”, qui faisait une grande opposition aux étrangers,

demanda au vice-roi Li, si l'on ne pourrait pas bientôt avoir des chemins de fer sans le secours des ingénieurs européens, celui-ci répondit :

— Non, c'est impossible; il faut des Européens à la tête, sans cela on ne pourrait avoir confiance dans les travaux faits.

Dans tout ce que fait et ne fait pas le Chinois, il y a ce que les Anglais nomment, „want of tho-



roughness". Si un Chinois doit attacher quelque chose avec une corde, il se servira certainement d'une corde trop faible. Elle casse naturellement; et alors il prend une corde un peu plus forte; celle-ci casse aussi. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin la corde soit assez solide pour durer un peu. Demandez à un „mutjian", (charpentier chinois) de clouer quelque chose solidement, il le fera certainement, mais de telle manière que, deux jours après, cela ne tient plus. Il faut alors recommencer; il recommence donc, et toujours de la même manière, et naturellement avec les mêmes conséquences.

J'ai fait construire par des Chinois un mur autour d'un puits devant ma maison. Une semaine plus tard, le mur était renversé par le vent. Ils ont reconstruit ce mur jusqu'à trois fois de suite; et trois fois de suite, le mur a été renversé. Et enfin j'en ai fait maçonner un moi-même sous ma propre surveillance.

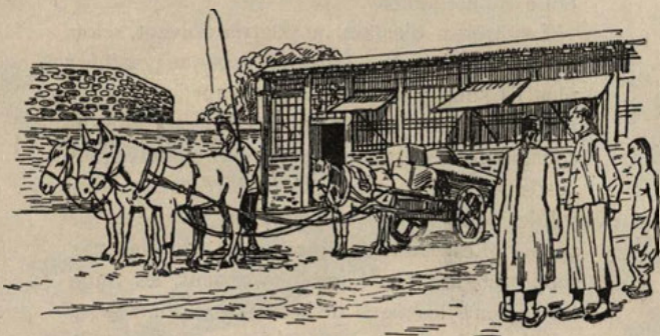
Tout ce qu'ils font est si mauvais et si faible de construction, que j'ai toujours les Chinois présents à l'esprit quand je vois ces nouvelles maisons que l'on construit actuellement chez nous, et qui s'écroulent au moindre vent, à moins qu'elles n'aient acquis quelque résistance par la tenture ou la peinture.

Les Chinois semblent aussi opposés à l'emploi de la chaux que certains entrepreneurs de notre pays. De préférence, ils maçonnerent avec de la boue. Il est vrai que cela est moins solide, mais c'est plus facile. Ils construisent aussi des murs avec de la boue pressée entre deux cloisons. Lorsque le mur est fini, on enlève les deux cloisons de bois, et ordinairement le mur s'écroule aussitôt.

Ils construisent, chaque année, de petites digues pour empêcher les inondations du Fleuve Jaune; mais ce fleuve puissant s'inquiète peu des travaux enfantins des Chinois; et lorsque,

pendant la saison des pluies, les eaux s'écoulent et descendent des montagnes, les flots jaunes balayent ces petites digues et ne s'en inquiètent pas davantage que si elles n'avaient jamais existé.

Dans le Céleste Empire, il n'y a presque pas de ruines, c'est-à-dire qu'il n'y a presque aucuns restes des édifices des anciens temps;



MAISON CHINOISE AVEC DES CROISÉES DE PAPIER.

car, en réalité, chaque maison est une ruine. Les demeures chinoises sont ou écroulées, ou à demi écroulées, ou sur le point de s'écrouler. La construction d'une maison chinoise est d'ailleurs quelque chose de tout à fait particulier. Dans ce pays des contraires „land of contraries”, où l'on fait autant que possible tout à l'envers,

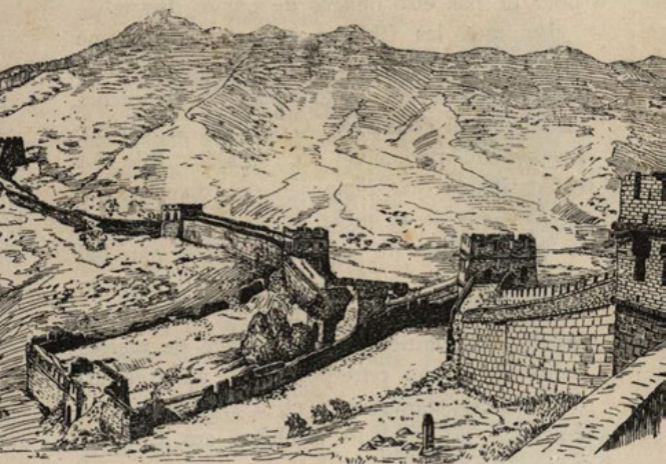
on commence naturellement par construire d'abord le toit. Ce toit consiste en de très solides troncs d'arbres reposant sur des poteaux. Sur ces troncs d'arbres, on place des tiges de kowliang et là-dessus une couche de terre battue mélangée avec de la chaux. On construit les murs entre les poteaux, avec de la boue pilée et de la maçonnerie — maçonnerie de boue naturellement.

Les troncs d'arbres ou poutres doivent, selon les principes chinois, être aussi gros que possible ; plus ils sont gros, mieux cela vaut ; et lorsque la maison est terminée, l'architecte chinois considère avec plaisir ces poutres gigantesques au-dessus de sa tête, et dit : Très beau ; très solide. Mais hélas ! qu'arrive-t-il peu de temps après ? Les minces poteaux ne peuvent pas supporter le toit lourd et cèdent, les murs s'écroulent, les tiges de kowliang se pourrissent par la pluie, et le solide édifice n'est bientôt plus qu'une ruine.

En Chine, tout semble solide et fort ; mais ordinairement tout cela n'est que tromperie : ce n'est que „looksee”, tout est intérieurement faible.

Mais, direz-vous, la grande muraille de la Chine date pourtant de plusieurs siècles, et elle existe encore. Cela est vrai ; mais cette grande

muraille, qu'est-elle, après tout ? Dans la plupart des endroits, ce n'est qu'un rempart de terre, recouvert d'une couche de briques; et dans les lieux où elle était de pierre, comme sur plusieurs montagnes du Mongol, où je suis allé, elle s'est écroulée, et seulement une longue suite de



LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE.

monceaux de débris indique la place où cette construction a existé autrefois.

Et les ponts chinois ! On les voit tout le long des chaussées, et surtout dans les endroits où il n'y a pas de rivières. Cela surtout fut une

excellente idée des ingénieurs chinois; car si leurs constructions avaient dû résister au courant d'une rivière, elles auraient été enlevées depuis longtemps. Maintenant elles subsistent encore cependant, mais les cavaliers et les voitures ont bien soin de les éviter, et font un détour pour ne pas être obligés de passer dessus.

Pourtant les Chinois ont eu, il y a une quarantaine d'années, un édifice qui était non seulement ancien (450 ans), mais encore parfaitement conservé. C'était la si célèbre pagode de porcelaine de Nankin. Elle fut construite au quinzième siècle par un empereur en souvenir de sa mère, et si cela n'était pas le plus grand, du moins, c'était le plus bel ouvrage que les Chinois aient jamais fait. On l'a appelée la „Pagode de porcelaine” parce qu'elle était entièrement construite de pierres cuites de la plus pure porcelaine; à l'extérieur, d'un blanc éblouissant; et, à l'intérieur, tout émaillée des couleurs si chères aux Chinois, jaune et rouge.

Cette pagode avait neuf étages, elle avait plus de quatre-vingt mètres de hauteur, et elle était couronnée d'un grand globe doré, auquel étaient fixées cinq pierres précieuses, pour conjurer les mauvais esprits.

Les esprits ont toujours laissé la pagode en

repos; mais, il y a une quarantaine d'années, les rebelles Taïping, n'ayant aucun respect, ni pour l'antiquité ni pour le côté artistique de ce magnifique ouvrage, ont complètement détruit la plus belle et la seule pagode de la Chine.

Ce qui suit prouvera que les Chinois ont toujours le même respect presque superstitieux pour le peu d'édifices antiques qui leur restent encore. Lorsque je dus faire un voyage par la grande muraille, un mandarin me demanda de lui en rapporter un morceau d'une des briques. Comme je lui demandais ce qu'il voulait en faire, il me répondit qu'il voulait la réduire en poudre pour la donner, comme médecine, à son fils malade. Je crois cependant que ce n'est pas là un médicament facile à digérer.

Pendant la construction des ponts du chemin de fer, les ingénieurs devaient surveiller attentivement les ouvriers; aussitôt que ceux-ci en voyaient la possibilité, ils



PAGODE DE PORCELAINE.

employaient des pierres de moindre qualité ou qui avaient déjà été refusées, remplissaient l'intérieur du mur de terre ou essayaient d'une autre manière d'achever le travail selon leurs idées de construction. Ils considéraient comme une tyrannie inutile des „diables étrangers”, de devoir nettoyer le sable avant d'en faire du mortier avec la chaux, et non prendre, de temps en temps, du ciment avec de la boue.

Quand on enfonçait des pilotis pour les fondations, ils avaient l'habitude, aussitôt qu'ils étaient sans surveillance, d'enfoncer un peu les pilotis et de les scier aussitôt. Cela était assez solide, pensaient-ils, et beaucoup plus facile. Nous comprenions tous que les Chinois exécutaient nos ordres tout à l'envers, et nous n'avions confiance dans aucun travail, s'il n'était exécuté sous une surveillance européenne.

Pendant l'hiver de 1893, je fis construire la digue d'un chemin de fer, non loin de Kin Chow. Pour plusieurs raisons techniques, je trouvai qu'il était nécessaire de terminer les travaux avant la fin de l'hiver, car, ordinairement, on ne travaille pas l'hiver aux digues des chemins de fer, attendu qu'alors la terre est gelée et aussi dure que la pierre. Lorsqu'un jour, je fis un tour, sans qu'on m'attendît, le long du chemin de fer, je vis que les Chinois

étaient fort occupés à construire une digue de *neige*, qu'ils recouvraient de terre. J'écrivis aussitôt une lettre au mandarin qui était chargé de ce travail, et je lui fis savoir que je ne pouvais pas accepter cela ; car, disais-je, quand le printemps viendra et que la neige fondra, la digue ne résistera pas et causera peut-être ainsi de grands dommages. Le mandarin se plaignit que la terre était très dure, et que, pour l'instant, on pourrait peut-être se contenter de cela ; si la neige fondait, il ferait de nouveau relever la digue. Réponse tout à fait chinoise et à laquelle j'aurais bien dû m'attendre. Si, dans le Céleste Empire, un travail quelconque doit être fait, on ne l'exécute pas ainsi directement et tel qu'il doit être ; cela ne serait pas du tout conforme avec leur caractère. Non, d'abord ils essayent de le faire de toute autre manière ; et lorsqu'ils ont gaspillé beaucoup d'argent, et que cela ne leur a pas réussi, alors seulement ils en viennent aux mesures sérieuses, par lesquelles ils auraient dû commencer.

Cette „halfheartness”, cette antipathie contre une ferme résolution est un des plus faibles points de la race chinoise. Le Chinois n'aime pas à „marcher droit” ; il cherchera toujours à atteindre son but par des chemins de traverse ; il ne suivra le droit chemin que lorsqu'il

y sera forcé, et il n'agira jamais autrement.

C'est là la grande différence entre les Japonais et les Chinois. Quand les Japonais se proposent un but, ils marchent franchement et rondement en avant, et ont soin que les forces dont ils ont besoin ne leur fassent pas défaut; mais les Chinois prennent toujours des demi-mesures.

Pour en donner un exemple au figuré, prenons celui-ci: Quand un Japonais veut casser une noix dure, il prend un gros marteau et l'écrase d'un coup. Mais le Chinois tournerait autour de cette noix et chercherait s'il n'y a pas quelque fente dans laquelle il puisse planter un coin quelconque. Si cela ne réussit pas, il attendrait pour voir si, avec le temps, la coque ne deviendrait pas plus faible, ou si un autre ne viendrait peut-être pas écraser la noix pour lui.

Naturellement je ne parle pas ici d'un seul individu, mais j'ai en vue le caractère de tout un peuple, comme il se montre dans toutes ses actions. La dernière guerre en a été la meilleure preuve.

Les Japonais se sont montrés de la dernière prudence, et ils n'ont pas frappé un seul coup avant d'être certains qu'ils étaient à la hauteur de tout. Mais lorsqu'ils se décidèrent à entrer

en action, ce fut de toutes leurs forces ; contre ces forces la demi-résistance des Chinois ne pouvait absolument rien. C'est ce que l'on vit à plusieurs reprises dans la Mantchourie : Les Japonais marchaient en avant comme une seule masse, la flotte et l'armée se soutenaient l'une l'autre ; mais les troupes chinoises n'ont jamais su se réunir pour résister ensemble. Une division chinoise attaquait l'ennemi tandis que, dans les environs, une autre division qui se trouvait là cependant à proximité, ne prenait aucune part au combat ¹⁾.

On a pu remarquer la même chose avec la flotte chinoise. Tant que l'amiral Lung eut le commandement, tout alla bien ; si bien même que cet amiral, lorsque la guerre éclata, émit cette opinion, qui était la sienne, que la flotte chinoise remporterait la victoire. Mais il ne savait pas que, du moment où il avait donné sa démission et que toute la flotte passait sous le commandement chinois, tout allait alors se passer à la manière chinoise, avec les conséquences que l'on sait.

„L'infériorité” du Chinois dans tout ce qu'il fait sera toujours la cause pour laquelle il ne

¹⁾ Voyez le rapport du combat de Niousjwang du correspondant spécial du *Times*.

pourra jamais se mesurer avec aucune autre race; et, si la Chine désire une civilisation égale à celle du Japon, eh bien! qu'elle se soumette à des influences européennes.

Les Chinois ne sont pas nés pour agir par eux-mêmes. La Chine pourra produire de bons soldats; des bons chefs, jamais.

XX.

Il n'y a peut-être pas de pays où il existe autant de bandes de brigands qu'en Chine. L'envie de voler (et en même temps l'adresse qu'exige cet art, si c'en est un) est innée chez le Chinois; mais les mandarins seuls peuvent se permettre le luxe du vol d'une manière convenable, selon le système légitimé par la coutume du „squeeze-pidgin”. Le pauvre koulie, qui n'a personne au-dessous de lui sur qui il puisse exercer le „squeeze-pidgin” (car le „squeeze-pidgin” ne peut s'exercer que sur les inférieurs), n'a qu'un recours: il se fait brigand.

Le métier de brigand, si l'on peut nommer cela un métier, semble plaire beaucoup à quelques tribus chinoises; et les bandes sont si nombreuses, à certaines époques, que le gouvernement est impuissant à les réprimer.

Je dis „à certaines époques”, car il peut y avoir une très grande différence. Cela dépend surtout de la récolte. Si la récolte réussit et que la contrée n'ait pas été trop ravagée par les inondations, alors on entend peu parler de brigands; mais si la récolte ne réussit pas, si le Fleuve Jaune sort de son lit; alors les cultivateurs tranquilles, calmes, laborieux, se changent tout à coup en bandes de brigands; leur nature nomade, dont on retrouve encore tant de restes dans leurs coutumes, reprend le dessus, et c'est en répandant le meurtre et le pillage qu'ils parcourent le pays.

Tel fut le cas en 1892 et en 1893, dans le nord de la Mantchourie, où les inondations des fleuves avaient ravagé les moissons. Partout on rencontrait des bandes de brigands, bien armés et montés sur de petits chevaux très vifs. Ils étaient si nombreux, et ils causaient une telle terreur dans la contrée, que le gouvernement envoya contre eux des troupes qui, d'ailleurs, purent faire peu de chose.

Nous autres Européens, à de grandes distances les uns des autres, et demeurant seuls au milieu de tous ces Chinois, nous avons déjà peur qu'une émeute générale n'éclatât. Mais les mandarins nous ont tranquilisés. Ce n'est rien, disaient-ils, tous les hivers, c'est la même

chose; et, au printemps, le pays redevient tranquille.

Et, en effet, il en fut ainsi. Aussitôt que le temps fut arrivé de labourer les champs et de semer le kowliang, les bandes de brigands disparurent. Ils accrochèrent au mur leurs épées à deux mains; leurs vieux fusils d'ancienne fabrication chinoise furent soigneusement nettoyés et suspendus, et les brigands si terribles prirent la charrue en mains et devinrent d'actifs laboureurs.

Si la moisson réussit, tout est tranquille; mais si la récolte manque, le paysan prend son fusil et vole tout ce qu'il peut voler.

C'est pourquoi, comme cette année la récolte en Mantchourie ne sera pas, à cause de la guerre, ce qu'elle aurait dû être, on peut s'attendre à quelques petites émeutes dans le Nord pendant l'hiver prochain. Il faut encore ajouter à cela que, dans l'hiver, il y a une grande quantité de cadavres que l'on ne peut pas convenablement enterrer, attendu que la terre gelée est trop dure; même quand on veut seulement creuser un petit trou dans la terre pendant l'hiver, il faut d'abord dégeler la place avec un feu de bois. La conséquence de tout cela sera que quand le temps chaud reviendra, on peut s'attendre à de nombreuses maladies

contagieuses, qui rendront la situation encore pire qu'elle n'est.

Les brigands exercent leur métier avec un entrain remarquable. Non seulement ils attaquent des caravanes nombreuses et bien armées, mais quelquefois même ils s'emparent de tout un village, font les habitants prisonniers et pillent alors tout à leur aise.

Quand une petite troupe attaque une maison isolée, ils se servent pour cela de ce qu'on appelle une bombe puante chinoise. Ils jettent une de ces bombes enflammée dans la maison, et les habitants perdent connaissance, rien qu'en respirant les gaz qui s'en dégagent. Alors les brigands entrent dans la maison, et, après avoir garrotté tous les habitants, ils volent tout ce qu'ils peuvent trouver.

Comme les marchands, aussi bien que le gouvernement, sont impuissants contre ces bandes de brigands, on a pris l'habitude de traiter avec eux et de les acheter. On paye un certain tribut pour chaque caravane, et les brigands s'engagent à ne pas l'inquiéter. Si le gouvernement veut envoyer de l'argent à Pékin, le trésor est ordinairement escorté par quelques chefs de brigands, qui garantissent alors l'arrivée du trésor en toute sécurité.

C'est là encore un échantillon de la manière semi-cordiale, avec laquelle on essaye de combattre un mal en Chine.

Les Pavillons Noirs si fameux, ne sont en réalité que des bandes de brigands, et ils ne combattent que dans la perspective de s'emparer du butin. Ils n'ont absolument rien de commun avec le patriotisme; et aussitôt qu'ils trouvent le moyen de piller, ils attaquent aussi bien leurs propres compatriotes que les ennemis.

Si des brigands sont pris par des soldats, on ne fait pas beaucoup d'explications. Ils sont immédiatement décapités, et leur tête est placée dans un panier accroché à un petit poteau, comme un exemple qui doit effrayer et servir de leçon aux autres. C'est surtout quand on voyage dans les cols des montagnes que l'on rencontre fréquemment de ces souvenirs d'un combat entre brigands et soldats.

Un soldat de mon escorte avait sur le visage une profonde balafre faite par un coup de sabre; je lui demandai où il avait reçu cela, et il me répondit que c'était à la suite d'un combat avec un brigand; „mais, ajouta-t-il avec satisfaction, plus tard, je lui ai tranché la tête.”

Ordinairement les brigands ne versent pas le sang inutilement, non parce qu'ils attachent

de la valeur à une vie humaine, car, en Chine, cela ne compte pas; mais parce qu'ils ne veulent pas s'exposer inutilement à une lourde peine.

Comme on peut bien le comprendre, le vol n'est pas considéré comme un bien grand crime dans l'Empire Central — il est trop général. — Cependant s'il est commis avec violence, cela choque les sentiments de la paisible société chinoise. C'est pourquoi il y a une très grande différence de peine entre un vol ordinaire et un vol avec violence.

Cependant lorsqu'ils en viennent aux mains avec la force armée, il se livre souvent des combats furieux, dans lesquels des morts tombent des deux côtés, car les brigands, avec leurs longs fusils chinois, ne sont pas des tireurs à dédaigner.

Je me rappelle encore une histoire qui arriva en 1890 à Singapore. Une bande de brigands chinois fut attaquée par la police. Ils se retranchèrent alors derrière une haie et ils résistèrent pendant plus d'une demi-heure. Plusieurs Européens furent grièvement blessés et quelques brigands furent tués. Les autres se retirèrent en tirant et échappèrent.



Ils sont aussi très célèbres comme pirates, et beaucoup se rappelleront encore qu'il y a quelques années seulement, ils ont massacré l'équipage d'un steamer anglais et pillé le navire. Les brigands s'étaient embarqués comme passagers, et pendant que les Européens étaient à dîner, les Chinois ont fermé les portes de la cabine, et tiré sur les prisonniers par les jours d'en haut. On m'a raconté qu'un seul passager, qui avait le mal de mer au moment du dîner et était resté sur le pont, avait échappé au massacre en se cachant derrière un canot de sauvetage.

Les brigands cependant furent pris, et trente-six d'entre eux furent décapités. Les autorités européennes furent invitées à assister à l'exécution.

Rangés en longues files, les condamnés étaient agenouillés par terre. Les deux bourreaux marchaient le long des files et tranchaient à droite et à gauche une tête à chaque coup. Les bourreaux étaient tellement bien exercés dans ce genre de travail, qu'à eux deux, ils décapitèrent les trente-six brigands en deux minutes. Devant moi sont suspendues, à la muraille, deux épées qui ont servi à pareille exécution; lorsque je les achetai, je dus les payer relativement assez cher, „car, disait le

propriétaire, elles ont goûté le sang". Ces épées sont encore assez légères, mais les Chinois méridionaux sont d'une constitution faible, et leur cou surtout est long et mince. D'abord on les étourdit avec de l'opium, de sorte qu'au moment de l'exécution, ils ne donnent, pour ainsi dire, aucun embarras et ne font aucune résistance.

XXI.

Dans la Chine septentrionale, dans la province de Sjantoung, vivait un chef de brigands, nommé Lou Tsjih. Il était jeune, courageux et fort; son petit cheval était des plus vifs et son fusil, long de six pieds, ne manquait jamais son but.

Les différentes bandes de brigands le choisirent pour chef, et, sous sa conduite, ils devinrent si téméraires que le gouvernement de la province en fut comme paralysé. Une fois le soir tombé, ni homme ni enfant n'osaient se risquer hors de la maison, et, lorsque les hauts kowliang couvrirent la campagne, les paysans osaient à peine aller d'un village à l'autre. Les mandarins eux-mêmes n'osaient plus envoyer leurs lettres, car leurs courriers étaient arrêtés et dévalisés.

Une terreur panique régnait, et les Matsei (brigands à cheval) avaient le pouvoir entre les mains. Ils ne se contentaient pas seulement de voler les meubles, mais ils attaquaient souvent les villages et faisaient prisonniers les habitants les plus notables, qui étaient alors obligés de payer une rançon (ordinairement environ 300 onces d'argent). Par plaisanterie, les brigands appelaient cela „la prise d'une vache grasse,” et toutes les „vaches grasses,” c'est-à-dire les mandarins, vivaient dans des transes continuelles.

La situation devint insupportable, et le commandant militaire de la province, un certain Wan Ta-jen, prit enfin, après plusieurs mois de retards et d'hésitations, une résolution décisive. Sur tous les murs, aux portes des Jâmens et chez tous les débitants de thé, il fit afficher la proclamation suivante :

„Quiconque nous livrera Lou Tsjih vivant recevra 1000 taëls, et celui qui nous l'apportera mort recevra 500 taëls.” — Cela était une très grosse somme aux yeux des Chinois; c'est pourquoi les mandarins avaient grand espoir que Lou Tsjih leur ferait bientôt une visite forcée. Quelle fut cependant leur consternation lorsque, le lendemain, ils virent que le chef de brigands avait fait placer, à côté

de leur proclamation, l'insolent avis suivant :

„Celui qui me livrera Wan Ta-jen, le commandant militaire, recevra 500 taëls, s'il est vivant, et 1000 taëls, si l'on me le livre mort.

Cela était un peu trop fort, et Wan Ta-jen fit aussitôt afficher une deuxième proclamation.

„Lou Tsjih. — Une once d'argent pour chaque once de sa chair.”



— FIT AFFICHER LA PROCLAMATION —

Lou Tsjih cependant ne montra pas la moindre envie de faire servir son corps à ce but ni à se laisser vendre au poids comme de la viande de boucherie ; et, quoique sa retraite fût connue, et qu'aussi on le rencontrât souvent,

personne n'osa, malgré la grosse récompense promise, s'emparer de sa personne.

Cependant ce que l'on ne pouvait obtenir par la force, on l'obtint par la ruse. Quelques mandarins feignirent d'avoir de l'amitié pour lui, et lui conseillèrent de trahir ses compagnons et d'entrer au service de l'empereur. On avait justement besoin d'hommes courageux comme lui, et on le ferait, sans aucun doute, passer immédiatement officier, et le bouton, si recherché, des mandarins s'étalerait sur son chapeau.

Lou Tsjih se laissa convaincre et s'en alla se livrer au Jâmen. Cependant ses faux amis avaient déjà prévenu les autorités, et lorsque sa voiture eut dépassé les portes de la ville, on l'arrêta inopinément et on le fit prisonnier. Les mandarins déclarèrent naturellement qu'ils étaient tout à fait étrangers à cette trahison et promirent de parler en sa faveur, lorsque l'affaire serait jugée. Mais les promesses chinoises ne sont pas toujours tenues. Lou Tsjih y laissa sa tête, et les mandarins se partagèrent entre eux le prix du sang.

La plupart des magistrats n'essayaient pas tant de faire disparaître les brigands que de les chasser hors de leurs districts, et dans les districts de leurs collègues plus faibles qu'eux. Cela est beaucoup plus facile, pensent-ils, et

du moment où ils n'en ont plus aucun ennui, le reste leur est parfaitement égal. On voit encore par là de quelle manière équivoque on cherche en Chine à réprimer le crime.

J'ai fait, personnellement, par trois fois connaissance avec les brigands chinois, et l'une de ces rencontres a laissé en moi un pénible souvenir. C'était en Oulou-Selangor, et j'avais alors mon camp près d'un petit village nommé Serenda. Cette contrée est célèbre par ses bandes de brigands chinois. Je tiens à raconter cette aventure, car c'est un exemple frappant de l'énergie que montrent quelquefois les brigands chinois.

Certain après-midi, je rentre au camp par une pluie battante, et je vois mes garçons occupés à transporter mes „barang" (malles, etc.), parce que la pluie traversait le toit en partie. Plus tard, le temps s'éclaircit et j'ordonnai qu'on remît mes malles à la place ordinaire.

— Ini malam, houjan datang, touan (il va pleuvoir ce soir), dit mon domestique, un Singalais, appelé Jeanne-Marie.

— Fais ce que je te dis, répondis-je, s'il vient à pleuvoir, tu pourras toujours les remettre à l'abri.

La nuit, je fus éveillé par une forte pluie. Il faut vous dire que je couchais seul dans

une grande hutte, tandis que mes garçons et les koulies habitaient une autre hutte à dix mètres de distance.

— Le garçon avait pourtant raison, pensai-je en moi-même encore à moitié endormi; il faudra qu'il transporte à nouveau tous les bagages.

Et, en effet, j'entends le murmure de quelques voix au dehors; et, quelques instants après,

j'entends qu'on est occupé à placer mes malles dans la hutte. Il faisait tout à fait noir, car ils n'avaient pas apporté de lumière avec eux.

— Ils auront fait cela, pensai-je en moi-même, pour ne

pas m'éveiller inutilement.

En entendant que l'un d'eux prend mon „Despatch-box”, qui est tout à fait à côté de mon lit, je lui dis :

— Houjan besar (il pleut fort); mais je ne reçois pas de réponse et n'entend d'ailleurs plus rien.

Je me rendors, et le lendemain matin mon garçon vient me réveiller tout effrayé, en



me disant que tout mon „barang” à disparu.

— C'est impossible, lui dis-je, cette nuit tu as toi-même tout transporté.

Mais on s'aperçut bientôt que les domestiques n'avaient pas quitté leur hutte de la nuit, et qu'une bande de brigands chinois m'avaient complètement dévalisé. Ils ne m'avaient absolument rien laissé que la natte sur laquelle j'étais couché, mon moustiquaire, le revolver que j'avais sous mon oreiller et les pyjamas que j'avais sur moi.

Dans le courant de la journée cependant on retrouva mes coffres dans la forêt. Les brigands avaient tout ouvert et n'avaient pris que les articles qui avaient quelque valeur pour eux. Je retrouvai mes instruments et mes habits, mais je n'ai plus jamais entendu parler de mon despatch-box, qui contenait mes papiers, mon argent, ma montre et autres choses précieuses; et pourtant j'ai offert une récompense de 200 dollars.



Le magistrat à qui, plus tard, je racontai mon cas, me dit que je devais me trouver très heureux d'en être quitte à si bon marché. Ordinairement, ajouta-t-il, un brigand se glisse jusqu'au lit de la personne endormie, armé d'une lance à trois pointes, et aussitôt que vous faites le moindre mouvement, ou que vous vous réveillez, ils vous l'enfoncent dans le corps; et selon lui je devais considérer comme une chance exceptionnelle qu'ils ne m'aient pas cloué sur ma natte lorsque je leur ai parlé à propos de la pluie qui tombait.

Une autre fois que j'étais couché dans un bungalow, je fus réveillé au milieu de la nuit, avec un étrange pressentiment qu'il devait se passer quelque chose d'insolite. Il fait nuit noire, et je ne sais pas moi-même si j'ai les yeux ouverts ou fermés. Au travers de mon moustiquaire, je vois un petit point brillant, cela ressemble beaucoup à une petite étoile.

— Est-ce que je rêve, pensai-je en moi-même; ou bien est-ce la réalité? Cette petite lumière semble se mouvoir et s'approcher lentement vers moi. Qu'est-ce que cela pourrait bien être? peut-être une mouche de feu.

Tout à coup il me vient une idée. Serait-ce encore un de ces brigands chinois? — Je suis le conseil que me donna un jour le magistrat dont j'ai parlé:

— Si vous entendez quelque chose dans votre chambre à coucher, me disait-il, tirez immédiatement dessus, et allez voir ensuite ce que c'est.

Avec toute la prudence possible, car il règne un silence de mort, je retire mon revolver de dessous les oreillers. J'arme le chien, mais le coup sec me trahit et la lumière disparaît tout à coup.

Mon revolver à la main, je saute hors du lit et j'écoute; mais je n'entends plus rien. J'allume une allumette. La chambre est vide. Alors j'appelle les garçons, ils apportent de la lumière, et sur le plancher nous voyons l'empreinte de pieds mouillés, car il avait plu toute la soirée. Les empreintes nous montrent la trace du brigand jusque tout près du lit. Il était à supposer qu'un brigand s'était glissé dans le bungalow et s'était posté auprès de moi.

Nous cherchons partout dans le bungalow, mais rien n'a été volé, et ce serait folie que d'aller poursuivre les brigands dans la forêt par une nuit noire.

Le brigandage est quelque chose d'effrayant parmi les Chinois. A chaque instant on pénétrait chez nous avec effraction, et trois de mes collègues ont laissé leurs montres et leurs chaînes chez les Longues-queues.

Dans la dernière guerre, les habitants de Lou-Toung ont même volé un torpédo, qu'ils voyaient surnager. Ils pensaient sans doute qu'il y avait de l'argent dedans, et après l'avoir amené à terre, ils l'ont brisé à coups de hache. Le torpédo cependant, qui, par miracle, ne contenait pas du sable, mais bien de la poudre, éclata. Quatre Chinois furent tués sur place, et plusieurs autres grièvement blessés. Si je ne me trompe, c'est là le seul mal qu'aient causé les torpédos chinois pendant cette guerre, sans compter l'accident arrivé près de Takou, alors que l'un de leurs torpédos éclata malheureusement et coula une jonque chinoise chargée de Longues-nattes.

En Chine, ma maison était entourée d'un mur assez haut. A l'entrée couchaient deux soldats, et, pendant toute la nuit, un garde armé d'une crécelle faisait sentinelle autour de la maison. A chaque demi-heure, il annonçait l'heure que marquait l'horloge, et faisait avec sa crécelle un bruit étourdissant, sans doute pour faire savoir aux brigands que la maison était gardée.

Ce brigandage général, parmi la population, fut aussi la cause pour laquelle les ingénieurs du chemin de fer devaient placer, près de chaque pont en construction, des gardiens

pour veiller à ce que les matériaux ne fussent pas volés.

J'ai souvent remarqué que cette rage de voler ne se rencontre pas seulement parmi la populace. Les riches mandarins, qui voyagent en 1^{ère} classe, passent des heures à dévisser des vis avec un petit canif, pour pouvoir les emporter avec eux.

Et, comme l'on sait, il a fallu supprimer les coussins dans les wagons, car ils disparaissaient à chaque instant; et même il a fallu remplacer, par un autre système, les courroies de cuir qui servaient à fermer les portières, parce que les Chinois les coupaient et les volaient.

Quelle différence avec le Japon. Là, d'après ce que l'on dit, on peut se coucher sur la grande route et placer son argent à côté de soi, personne n'y touchera. On y trouve, partout, les voitures des chemins de fer installées le plus confortablement possible. Il y a des cabinets de toilettes avec du savon et des essuie-mains; et, dans les wagons, une petite bouilloire avec une théière, des tasses, etc. Dans une petite boîte, on trouve des feuilles de thé vert et, sur un plateau, sont placés des gâteaux et des bonbons japonais.

On ne trouve naturellement ces commodités

que dans la première classe. Mais, en Chine, il serait impossible de s'en procurer autant, même dans la première classe. Je ne crois pas que les mandarins volent pour le peu de valeur des vis, etc. mais seulement parce que le vol est tout à fait dans leur caractère. C'est, comme nous disons, l'acabit de la bête qui veut cela.

XXII.

J'ai déjà dit précédemment que les Chinois avaient horreur de la guerre, qu'ils considèrent comme un reste des temps barbares, mais ils estiment d'autant plus les travaux de l'intelligence et principalement „les Lettres.”

Les Chinois sont nés pour l'étude et pour les études. Il n'existe aucun pays où il soit aussi difficile, où il en coûte autant de sacrifices qu'en Chine, pour obtenir un grade académique ; et il n'y a pas d'étudiant plus assidu et plus persévérant que l'étudiant chinois. Et cela vient surtout de ce que personne ne peut arriver à aucune haute fonction de l'état, s'il n'a passé par les différents degrés académiques.

Mais un Chinois intelligent, et qui, chose principale, étudie assidûment, peut, quoiqu'il

soit né de parents d'une classe moindre, arriver aux plus hautes fonctions, sans en excepter celle de vice-roi, et toute sa famille monte naturellement en rang avec lui — on donne même des titres et des rangs élevés à ses ascendants morts.

Aujourd'hui on a introduit, dans quelque pays d'Europe, la coutume de faire subir des examens comparatifs aux différentes personnes qui sollicitent la même place pour une fonction quelconque; en Chine, il y a des siècles que cette coutume existe.

Quand on apprend à bien connaître les Chinois, et que l'on étudie leurs mœurs, on aperçoit au fond les nombreuses places pourries qui, pour un observateur superficiel, étaient couvertes d'une légère couche de „looksee” (trompe-l'œil); mais, malgré cela, on ne peut s'empêcher d'admirer les restes d'une civilisation séculaire.

On admire un peuple qui, bien des années avant la naissance de Jésus-Christ, tenait en grand honneur les „Lettres” et les Beaux-arts, étudiait les étoiles, calculait trigonométriquement, que le soleil avait un diamètre de 333 milles, et osait déterminer la distance entre la surface de la terre et le firmament à un seizième de pouce près! et quoique notre

science moderne s'oppose à cette distance si péniblement donnée par eux; quoique nous sachions que leurs idées sur l'univers sont souvent contraires à la vérité et que les éclipses qu'ils prédisent n'arrivent pas toujours à l'heure dite, nous ne pouvons manquer de respect envers l'antiquité de leur civilisation.

A propos d'éclipse, lorsqu'une éclipse annoncée n'a pas lieu, l'astrologue chinois n'est pas embarrassé pour sauver sa réputation et son „looksee”. Il affirme tout simplement que les dieux, par déférence pour l'Empereur, avaient remis l'éclipse à plus tard; et le peuple regarde encore avec une terreur d'autant plus sainte le Fils du Ciel, pour le plaisir duquel les dieux changent leur programme, et ils honorent très haut l'astrologue qui peut même annoncer la remise à plus tard d'une éclipse de soleil.

Tout mandarin qui remplit une fonction officielle, doit avoir étudié; cela est une garantie que les classes dirigeantes sont — selon les principes chinois — toujours très intelligentes. Une autre mesure excellente est celle qui défend à un mandarin de jamais exercer une fonction quelconque dans sa propre province. Cela a pour but d'empêcher qu'il favorise les membres de sa famille.

Cependant il y a des mandarins qui sont

magistrats et préfets, sans avoir jamais étudié. Si, par exemple, la caisse du trésor du Céleste Empire se trouve vide, soit par des émeutes, soit par des inondations et la famine qui s'ensuit, ou bien, comme ce fut encore le cas dernièrement, par une guerre étrangère, le gouvernement vend alors des emplois et des titres au plus offrant. Les mandarins qui parviennent ainsi au pouvoir appartiennent, naturellement, à la pire espèce, et ils tirent de leur emploi tout ce qu'ils peuvent en tirer. Cette vente de titres et d'emplois est certainement une triste preuve de l'état malsain ou pourri, si l'on veut, dans lequel se trouve l'Empire.

Il y a certaines familles en Chine, dont les fils font toujours leurs études, de père en fils, et de ces familles sortent la plupart des fonctionnaires de l'état. Ils sont, pour ainsi dire, la noblesse de l'Empire central. Si cependant il y a, dans une famille pauvre, un fils qui montre des dispositions exceptionnelles, lui aussi peut étudier. La voie lui est ouverte, et ses chances de réussir sont égales à celles des fils les plus notables du pays.

Seuls sont exceptés les descendants des acteurs, des bourreaux, des geôliers et des femmes publiques. La première et la dernière des

classes ci-dessus nommées n'ont, d'après les Chinois, aucun sentiment d'honneur; quant aux enfants des bourreaux et des geôliers, ils ont en naissant, dans le cœur, le germe de la cruauté. Il n'est pas bon, disent-ils, que de telles gens soient mis dans la possibilité de gouverner leurs semblables plus tard.

Lorsqu'un enfant a atteint l'âge de six ans, on l'envoie à l'école. Les enfants chinois n'ont pas, à beaucoup près, la vie si facile que nous l'avons eue dans nos premières années d'école. Nous commençons par l'A. B. C.; mais dans la langue chinoise il n'y a pas d'alphabet. Chaque mot est représenté par un signe à part, ou par une réunion de signes. Ordinairement l'un des signes donne la signification du mot, et l'autre indique le ton ou la voyelle. Quelques-uns de ces signes sont même assez compliqués, comme aura pu s'en couvaincre quiconque a vu de l'écriture chinoise, et quelquefois un signe renferme jusqu'à trente traits différents.

Le petit Longue-natte commence par apprendre le „Zan-tse-King”. C'est le „Livre de trois mots”, dans lequel chaque phrase ne comprend que trois mots simples. L'instituteur chinois le lit

却桃愁花
不李滿謝
懷花飛
緒無
顏

à haute voix, et les petits Chinois répètent les mots, et essayent, en même temps, d'imprimer dans leur pensée la forme des signes.

Le livre contient aussi de simples notions de physique. Ils apprennent par exemple ce fait scientifique que la terre est un disque plat et que l'homme se compose de cinq éléments, et d'autres choses semblables qui, dans leur vie chinoise future, leur seront d'une grande utilité.

La population ordinaire de la campagne considère l'éducation de leur fils comme terminée lorsqu'il a appris ce petit livre, et peut écrire environ trois cents mots ou à peu près. Si cependant il veut continuer ses études, on lui donne le „T sien-tse-King” ou le livre avec mille signes; et ensuite il lui faut apprendre presque par cœur une série de classiques chinois se terminant par le „Le Ke” ou le „Livre des Cérémonies”.

Mon interprète m'a traduit une fois quelque chose d'un de ces livres. Cela semblait parler d'un étudiant qui fait un voyage du Sud vers la capitale pour y passer un examen. Il décrit ses principales aventures, lesquelles sont encore assez prolixes et assez ennuyeuses, et parle aussi de la ville qu'il a visitée. Entre autres, il raconte comment il fit connaissance pour

classes ci-dessus nommées n'ont, d'après les Chinois, aucun sentiment d'honneur; quant aux enfants des bourreaux et des geôliers, ils ont en naissant, dans le cœur, le germe de la cruauté. Il n'est pas bon, disent-ils, que de telles gens soient mis dans la possibilité de gouverner leurs semblables plus tard.

Lorsqu'un enfant a atteint l'âge de six ans, on l'envoie à l'école. Les enfants chinois n'ont pas, à beaucoup près, la vie si facile que nous l'avons eue dans nos premières années d'école. Nous commençons par l'A. B. C.; mais dans la langue chinoise il n'y a pas d'alphabet. Chaque mot est représenté par un signe à part, ou par une réunion de signes. Ordinairement l'un des signes donne la signification du mot, et l'autre indique le ton ou la voyelle. Quelques-uns de ces signes sont même assez compliqués, comme aura pu s'en couvaincre quiconque a vu de l'écriture chinoise, et quelquefois un signe renferme jusqu'à trente traits différents.

Le petit Longue-natte commence par apprendre le „Zan-tse-King”. C'est le „Livre de trois mots”, dans lequel chaque phrase ne comprend que trois mots simples. L'instituteur chinois le lit

却挑愁花
不李滿謝
懷花飛
緒無
顏

à haute voix, et les petits Chinois répètent les mots, et essayent, en même temps, d'imprimer dans leur pensée la forme des signes.

Le livre contient aussi de simples notions de physique. Ils apprennent par exemple ce fait scientifique que la terre est un disque plat et que l'homme se compose de cinq éléments, et d'autres choses semblables qui, dans leur vie chinoise future, leur seront d'une grande utilité.

La population ordinaire de la campagne considère l'éducation de leur fils comme terminée lorsqu'il a appris ce petit livre, et peut écrire environ trois cents mots ou à peu près. Si cependant il veut continuer ses études, on lui donne le „T sien-tse-King” ou le livre avec mille signes; et ensuite il lui faut apprendre presque par cœur une série de classiques chinois se terminant par le „Le Ke” ou le „Livre des Cérémonies”.

Mon interprète m'a traduit une fois quelque chose d'un de ces livres. Cela semblait parler d'un étudiant qui fait un voyage du Sud vers la capitale pour y passer un examen. Il décrit ses principales aventures, lesquelles sont encore assez prolixes et assez ennuyeuses, et parle aussi de la ville qu'il a visitée. Entre autres, il raconte comment il fit connaissance pour

la première fois avec les „diables étrangers”. Voyageant dans une jonque, ils sont entrés dans un port, probablement pour y prendre des provisions ou pour y attendre un vent favorable. Pendant qu’il était sur le pont, lisant dans un livre, il voit arriver sur eux un sampan, et là-dedans, dit-il, se trouvent les deux êtres les plus singuliers qu’il ait jamais vu.

Ce sont deux „diables étrangers”; et alors il donne une description des Européens, laquelle n’est certainement pas à notre avantage. Il décrit leur habillement comme très étroit et très peu comme il faut. „Ils ressemblent justement à des clowns”, selon son opinion, et il ne comprend pas comment des hommes peuvent s’habiller ainsi. Quand ils arrivent à bord, on reconnaît que ce sont deux missionnaires. C’étaient des gens assez instruits, dit l’étudiant, car ils savaient parler chinois, quoique peu élégamment.

— Il y a pourtant dans le monde de drôles de gens, aura-t-il pensé, en voyant repartir les missionnaires, une fois leur visite faite.

Quand on a été un peu à l’étranger, il est amusant d’entendre les différentes opinions qu’ont les différentes nations les unes des autres.

— Les Anglais sont fous de la viande de mouton, disent les Hollandais avec un geste

d'horreur, comme s'ils parlaient de viande de rats séchés.

— En Hollande, ils mangent le poisson cru (le hareng), dit l'Anglais, en voulant faire croire à ses auditeurs que ce sont presque des cannibales.

— En Allemagne, dit le Breton, les légumes nagent dans le gras, impossible de les manger.

— En Angleterre, répond l'Allemand, on jette tout simplement les légumes dans l'eau bouillante — autant de l'herbe.

— Le Chinois sent tellement mauvais qu'il répand une odeur insupportable, dit l'Européen.

— Les diables étrangers, disent à leur tour les Longues-nattes, répandent une odeur excessivement désagréable, et il est bien ennuyeux d'être obligé de rester en leur présence.

Nous écrivons beaucoup sur les Chinois, et nous les trouvons, pour ne pas exagérer, très singuliers; mais un Chinois a écrit un livre sur les „diables étrangers”, et, à notre tour nous sommes décrits dans ce livre comme des hommes très étranges et tout à fait particuliers. Je ne cite ces exemples que parce que j'entends si souvent dire: „que ces Chinois sont donc de drôles de gens! „Mais lorsqu'on demeure parmi eux, on trouve leurs coutumes toutes naturelles, tandis que vous sentez vous-même

que, à leurs yeux, vous devez vous comporter d'une manière bien étrange.

Quand l'étudiant a quitté l'école, il complète son éducation chinoise en étudiant seul, ou bien il prend des leçons particulières. Aussitôt qu'il se sent assez fort pour prendre part au premier examen d'épreuves, il écrit, au magistrat de son district, une lettre dans laquelle il lui demande d'être admis, et doit, en même temps, lui communiquer toutes sortes de particularités relatives à lui-même : son nom, son âge, son domicile et les noms de ses parents, de ses grands parents, aïeux et bisaïeux. Ensuite il donne une description de sa propre personne, et ajoute une déclaration des notables de son village, prouvant qu'ils n'ont rien à dire sur lui, et qu'il n'appartient à aucune des quatre classes qui ne peuvent prendre part à l'examen.

Lorsque tout est selon les règles, il lui faut subir deux examens devant le magistrat. Ces examens durent environ une semaine, et le nombre des candidats est souvent de plusieurs mille. Après qu'il a subi ces épreuves, il doit encore se soumettre à plusieurs examens devant de plus hauts fonctionnaires ; et, à chaque examen, le nombre des candidats diminue naturellement. Tous les étudiants qui ont réussi dans le district, doivent alors se réunir et subir un nouvel

examen; et ce n'est qu'à un nombre très restreint des meilleurs, que l'on accorde ensuite le „Sin-tsai,” qui est le premier grade, quelque chose comme „bachelier-ès-lettres.”

Le grade académique qui suit est le „Kujin”. Lorsqu'un examen a lieu à cet effet, on



RUE D'UN VILLAGE DANS LA MANTSCHOURIE.

envoie, de Pékin à chaque chef-lieu de province deux examinateurs. Cet examen, qui dure ordinairement une semaine, est encore plus difficile que le premier, et quoiqu'il y ait des milliers de candidats, il n'y en a que

très peu qui réussissent. C'est dans les „Ku-jins” que l'on choisit principalement les mandarins qui doivent remplir une fonction de l'état, comme celle de magistrat et celle de préfet. On comprend que dans un pays comme la Chine, ces examens sont accompagnés de nombreuses cérémonies.

Nombreux sont les „kotows” que les lauréats doivent faire devant leurs supérieurs — ils leur offrent aussi un festival et ils reçoivent du gouvernement un complet tout neuf. Combien d'argent les autorités reçoivent du trésorier pour ces cérémonies, et combien d'argent ils dépensent véritablement, c'est là une chose impossible à contrôler; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la différence entre les deux sommes n'est pas peu de chose.

Toute la famille du nouveau „Ku-jin” „nage” naturellement dans la joie à propos de son succès, les fêtes se succèdent en son honneur dans la famille.

Les „Sin-tsais” et les „Ku-jins” ont un privilège direct et très pratique; il ne peut leur être infligé aucune peine corporelle. Ce privilège serait de moindre importance dans notre pays; mais, dans le Céleste Empire, les situations sont tout autres. Quand une affaire quelconque est appelée devant le tribunal, le magistrat fait

d'abord jeter en prison quiconque a eu le moindre rapport avec la chose, de près ou de loin, et il commence par faire distribuer une volée de coups de bâton aussi bien aux innocents témoins, qu'aux criminels eux-mêmes. Cela doit certainement servir à les mettre à la hauteur de la situation, et à leur faire comprendre qu'ils doivent s'arranger de manière à avoir le moins possible affaire avec la justice.

Si cependant un „Sin-tsai” se conduit mal, alors le gouverneur de la province lui retire son grade; mais quant il s'agit d'un „Ku-jin” l'Empereur seul à ce droit.

Les Chinois sont patients et persévérants, et s'ils ne réussissent pas la première fois, ils essayent encore et toujours. Il n'est même pas rare de voir dans la salle d'examen, des vieillards qui, chaque année, se présentent de nouveau, dans l'espoir de réussir enfin. Ce qui prouve bien l'importance que l'on attache à un grade académique dans le Céleste Empire.

L'ambition et l'espoir de tout étudiant chinois qui a obtenu le grade de „Ku-jin”, est d'arriver un jour à être „Tsin-ze”. C'est le plus haut degré auquel ils puissent atteindre, et parmi les milliers qui se présentent à l'examen, il n'y en a que très peu qui y parviennent.

Cet examen se passe à Pékin, une fois tous les trois ans; et, de tous les lieux du vaste empire, les étudiants se dirigent vers la capitale. Quelques-uns sont obligés de voyager pendant des mois entiers à cheval ou à pied, en bateau sur les canaux dormants, en jonque sur la mer Jaune, tourmentés par les typhons (littéralement, grands vents), ou, dans une charrette chinoise, par des chemins à peu près



impraticables. Huit à dix mille étudiants se réunissent dans la ville Céleste, et, de ce nombre, il en réussira peut-être deux cents. Les candidats éliminés doivent alors reprendre le voyage vers le lieu de leur naissance, et s'ils peuvent acquérir l'argent nécessaire à leur voyage, ils peuvent recommencer, trois ans après, à tenter la chance.

Parmi les „Tsin-ze”, on choisit de nouveau les meilleurs, et ceux-ci font partie du „Han-tin-Yuen” ou Collège de la „Forêt de plumes à écrire”. Celui qui excelle entre ces derniers reçoit le titre de Chwang-Yuen, le plus haut titre auquel on puisse atteindre, et qui donne de très nombreux privilèges. Les autres „Tsin-ze”, sont appelés aux plus hautes fonctions de l'état, dans les départements dont nous avons déjà parlé.

Aussitôt que la liste des examinés est publiée, et que le nom du Chwang-Yuen est connu, des courriers sont aussitôt envoyés au lieu de sa naissance pour y faire connaître la fameuse nouvelle. Alors il y a fête dans toute la contrée, car le fait que quelqu'un né dans leur province, a été nommé Chwang-Yuen, est un honneur dont le souvenir ne s'éteindra jamais. Sa ville natale acquiert par là le droit de percer une porte du côté sud des murs de la ville. Par cette porte et sur le pont que l'on construit devant, ne peut cependant passer personne — seuls les empereurs et les Chwang-Yuens jouissent de l'honneur d'entrer dans la ville par cette entrée sacrée.



HOMME DE LETTRES.

Les examens se font en Chine d'une tout autre manière que chez nous, et peu d'Européens pourraient résister aux exigences d'un tel examen.

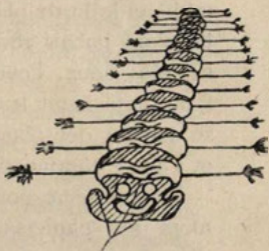
Figurez-vous une grande enceinte, entourée de hauts murs et coupée par quelques rues principales et d'innombrables ruelles latérales. Au milieu se trouve un édifice où demeurent les examinateurs, et, tout autour, mille et mille petits cabinets où les étudiants doivent passer leurs examens. Je dis cabinets, mais en vérité ce sont de petits réduits, d'à peine six pieds carrés. Le mobilier est loin de rappeler un luxe prodigieux : on y trouve seulement deux planches ; l'une pour s'asseoir, l'autre pour servir de table.

Au jour et à l'heure fixés, tous les étudiants se réunissent devant l'entrée des bâtiments de l'examen. Alors on frappe sur un gong, les portes s'ouvrent et les étudiants sont introduits. On les fouille pour voir s'ils n'ont pas caché sur eux des manuscrits ou des livres, puis chacun reçoit quelques feuilles de papier et le numéro du cabinet où il doit passer son examen. Lorsqu'enfin tous les étudiants sont à leur place, ce qui prend naturellement plusieurs heures de temps, chacun d'eux reçoit une bande de papier sur laquelle se trouve le sujet qu'il doit traiter. Les portes se referment de

nouveau, et, pendant deux ou trois jours, selon la durée des examens, personne ne doit entrer ni sortir. Comme les étudiants doivent rester tout ce temps dans leurs cabinets, ils doivent se prémunir du nécessaire.

Ils doivent donc prendre avec eux un petit fourneau avec du charbon de bois pour préparer leur nourriture. Ils ne doivent pas oublier non plus ni plumes ni encre, ni la quantité de thé dont ils ont besoin. Puis ils doivent encore se pourvoir des vêtements nécessaires, car les nuits peuvent être froides, et ils ne peuvent se passer de toutes choses qui doivent les protéger contre la pluie ou le soleil. Les fumeurs ont leur pipe et leur tabac, et, sans les accessoires d'usage, aucun chiqueur d'opium ne pourrait résister pendant tout ce temps. Une fois les étudiants installés dans leurs réduits, ils peuvent y faire tout ce qui leur plaît. Ils peuvent écrire, manger, fumer ou dormir, et partager leur temps selon leur bon vouloir.

Le soir, ils placent les deux planches l'une auprès de l'autre, et se couchent dessus; car



les Chinois ne sont guère habitués au confortable, et le lit de plume est une chose à laquelle ils n'ont jamais rêvé, même dans leurs songes les plus doux. Pendant le jour, ils reprennent tout simplement leur couchette, qu'ils défont, et se servent des planches, l'une comme pupitre, et l'autre comme siège.

Le troisième jour arrivé, le gong sonne; alors les papiers sont rendus et les milliers d'étudiants se répandent par la ville pour se reposer des fatigues de l'examen. Ce repos est certainement nécessaire, mais il ne dure qu'un seul jour; car alors les étudiants doivent se réunir de nouveau, et l'examen recommence. Jusqu'à trois fois, ils doivent subir cet examen, à chaque fois avec l'espace d'un jour entre chaque exercice, et quand ils quittent enfin l'édifice destiné aux examens, les coups de canon résonnent, les gongs sonnent et les tambours font un bruit infernal — tout ce bruit et toute cette rumeur semblent être quelque chose de très attrayant pour les oreilles chinoises.

XXIII.

Nous continuons la description de l'examen chinois.

Les papiers de l'examen sont rendus par les étudiants et passent aux mains des aides-examineurs. Ceux-ci recherchent soigneusement si le manuscrit est selon les règles, et si l'étudiant ne s'est pas écarté des nombreuses lois du règlement. Dans ce dernier cas, quand même il ne s'agirait que du moindre manquement, il est immédiatement éliminé. Quant aux autres manuscrits, qui sont jugés dignes de passer entre les mains des examinateurs en chef, on en fait des copies à l'encre rouge, et, au lieu du nom du candidat, on écrit un numéro qui correspond avec celui de l'original. Les chefs-examineurs ne reçoivent que la copie, et cela est pour empêcher qu'ils ne favorisent un candidat quelconque en reconnaissant un de leurs protégés soit à son nom, soit à son écriture.

Il est facile de concevoir que, dans un pays comme la Chine, les examens ne se passent pas toujours aussi loyalement qu'on pourrait le désirer, et pourtant je crois qu'en Chine il y a moins de passe-droits que dans d'autres pays, pour la raison bien simple que la fraude y est excessivement difficile, coûteuse et peut même être punie de mort. Les examens consistent en plusieurs compositions écrites, sur un sujet déterminé, ou des maximes prises dans les

anciens classiques. Quoique les étudiants, avant d'être admis dans les bâtiments de l'examen, soient soigneusement fouillés, pour voir s'ils n'ont pas avec eux des livres ou des manuscrits, il ne serait pourtant pas très difficile de corrompre un de ces scrutateurs et d'entrer des livres en fraude. Mais cela ne servirait pas à grand'chose, car il ne s'agit pas de répondre à des questions posées, mais il faut tout simplement écrire une composition; et, si l'on ne possède pas les connaissances nécessaires, tous les livres ne serviront de rien.

Cependant il y a plusieurs manières de réussir à l'examen; mais, outre que ces manières sont très coûteuses, il y va souvent de la vie, comme je l'ai dit déjà.

On peut, par exemple, se faire remplacer par un étudiant très habile qui, pendant ce temps, prend votre nom, vous représente et signe en votre lieu et place. Mais pour que ses compositions aient quelque chance de réussir, il faut que ce soit quelqu'un qui ait beaucoup étudié; et, dans ce cas, il exigera un prix très élevé, que, naturellement, il faut payer d'avance. Et s'il ne réussit pas, ce qui est même assez probable, car les chances sont excessivement minimales, on a perdu son argent, tout en s'étant rendu coupable d'un fait punissable.

Une autre méthode consiste à corrompre les examinateurs, mais cela est loin d'être facile. D'abord il faut corrompre un fonctionnaire qui livre le manuscrit à un certain aide-examineur corrompu lui-même, et ensuite il faut corrompre les chefs-examineurs; et comme ceux-ci sont des personnes très haut placées, ils ne veulent pas risquer leur position pour une petite somme d'argent.

Il arrive aussi qu'un étudiant riche, mais peu intelligent se trouve assis près d'un autre étudiant pauvre, mais très habile. Comme pendant leur séjour dans les petites chambres d'examen ils peuvent se parler les uns aux autres, l'étudiant riche peut, en promettant une forte somme, acheter la composition et, par suite, la chance de l'autre. Si l'étudiant pauvre a beaucoup de vivacité d'esprit, il pourra peut-être bien écrire deux compositions pendant le temps donné.

Les manuscrits des candidats qui ont réussi passent ensuite des mains des chefs-examineurs dans celles d'un censeur spécialement institué pour cela, lequel les parcourt attentivement pour voir s'ils répondent à toutes les exigences. Alors on les publie dans le journal officiel, de sorte que chacun peut voir quelles compositions sont reconnues les meilleures. Cela

rend la fraude encore plus difficile, car si un ouvrage moins bien écrit a été approuvé par les examinateurs, on peut aussitôt s'apercevoir qu'il y a eu du tripotage. Les lois sur cette sorte de fraude sont très sévères. On peut citer comme exemple ce qui s'est passé un jour à Pékin.

Le chef-examineur était alors secrétaire-général, une des plus hautes fonctions de l'état. Un de ses neveux, jeune homme très intelligent et très instruit, devait passer son examen et, donnant suite aux supplications de ses parents, ce haut fonctionnaire promit de venir à son aide. Le résultat fut que son neveu passa un brillant examen et que son nom fut un des rayons de la liste des noms. Il faut vous dire que les noms des meilleurs candidats sont écrits au milieu de la proclamation, comme les rayons d'un soleil partant d'un même centre, et, là autour, se trouvent les noms des autres en lignes horizontales.

Quelques mois plus tard, le jeune homme fut invité à jouer dans une comédie d'amateurs, dans la maison d'un grand mandarin de Pékin. Comme il était très bon acteur, il se laissa décider à jouer le rôle de l'héroïne de la pièce. Comme l'on sait, dans les théâtres chinois, les rôles de femmes sont toujours

remplis par des hommes; et le grand art consiste surtout dans l'imitation de la voix de femme et dans le maintien. Il faut continuellement marcher sur le bout de ses orteils, pour imiter leurs petits pieds déformés. Les acteurs en Chine ne sont cependant pas tenus en grand estime; comme je l'ai déjà dit, leurs descendants mêmes ne peuvent être admis aux examens. Il est vrai que le cas d'un acteur qui joue dans un théâtre d'amateurs, est moins grave; mais on juge cependant que cela ne sied pas à quelqu'un qui possède un si haut grade que celui de l'ami en question.

Le nouveau Ku-jin, docteur ès-lettres, joua cependant le rôle, et

le joua même si bien, qu'il fut applaudi à outrance. Mais ce succès justement causa sa perte.

— Quel excellent acteur que ce jeune homme ! dit à son voisin un mandarin qui avait suivi le jeu très attentivement.

— Oui, répondit l'autre, et ce n'est pas seu-



ACTEURS.

lement un grand acteur, mais c'est aussi un savant très habile. Il vient de passer un brillant examen, c'est le neveu du grand-secrétaire.

— Vraiment ! dit le premier, je m'intéresse vivement à lui. Il faut que vous me racontiez cela.

Le mandarin, qui s'intéressait tant au jeune homme, n'était autre qu'un de ces puissants censeurs tant craints de tous, et bientôt il envoya à l'empereur un rapport dans lequel il accusait le jeune homme de s'être mal conduit comme Ku-jin.

Une enquête fut ouverte. De nombreux faits vinrent à la lumière et la fraude fut découverte. Le jeune homme fut humilié et puni, et le chef-examineur, le grand-secrétaire de l'état fut condamné à mort. C'était un des plus hauts fonctionnaires de l'empire, un homme de mérite et un homme utile, et qui jouissait de la faveur de l'empereur ; mais rien ne put le sauver et sa tête tomba sur la place des exécutions de Pékin — c'était là un avertissement exemplaire pour tous les autres examinateurs.

L'année dernière il se passa quelque chose de semblable à Shanghaï, ainsi qu'on a pu le lire dans les journaux chinois.

Un riche mandarin de cette ville envoya à l'un des chefs-examineurs un chèque de

mille livres sterling (25.000 francs), et en même temps les noms de quelques étudiants qui devaient passer leur examen peu de temps après.

Mais le chef-examineur fit connaître la chose au gouvernement. Le mandarin fut arrêté et, après un court interrogatoire, condamné à mort. Comme cependant en Chine l'exécution n'a pas lieu immédiatement, il est bien possible que sa vie ait été épargnée à l'occasion de la célébration du soixantième anniversaire de la vieille impératrice, qui a eu lieu en novembre dernier, mais je n'ai jamais su comment la chose s'est terminée.

La conduite de l'examineur me paraît fort peu chinoise et tout à fait inexplicable. Il pourrait cependant bien se faire qu'il ait eu des raisons particulières pour justifier son étrange conduite. Peut-être il voulait par là s'acquérir l'éternelle gloire de passer pour un honnête mandarin.

XXIV.

Si les Chinois sont si lettrés, si le développement intellectuel est si estimé chez eux, comment se fait-il donc qu'ils soient si peu avancés sur le terrain de la civilisation ?

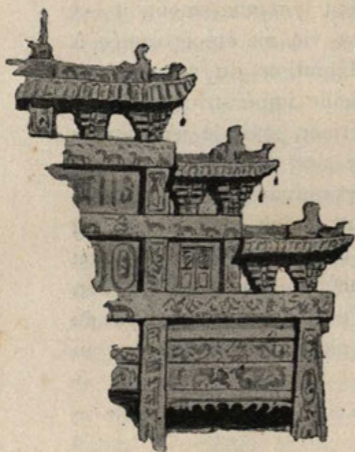
Comment se fait-il qu'un peuple qui compte tant d'étudiants sérieux, un peuple dont toute la classe dirigeante a fait ses études, puisse encore se contenter de situations qui datent de plusieurs siècles ?

La réponse est très simple. Le Chinois regarde toujours en arrière. Cela se voit dans

tout. Ce n'est pas un peuple de l'avenir, c'est un peuple du passé.

J'ai déjà nommé la Chine le „pays des morts” et je parlais dans le sens littéral du mot, mais cela est vrai aussi dans le sens figuré. Dans le Céleste Empire, rien absolument n'a rapport à l'avenir ; car dans ses pensées, dans ses

actions, dans toute sa vie, le Chinois ne cherche qu'à se transporter en arrière, dans le passé mort. Une seule maxime de Confucius, une seule poésie obscure du Sji-King a plus de valeur à leurs yeux que toute la science moderne, et si les Longues-nattes avaient le pouvoir



entre les mains, ils n'arrêteraient pas seulement le mouvement de la terre, mais encore ils essaieraient de la faire tourner à l'envers.

Et c'est la raison pour laquelle la classe étudiante et, par suite, la classe dirigeante se contente des situations anciennes. Car plus un Chinois étudie, plus ses idées sont vieilles, obtuses; et lorsqu'enfin il a terminé ses études, il est peut-être assez habile pour soutenir une thèse pompeuse avec Confucius ou Mencius, ou construire une pièce de vers selon les lois littéraires, mais il n'est d'aucune utilité dans la société actuelle.

Superficiellement on pourrait considérer ce grand nombre d'étudiants en Chine, ce système de faire subir les examens, établi si minutieusement et d'une manière si grandiose, comme un bienfait pour l'Empire, — en réalité c'est tout le contraire. Et la faute n'en doit pas être rejetée sur les étudiants, car on n'en trouvera nulle part de plus actifs ni de plus sérieux, mais c'est la faute des livres, la faute de toute la méthode d'enseignement.

Ils doivent étudier dans les anciens classiques, écrits il y a plusieurs milliers d'années, lesquels prêchent peut-être d'excellentes leçons de morale, mais ne procurent aucunes connaissances pratiques, ne développent aucunement

l'intelligence, et ne servent qu'à aiguïser la mémoire. Le lettré chinois pourra peut-être écrire une excellente composition sur les théories relatives au Jang et au Jin, mais il ne sait pas que le Céleste Empire est tout à fait en arrière des autres peuples; il ne voudra pas croire que la Chine n'est pas le centre du monde, l'Empire central le centre de tous les empires; et, de la force de la vapeur, de l'application de l'électricité, voire même des plus simples lois de la nature, il n'a pas même la moindre notion.

Lorsque, par exemple, à Lantsjou, on construisit un long viaduc pour le chemin de fer, les ingénieurs décidèrent d'établir les fondations au moyen de caissons. Ces caissons sont de gigantesques cylindres de fer, ouverts en dessous et fermés en dessus. On plonge ces cylindres dans la rivière, puis on les remplit d'air au moyen d'une pompe, les ouvriers peuvent alors y descendre et faire les travaux nécessaires dans le fond de la rivière. Cela repose naturellement sur le système d'un scaphandre ou cloche de plongeur ordinaire, chose que chez nous tout écolier connaît, mais les mandarins n'en ont aucune idée. Lorsque quelques mandarins haut placés, lesquels sont cependant des gens instruits, furent

invités par les ingénieurs à descendre dans les caissons, ils secouèrent la tête :

— Non, objectèrent-ils, cela est plein d'eau.

Et, quoi qu'on s'efforçât de leur expliquer, rien n'y fit. Ils soutinrent opiniâtrément que la chose était impossible. Même lorsque les ouvriers chinois descendirent dans le cylindre par les soupapes d'air, ils ne voulurent pas croire qu'il n'y eût pas d'eau dedans.

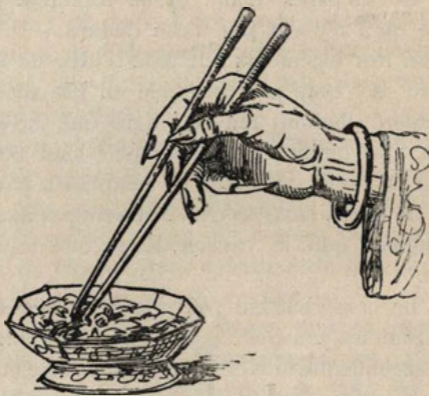
L'un des ingénieurs eut alors l'idée de leur rendre la chose plus palpable en plaçant un „tumbler” (ludion) renversé dans une cuvette d'eau. Ils furent étonnés au plus haut point lorsqu'ils virent que l'eau ne remplissait pas le tube de verre, mais ils n'en restèrent pas moins convaincus que le caisson devait être rempli d'eau.

Ils ne comprenaient pas non plus comment les ingénieurs pouvaient construire si légèrement les charpentes des toits des stations, tandis qu'eux-mêmes, pour couvrir une même distance, se servaient de si grosses poutres. Comme je l'ai déjà dit plus haut, les Chinois n'ont pas la moindre idée d'architecture.

Un des censeurs, qui écrivit un rapport sur le chemin de fer, se plaignait du peu de solidité des digues. „Les ingénieurs étrangers, écrivait-il, ont construit des digues avec du

sable ordinaire, je l'ai vu de mes propres yeux."

Nous avons toujours considéré le sable comme excellent pour les digues de chemin de fer, mais peut-être que le censeur en question aurait préféré les voir construire avec de la boue, sans doute parce que cela est beaucoup plus facile.



EMPLOI DES „CHOPSTICKS“.

Mais revenons aux examens. Ils consistent à écrire des compositions et à faire des poésies. Si l'on s'attend à trouver des pensées nouvelles dans ces compositions, on se trompera grandement. Elles doivent être écrites suivant des règles minutieusement fixées dont on ne doit

pas s'écarter, et d'après des modèles déterminés que l'on suit déjà depuis des siècles.

Ces compositions ne sont d'aucune valeur réelle, car le fil logique qui relie l'entier est très faible. Tandis que l'on entre dans certaines particularités et que l'on joue péniblement sur les mots, on perd de vue le fond de l'argument. Cet amour des détails est particulièrement propre aux Chinois, et il se remarque dans toutes leurs actions. Lorsque j'ai parlé des affaires d'argent, j'ai déjà attiré l'attention sur ce fait que le Chinois recômpte minutieusement les „cash,” et dispute pendant des heures, pour quelque monnaie de peu de valeur, tandis que, d'un autre côté, il gaspille indifféremment des milliers de taels.

On retrouve le même trait caractéristique dans les cartes chinoises. J'en ai une en ce moment sous les yeux; elle représente la ville de Sjanhaikwan, située près de la grande muraille. Elle fut peinte pour moi sur toile, par un célèbre peintre de pagodes de cette ville. Elle est très exactement dessinée. On y voit les remparts de cette ancienne cité, les maisons, les rues et les pagodes, et, à l'arrière-plan, la grande muraille et les montagnes. Des „camps” des soldats flottent des centaines de bannières chamarrées de toutes couleurs voyantes—des

cavaliers, des piétons entrent par les portes de la ville, et même la voie ferrée y est indiquée par des drapeaux rouges et blancs (le drapeau spécial des chemins de fer chinois). La situation de la ville n'est pas exacte, et le littoral, les rivières et les montagnes sont tous de travers et hors de proportion. C'est un véritable type de carte chinoise. Tout par



VASE DE BRONZE
CHINOIS ANTIQUE.

soi-même y est très exactement rendu, mais l'entier ne vaut absolument rien.

On remarque la même chose dans leurs tableaux. Chaque petit personnage, chaque petit arbre ou chaque petite fleur, chaque petit pont et chaque montagne est par soi-même pris très fidèlement d'après nature, mais le tout est contraire à toutes les règles.

Un Chinois ne voit et ne pense jamais à grands et larges traits, tout chez lui est également étroit, petit et obtus. C'est ce que l'on remarque, par exemple, dans leurs encyclopédies, dont l'édition des travaux gigantesques est ordonnée de temps à autre par les empereurs, pour que l'on puisse obtenir un aperçu exact de toute la littérature chinoise. Mais ces œuvres contiennent tant de choses, on y entre dans tant

de particularités, qu'elles manquent complètement leur but. La première encyclopédie fut écrite au XIV^{ème} siècle et comprenait environ trois cent cinquante volumes. Au XV^{ème} siècle, l'empereur ordonna à Joung Loh de composer une encyclopédie qui devait contenir tout. Une commission de deux mille personnes fut nommée, et, après quatre années de travaux, l'œuvre gigantesque fut prêt. Il se composait de près de vingt-trois mille volumes ! Comme la classification en est très défectueuse (et dans une encyclopédie le but principal est la classification claire et facile), il sera facile de comprendre qu'un tel ouvrage est d'une utilité peu pratique.

Ces manuscrits ne furent jamais imprimés, et l'on dit qu'ils sont encore présents dans la bibliothèque impériale, du moins si, pendant tous ces siècles, les rats et les souris ne les ont pas mangés.

La plus complète encyclopédie est cependant la célèbre „Kin-Ting-Kou-Kin-Tou-Sjou-Zeih-Tsjing (recueil complet d'ancienne et de nouvelle littérature, composé par ordre impérial). Le titre est peut-être un peu long, mais aussi c'est un énorme livre. Cet ouvrage fut commencé au XVII^{ème} siècle et ne fut terminé qu'après quarante années de labeur. Il comprend cinq

mille volumes, et l'on n'en imprima que cent exemplaires. C'est par hasard que l'un de ces exemplaires est en possession du muséum britannique, et un jour ce sera peut-être le seul exemplaire qui soit resté intact. J'ai aussi entendu dire qu'un habitant d'Amsterdam possède un ouvrage chinois gigantesque, qui doit remplir plusieurs caisses. Cependant je ne saurais dire si c'est bien le si précieux „Kin-Ting-Kou-Kin-Tou-Sjou-Zeih-Tsjing.

XXV.

J'ai déjà dit précédemment qu'à l'examen les étudiants devaient aussi écrire une pièce de vers. Beaucoup de lecteurs penseront peut-être que cela doit être un des points les plus difficiles de l'examen, car la poésie ne s'apprend pas — c'est un don — et pour improviser comme cela tout d'un coup dans un petit coin renfermé et très prosaïque une poésie sur un sujet donné, cela doit être excessivement difficile, sinon impossible.

Mais les poètes chinois sont des gens très prosaïques. Ils n'ont pas besoin d'attendre que la Muse fasse vibrer leurs cordes, ils ne se passent pas la main dans les cheveux pour

attendre l'inspiration; ils prennent tout simplement un crayon et fabriquent de la poésie comme, chez nous, on écrit une lettre. Fabriquer est le vrai mot, car dans le Céleste Empire les beaux-arts, comme la peinture et la poésie, n'ont pas de muses. Là on ne naît pas artiste, on apprend tout simplement la profession, comme chez nous on devient docteur ou avocat.

Tout étudiant est poète; car, à chaque examen, il lui faut au moins écrire une poésie et c'est pourquoi il doit apprendre à faire des vers. Cela d'ailleurs n'est pas difficile. Il y a beaucoup d'ouvrages qui traitent de ce sujet; et dans ces ouvrages tout est expliqué jusque dans les moindres détails. On commence la



CHINOIS SEPTENTRIONAUX.

poésie comme ceci, on dit telle ou telle chose, et l'on termine comme cela, le tout selon des règles fixes. On a même des dictionnaires avec les termes poétiques consacrés pour aider l'étudiant-poète dans la fabrication de ses poésies.

Il est facile de comprendre qu'en Chine on est inondé de poésies, mais on regarde plutôt à la quantité qu'à la qualité, et les vers se ressemblent tous les uns les autres.

J'ai vu un jour, dans la chambre de mon interprète, toute une pile de petits livres chinois. Lorsque je lui demandai ce que c'était, il me répondit que ses amis qui avaient passé l'examen, lui envoyaient à lire des exemplaires de leurs poésies. C'est du moins un point de ressemblance entre nos poètes et ceux du Céleste Empire; c'est-à-dire que les amis des uns et des autres sont également des victimes et doivent „*nolens volens*” (qu'ils le veuillent ou non) lire leurs élucubrations poétiques.

Et pourtant il y a des poésies chinoises qui, véritablement, valent la peine d'être lues et sont même très belles. Tels sont les vers contenus dans le *Sji-king*, lesquels furent recueillis par Confucius et doivent, aujourd'hui encore, servir d'exemple aux étudiants. Ces vers ont été traduits en anglais et publiés. Ils valent certainement la peine d'être lus, non seulement comme poésies, mais aussi comme ballades historiques.

En général les chants chinois ressemblent aux nôtres, c'est-à-dire que chaque ligne se compose d'un nombre déterminé de pieds (ou syllabes?) et que les derniers mots doivent rimer entre eux, non seulement quant à la prononciation, mais aussi par le ton. Comme

nous l'avons déjà dit, le dialecte mandarin a quatre tons.

Ce qui rend encore la chose plus difficile, c'est qu'en poésie on emploie les anciens tons, lesquels diffèrent des tons actuels, de sorte que la poésie doit se prononcer autrement que de la prose ordinaire. Ce qui, dans certains cas, se présente aussi chez nous. Prenez seulement pour exemple le mot anglais „wind”, qui, dans la poésie se prononce ordinairement comme „wynd” — et il y a encore beaucoup d'autres exemples semblables.

Ce qui suit est le commencement d'une petite pièce de vers chinoise ayant pour titre: „En montant à la tour du Phénix à Nankin.”

Le poète qui la composa vivait au IX^{ème} siècle. Le professeur en donne cette transcription:

Fung hwang tai shang — fung hwang yew
 Fung kû tai kung — keang tsze lew
 Woo kung hwa tsaou — mai yew king
 Tsin tai e kwan — chin koo kew.

On voit que dans la 2^{ème} et dans la 4^{ème} ligne „lew” et „kew” riment en prononciation et en ton et que chaque vers se compose de



sept pieds. Ensuite il se trouve un repos après le quatrième mot, chose qui se présente souvent dans nos vers et qui relève encore la musique du poème. Je donne ici la traduction à peu près littérale des lignes ci-dessus, quoique les articles, pronoms, etc. ne se trouvent pas dans le chinois.

Les phénix sont sur la tour — les phénix errent
aux alentours
 Le mâle s'envole, la tour (est) abandonnée — La
rivière seule coule auprès.
 Dans le palais de Wou, les fleurs et les taillis —
couvrent les sentiers cachés, etc.

Quand une poésie chinoise est déclamée, le ton en est très musical. Elle est d'abord écrite d'une manière très régulière, et le poète est tellement lié par les règles qu'il ne peut se permettre aucune licence poétique. Il faut encore ajouter à cela que le chinois, à cause de ses monosyllabes et de ses différents tons, a un certain „zing-zang” qui lui est propre.

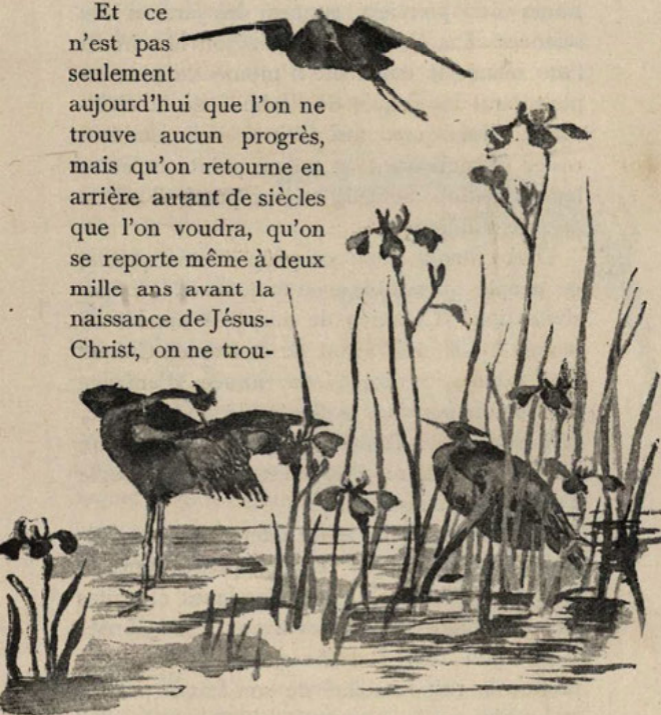
Dans les dernières années, peut-être bien sous les influences occidentales, on semble avoir apporté quelques changements dans les poésies chinoises. Je donne ici la traduction d'une pièce de vers qui m'a été envoyée de la Chine cet hiver.

Quoique par la défectuosité de ces paroles, la beauté de cette petite poésie se soit peut-être perdue en grande partie, on peut cependant voir que, par le sentiment et l'expression, ce petit poème chinois est loin d'être sans mérite. Et pourtant cette petite pièce de vers est probablement „fabriquée”. Les plaintes de la jeune fille sur le printemps qui s'en va, il me semble avoir déjà vu cela dans d'autres poésies; et ce saule et ce tilleul, parallèles à la pêche et à la prune seront certainement des termes admis dans la poésie.

Les Chinois ont écrit des poésies pendant des milliers d'années, mais leur littérature n'en a pas avancé d'un pas. La raison en est que le Chinois écrit machinalement, sans même employer son esprit. Tout est de mémoire chez lui, et dans ses écrits il n'essaye pas de créer quelque chose par lui-même, il s'escrime purement et simplement à suivre les classiques. De cette manière ils pourraient encore écrire pendant des milliers d'années sans que leur littérature avançât d'un pas. Le pays des morts! Plus j'y réfléchis, plus ces mots me semblent être l'exacte vérité. Être toujours soi-même, tourner éternellement dans le même cercle, depuis longtemps frayé et cloturé, rester toujours dans cette même situation inerte qui

tue — tels sont les marques qui caractérisent la Chine.

Et ce n'est pas seulement aujourd'hui que l'on ne trouve aucun progrès, mais qu'on retourne en arrière autant de siècles que l'on voudra, qu'on se reporte même à deux mille ans avant la naissance de Jésus-Christ, on ne trou-



vera aucun changement. Tout autre peuple a eu une naissance, il est sorti lentement de

son état barbare. Il a d'abord formé des mots, puis une langue à lui, et l'on retrouve les traces des premiers germes des arts et des sciences. Pas à pas on suit son histoire et l'on remarque comment il monte de plus en plus haut les degrés de l'échelle de la civilisation. Mais quant aux Chinois — ils semblent rester éternellement au même point; et, entre leur situation actuelle et leur passé, il n'y a aucune différence.

D'où venait donc ce peuple remarquable, ce peuple qui semble avoir toujours eu la même civilisation? Combien de milliers d'années ce peuple a-t-il erré, avant de se fixer en Chine? Qui pourra le dire? Leurs années d'enfance sont enfoncées dans la plus ancienne antiquité, et lorsque nous faisons connaissance avec eux pour la première fois, c'est déjà un peuple d'ancienne civilisation.

Qu'on me permette de citer les lignes suivantes, traduites par Legge, prises dans le Sjou-King, un des anciens classiques, et écrites plus de vingt-trois siècles avant Jésus-Christ:

„Et Jou dit: Il suffit que le prince comprenne la responsabilité de son état de prince, et le ministre la responsabilité de son état de ministre, pour que l'empire soit bien gouverné et que le peuple s'efforce de rester vertueux.

„Et l'empereur répondit: Oui, puisse-t-il en être ainsi; alors les bonnes paroles ne seront point perdues. Aucun de ceux qui possèdent les vertus et les talents ne sera négligé, lors même qu'il serait éloigné de la cour, et les mille états pourront jouir de la paix. Mais se familiariser avec les pensées de tout le monde — faire

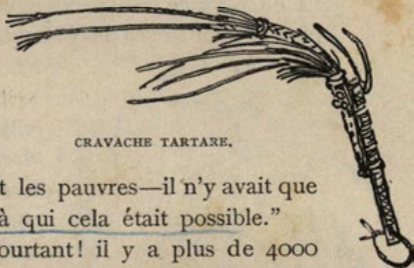
taire sa propre opinion et suivre les conseils des autres, se retenir d'opprimer les faibles, soutenir

les malheureux et les pauvres—il n'y avait que l'empereur Jaou à qui cela était possible.”

Quel peuple pourtant! il y a plus de 4000 ans que ces mots sont écrits; et, aujourd'hui, après un si long temps écoulé, un temps pendant lequel d'autres nations sont nées et disparues, aujourd'hui ils sont encore tout aussi éloignés de leur idéal.

* * *

J'ai dit qu'en Chine on ne fait pas seulement des poètes, mais aussi des peintres, et il ne sera peut-être pas superflu d'expliquer ces derniers mots.



CRAVACHE TARTARE.

Tout lecteur aura certainement eu, de manière ou d'autre, l'occasion de voir une peinture chinoise, soit sur porcelaine, soit sur des éventails ou des kakemono, et il aura sans doute pensé en lui-même : Quels artistes que ces Chinois ! Voyez cette petite branche de boutons de fleur, quelles couleurs magnifiques ! comme ils sont naturels ! Et ce paysage là-bas ; ces montagnes à l'arrière-plan, ne sont-elles pas charmantes et dégagées ?



On n'en voit que les sommets neigeux et elles semblent se fondre et se confondre avec l'horizon ; et ces maisonnettes marquées au coin, et ces petits ponts donnant passage sur ces petites rivières — Et là, à droite au premier plan, ce sombre ro-

cher, sur lequel s'élève un vieil arbre noueux, avec ses branches capricieuses ! voyez ces grues élégantes, ces étranges dragons jouant avec une boule, ces poissons rouges ventrus, à trois queues, avec leurs yeux qui leur sortent de la tête, tout cela n'est-il pas artistique ? Et comme le Chinois semble travailler avec facilité ! Une ligne par-ci,

un trait de plume par-là, et il obtient un effet superbe.

Et pourtant je ne crois pas que les Chinois soient de véritables artistes. Entre eux et les Japonais il y a une différence énorme, une différence qui s'observe aussi bien dans leur caractère que dans leur art. Les Japonais ont véritablement le sentiment du beau; ils ne font pas seulement quelque chose de joli, mais ils comprennent ce qu'ils font; quant au Chinois, c'est autre chose. Il fait un tableau comme il écrirait une lettre; et ces lignes légères, ces traits de pinceau si négligemment jetés, à première vue, sont les fruits d'un long exercice, patient et laborieux. Il peint sans aucune faute, comme il a appris, mais aussi sans sentiment. Il orne sa porcelaine et ses éventails de charmantes branches de fleurs, de pittoresques paysages, mais il comprend aussi peu ce qu'il y a d'artistique dans son travail, que l'homme qui joue mécaniquement du piano ou de l'orgue en tournant une manivelle, ne comprend la musique.

Cependant je suis convaincu que si j'affirme que les Chinois n'ont pas le sentiment artistique, je serai en opposition avec beaucoup de mes lecteurs, et pourtant je crois que, s'ils continuent leur lecture, ils verront un peu plus

loin que j'ai de bonnes raisons pour soutenir ce que j'avance.

D'abord le Chinois (je parle naturellement en général) n'a aucune idée des beautés de la nature. J'ai remarqué cela plus de cent fois.

La nature, dans la Chine septentrionale, est véritablement belle. Les petits villages à demi cachés dans les vallées, les larges rivages sablonneux des rivières et les sombres montagnes, de formes fantastiques, à l'arrière-plan, charment les yeux. Et puis le golfe de Petsjili avec ses magnifiques effets de lumière; la mer, tantôt bleue comme un saphir se fondant dans le ciel pur, tantôt d'un rouge de sang, réfléchissant les rayons du soleil qui descend à l'horizon; la côte rocheuse contre laquelle mugissent les eaux, en apparence si tranquilles, de la mer Jaune, pour retomber ensuite en écume impuissante; les îles avec leurs pagodes, qui, par une réfraction toute particulière des rayons du soleil, semblent planer dans les airs; les jonques avec leurs voiles bizarres et leurs formes massives — vraiment, il n'y a pas besoin d'être peintre pour sentir toutes ces beautés.

Puis vient l'automne. La mer est unie comme un miroir, l'air est pur comme le cristal, le ciel est d'azur. Et les arbres se revêtent des plus brillantes couleurs de l'automne, des cou-

leurs automnales comme on n'en voit nulle part ailleurs, et dont on ne peut se faire aucune idée, si l'on ne les voit pas de ses propres yeux. Dans le lointain, à l'horizon, une bande d'oies sauvages comme un V gigantesque, et, tout en haut, au dessus de votre tête, s'envolent un couple de grues de la Mantchourie, qui, battant lentement de l'aile, se dessinent sur le ciel bleu.

Je suis resté de longues heures sur la terrasse du toit de ma maison pour jouir de cette sublime nature, regrettant de ne pouvoir en emporter avec moi que le souvenir vers la patrie éloignée. Mais les Chinois? — ils ne voient absolument rien de toutes ces beautés; et, les yeux ouverts, ils sont aveugles. J'ai causé avec eux, j'ai essayé de leur faire comprendre ce qu'il y avait de beau dans tout cela, mais ils restèrent froids et insensibles, et leurs remarques sonnaient à mes oreilles comme une fausse note de musique.

Combien les Japonais sont tout autres! Là, le rickschaw-koulie fait un détour et s'arrête pour vous montrer tel ou tel joli effet de lumière; là, la „mousme” (jeune fille) vous prend par la main et penche vers vous la branche chargée de boutons, demandant votre admiration pour toutes ces beautés du monde

des fleurs. Et voyez comme la „mousme” arrange artistiquement ses fleurs. Ce grand vase que vous voyez là ne contient que quelques boutons de bambous et quelques branches de cerisier en



MOUSME JAPONAISE.

fleurs, mais nous autres occidentaux, avec toute notre civilisation, nous ne saurions placer ces quelques branches aussipittoresquement que cette petite fille japonaise.

Chez les Chinois cependant rien de tout cela. Ils ont des fleurs, mais ils ne savent pas les arranger; ils ne possèdent pas le sentiment nécessaire. Si les Chi-

nois sont véritablement des artistes, pourquoi achètent-ils donc tous ces grossiers ornements, ces petits chiens impossibles sur de petits coussins dorés; ces bergers et ces bergères avec de grosses têtes; ces roses de porcelaine qui ressemblent plutôt à un chou rouge qu'à autre chose; ces images bigarrées de couleurs voyantes,

trop mal faites pour pouvoir même servir de réclame à des cigarettes quelconques! Et ils achètent tout cela avec le plus grand plaisir et sans doute ils admirent tous ces fatras, pour lesquels, en Europe, on ne donnerait pas seulement quatre sous.

A Kintsjou, dans la Mantchourie septentrionale, j'ai vu un magasin où l'on vendait les „objets d'art" européens les plus affreux à voir — Eh bien! le propriétaire est devenu puissamment riche. Si l'on pouvait établir,



dans les pays intérieurs de la Chine, un bazar comme ces bazars français que l'on voit dans nos villes, on y ferait certainement de bonnes affaires, car ces bimbeloteries bigarrées et à bon marché sont tout à fait du goût des Chinois.

Mais, direz-vous, comment font-ils donc ces élégants tableaux? — Eh bien! ils font des tableaux comme ils font des vers — mécaniquement, en suivant des règles fixes et sans aucune idée de sentiment. Regardez seulement avec

attention des dessins chinois, et vous verrez aussitôt qu'ils se ressemblent presque tous les uns les autres. Leurs personnages, leurs animaux, leurs paysages, tout semble fait d'après un même modèle déterminé. Et, véritablement, il en est ainsi ; dans le Céleste Empire, on apprend à peindre, comme nous, nous apprenons à écrire.

Les Chinois ont écrit beaucoup de livres sur l'art de la peinture, et le peuple dont toutes les actions sont soumises à des règles et à des cérémonies, doit aussi savoir peindre suivant des données exactes. Je citerai seulement quelques-unes parmi les centaines d'indications qu'ils donnent, et vous verrez alors combien leur art doit être peu sentimental.

Veut-on, par exemple, peindre une fleur, il faut d'abord considérer cette fleur attentivement de tous les côtés. On compte les feuilles et l'on examine les pétales, puis on en fait une copie minutieuse. C'est pour cela que leurs fleurs sont si naturelles jusque dans leurs moindres particularités ; et, en effet, elles sont charmantes, parce que leurs modèles sont charmants. Rappelez-vous seulement ces superbes boutons de fleur, tout autres que chez nous ; ce bambou élancé, avec sa légère verdure de feuilles ; et ces admirables chrysanthèmes,

qui offrent à vos regards une variété infinie de couleurs et de formes.

Selon les règles de la peinture chinoise, il faut, pour les paysages, que les montagnes soient fortement accentuées à leur sommet, tandis que la base doit être à peine visible. Au premier plan, un petit ruisseau, sur lequel un pont. A gauche, un rocher avec un chemin



tortueux vers le sommet, où l'on voit une petite pagode à demi cachée dans la verdure. Le long de ce chemin, se trouvent quelques personnages. A droite un arbre noueux, dont les branches du côté gauche doivent être beaucoup plus longues que celles du côté droit.

Si l'arbre a des feuilles, il faut dessiner les branches minces et élancées; mais si l'arbre est dépouillé de ses feuilles, les branches sont raides et capricieusement penchées.

Sur la surface d'une eau quelconque, il doit toujours y avoir quelques voiles blanches et, sur le rivage, au pied des montagnes, se trouve un petit village. S'il pleut, on aperçoit faiblement les montagnes; s'il neige, on ne les voit pas du tout. Et ainsi de suite. Tout est exactement décrit, même les ciels, pour les différentes saisons de l'année.

Un peintre chinois ne s'occupe pas de fantaisie; il trouve ses sujets dans les livres et il acquiert son habileté par l'exercice. C'est pourquoi, dans les tableaux chinois, toutes les figures se ressemblent et sont toutes sans aucune expression. J'ai vu souvent des portraits chinois; c'est ordinairement une mère avec son enfant; mais je n'ai jamais pu trouver aucune différence entre eux. C'était toujours la même mère, avec son visage d'un blanc de neige, les joues et les lèvres rouges et les sourcils noirs; c'était toujours le même poupon hors nature, joufflu, et peint en rose. Il n'est pas étonnant que la photographie soit si bien accueillie par les Chinois; car, par là du moins on obtient ordinairement des différences dans les visages. Dans tous

ces croquis, je parle naturellement des choses en général, et je cherche seulement à rendre comme un ensemble l'impression qui m'est restée des Chinois, par les nombreuses relations que j'ai eues avec eux dans la vie commune. Chaque peuple a un caractère qui lui est propre ; et quoique parmi les Chinois il n'existe pas, à beaucoup près, autant de différences réciproques que parmi les autres peuples (car les Chinois, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, se ressemblent beaucoup les uns les autres), il y a pourtant naturellement des exceptions. La Chine a produit quelques grands artistes, aussi bien des poètes que des peintres, et l'on tient leurs œuvres en grand honneur. J'ai vu chez des mandarins des kakemonos qui étaient considérés par eux comme étant d'une valeur inestimable. Ordinairement c'étaient de très anciens tableaux sur toile, et comme les couleurs en étaient salies et étaient devenues comme une masse foncée, je n'ai jamais pu me rendre compte de ce qu'il pouvait y avoir de beau dans tout cela. Cependant, parlant en général, je répète que les Chinois n'ont aucun sentiment artistique.

Le Chinois, toujours pris en général, n'a pas la moindre ni la plus petite idée d'une gravure ou d'une perspective. Quand je leur montrais des livres avec des illustrations, ils les tenaient

souvent à l'envers, et ils semblaient y trouver tout autant de plaisir de cette manière que tenus à l'endroit. Le peintre qui dessine si habilement une jonque chinoise, fait d'un navire à vapeur ou d'un voilier européen quelque chose qui ressemble assez à du barbouillage d'écolier.

XXVI.

La hâblerie est un trait caractéristique des Chinois; la leur est si généralement connue, que j'avais presque envie de ne pas en parler. Il n'y a pas un seul peuple, dans tout notre vaste univers, qui ait une si grande idée de soi-même que ces „enfants aux cheveux noirs,” et chaque taupinière du Céleste Empire est au moins égale à une montagne des „pays étrangers.” C'est dans leur langue surtout qu'on peut voir combien les Chinois aiment à exagérer les choses, car les particularités d'une langue sont ordinairement l'écho des particularités d'un peuple.

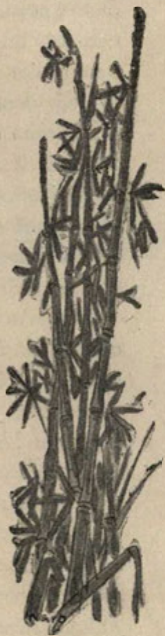
Gou-Tjou était le nom d'un village où je séjournai quelque temps. Cela signifie grand pont, ou plutôt „haut pont”; mais lorsque j'explorai les environs, je trouvai tout simple-

ment les maigres restes d'un petit pont, pas même assez grand pour couvrir un de nos larges fossés.

Non loin de cet endroit, il y avait encore un autre pont, qui portait le nom prétentieux de „pont Céleste,” et était jeté sur un marais salin. Le peuple appelait souvent cet édifice : „le pont aux dix mille arches.” La vérité est que ce pont consistait surtout en de la boue, dans laquelle se trouvaient percées çà et là de petites ouvertures pour laisser passer l'eau, ouvertures qui n'étaient guère plus grandes qu'un égout ordinaire.

L'empereur s'appelle le „Fils du Ciel”, ou bien encore „le Dominateur de dix mille ans”, et ce ne fut qu'après une longue opposition, que les envoyés européens purent considérer son „visage de dragon”.

Lorsque le dernier empereur fut atteint de la petite vérole, on écrivit dans le journal officiel que „le Fils du Ciel avait été inondé par une pluie de fleurs célestes.” Cette „pluie de fleurs célestes” cependant finit mal, et l'empereur



devint „un hôte du ciel”. Son petit neveu, l'empereur actuel, alors un enfant de quatre ans, monta sur le trône du dragon avec le titre de: „un héritage de gloire”. Alors il n'était pas question de guerre avec le Japon, sans cela on lui aurait peut-être choisi un titre un peu moins pompeux.

Les locomotives sont souvent nommées des „voitures aux roues de foudre”; les Chinois donnaient à nos théodolites le nom de „Tien-Li-Tsjing”, c'est-à-dire „télescope de mille milles.” Mon fusil aussi tirait, suivant eux, à mille „lis”, et, ainsi que je l'ai dit précédemment, l'empereur parlait à Jou de ses „mille états.”

Nous nous contenterions peut-être d'une centaine, mais chez un Longue-natte mille est le moindre nombre dont on puisse se contenter, et presque toutes les choses sont pour lui „célestes”. Cette dernière expression est commune aux Longues-nattes et aussi à nos jeunes dames qui trouvent tout céleste ou divin; oui, même la plus humble crème au chocolat est souvent désignée avec l'addition de ce pompeux adjectif.

La Chine s'appelle „Tsong-Kwah” ce qui signifie empire central, et, par là, les Chinois veulent dire que la Chine est située au milieu du globe terrestre et de tous les autres petits

pays. Le „Wei-Kwah”, où les diables étrangers traînent leur misérable existence, est situé au bord du cercle, autour de la puissante Chine.

Pour aborder un mandarin, il faut lui dire „Ter tau jeh”, c'est-à-dire „grand ancien père”, et le salut ordinaire dans la rue, c'est: „Je vous félicite d'avoir acquis des richesses.”

Lorsque deux mendiants en haillons se saluent ainsi, cela sonne à nos oreilles d'une manière un peu sarcastique.

On retrouve cette même exagération dans leurs souhaits de nouvelle année (l'année chinoise commence le 3 février). Le facteur, le balayeur ou l'allumeur de réverbères, même avec la perspective d'avoir les plus belles étrennes, n'oseraient jamais se risquer à nous souhaiter „dix mille ans de vie heureuse,” ou „dix mille livres d'or brillant”, ou „d'innombrables fils;” mais si vous souhaitiez moins que cela à un Chinois, il croirait que c'est parce que vous lui refusez ce bonheur.

C'est seulement lorsqu'ils parlent de leur propre personne qu'ils sont, dans leurs expressions du moins, un peu plus humbles: ils se donnent les épithètes de stupide, de pauvre, de misérable, de petit, etc. L'empereur seul emploie le royal „nous”; mais si des malheurs frappent le pays, il s'en rend lui-même responsable; car n'est-il

pas, suivant les principes chinois, le père? et ses sujets ne sont-ils pas ses enfants? Et même lorsque ses enfants se trompent ou font mal, la faute ne doit-elle pas en retomber sur lui?

C'est pourquoi il s'humilie devant les dieux, et se nomme „l'indigne”, „le coupable”. Cela est même arrivé dans la dernière guerre, où l'empereur a publié une proclamation dans laquelle il se dit lui-même la cause de tous ces maux, et où il se reproche à lui-même les tripotages des mandarins—ses enfants dont il a négligé l'éducation (jolis petits enfants, en effet!)

Nous avons vu aussi dans la dernière guerre du Japon que leurs faits militaires sont parfois exagérés de la belle façon, par les Chinois. Si nous pouvions lire les dépêches envoyées à l'empereur par les chefs, nous ne serions pas étonnés de l'entendre demander à ses ministres avec stupéfaction: „Mais tous ces rebelles ne sont donc pas encore exterminés?”

On a nommé „Cent-Yeux” le général tartare qui a conquis la Chine, mais le Chinois qui l'a baptisé avait sans doute à ce moment une attaque d'humilité, sans quoi il aurait certainement dit „mille-yeux”.

Le mot „brave” est écrit, en gros caractères

chinois, sur la poitrine de chaque soldat. Cela était certainement pour inspirer la terreur aux Japonais, et les avertir qu'ils ne devaient pas se risquer à faire opposition à ces valeureux guerriers. Mais malheureusement tous ces „braves” s'enfuirent, longtemps avant que les Japonais se fussent approchés assez près pour pouvoir lire ces caractères.

Qui ne se souvient des rodomontades des généraux chinois et des proclamations qu'ils publièrent, et dans lesquelles ils conseillaient aux Japonais de retourner dans leur île, auprès de leurs chères



„BRAVES” CHINOIS.

petites femmes, qui les attendaient avec leurs enfants, au lieu d'aller au-devant d'une mort certaine, dans une lutte sans espoir contre les armées chinoises.

Pendant la soi-disant guerre d'opium, ils envoyèrent aux Anglais, qui commençaient à leur tailler des croupières, un avertissement

semblable. Ils leur conseillaient de s'en retourner tranquillement en Angleterre, *pour y soigner leurs parents*, au lieu de venir à dessein chercher la mort dans un pays étranger.

Dans cette même guerre, il se livra un combat naval près de Canton, entre deux frégates anglaises et seize jonques chinoises, soutenues par treize brûlots. Les Chinois étaient intimement convaincus que la vue seule de cette formidable flotte, avec leurs nombreux drapeaux et pavillons, suffirait à mettre les deux navires anglais en fuite. Lorsque ceux-ci cependant s'avancèrent sur eux sans aucune inquiétude, et lorsque leurs jonques furent anéanties les unes après les autres, ils n'y comprirent plus rien, et s'enfuirent le plus vite qu'ils purent. Ce combat dura une heure seulement, et, dans ce court espace de temps, toute la flotte chinoise fut dispersée, tandis que leur bombardement contre les deux navires anglais ne causa presque aucune avarie à ceux-ci. Et cependant, dit l'historien, le chef mandarin chinois envoya à Pékin, sur ce combat naval, la nouvelle suivante :

„Les vaisseaux anglais eurent la témérité de vouloir passer le Bocca Tigris. Ils essayèrent de s'y glisser d'une manière pitoyable, mais leur prière ne fut pas entendue. Kwan (c'était leur

amiral) en tua beaucoup parmi leurs bandes, de sorte que si les autres avaient été plus intelligents, ils auraient put prendre la fuite. Au lieu de cela, ils osèrent recommencer leur feu, qui eut le même effet que des œufs qu'on lancerait contre un rocher. Kwan fut blessé d'un éclat de bois dans sa cabine, et quatre matelots, qui glissèrent, tombèrent dans l'eau et se noyèrent. (Pourquoi ce vaillant Kwan restait-il dans sa cabine ??) Kwan encouragea les siens au combat et maintint la terreur de son nom. Il fit lancer toute une bordée, qui coûta la vie à plusieurs douzaines de Barbares. Dorénavant il ne leur



viendra plus à l'idée de se fourrer ainsi furtivement la tête dans la gueule du tigre.

Lorsque Jen qui, si je ne me trompe, était gouverneur de Nankin, fut fait prisonnier par les Anglais, et qu'on lui fit savoir qu'il allait être transporté sur un des navires anglais, il refusa tout d'abord; mais lorsqu'il vit qu'il était tout à fait en leur puissance, il leur fit

dire „qu'il acceptait avec plaisir leur invitation d'aller visiter un de leurs navires.”

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que si l'on compare la guerre d'opium et la dernière guerre orientale l'une avec l'autre, on n'y trouve presque aucune différence. Leur tactique de guerroyer est toujours absolument la même, quoiqu'ils eussent maintenant de fusil à répétition et les navires de guerre modernes.

Les jonques de guerre ne sont cependant pas encore tout à fait disparues, et j'en ai souvent vu sur les fleuves et dans la mer Jaune. On les reconnaît au gigantesque pavillon-dragon ; et, quand on s'en approche de plus près, on voit qu'elles sont armées de quatre ou huit canons. Ce sont cependant des canons d'ancien modèle, se chargeant par la bouche ; et, comme les Chinois les tirent le plus souvent pour effrayer l'ennemi par le bruit que pour le toucher véritablement, on ne les craint pas autant que les Chinois se l'imaginent.

Souvent je me suis amusé de ces rodomontades des Chinois ; et, si l'on conserve un visage sérieux et qu'on ait l'air de croire tout ce qu'ils disent, ils vous racontent comme de grandes vérités les plus gros mensonges — mensonges qui, s'il les entendait, feraient retourner dans sa tombe, par jalousie, le fameux menteur

biblique Ananias; et cependant Ananias était, suivant des informations dignes de foi, passé maître dans son art.

Un jour qu'un mandarin prenait le thé chez moi, et que la conversation tomba sur la chasse, il se mit à me raconter ses propres aventures. Ses premiers récits n'avaient rien de particulier, quoique je susse qu'il n'avait jamais tenu un fusil entre ses mains et qu'il avait une peur terrible de toute arme à feu.

Mais N, lui dis-je, un homme aussi brave que vous l'êtes, aura



certainement tué quelque gros gibier; racontez-moi donc un peu vos chasses au tigre, dans la Corée. N . . . me regarda un peu de travers, pour voir si je ne me moquais pas un peu de lui, mais lorsqu'il vit que je dégustais

mon thé le plus sérieusement du monde, il commença son récit.

Les hallucinations les plus étranges de Tartarin de Tarascon n'étaient que des contes d'enfants, à côté des récits de N... Et plus je l'encourageais en louant son courage et son habileté, plus les aventures qu'il avait vécues étaient fantastiques et impossibles, de sorte qu'à la fin j'eus toutes les peines du monde pour ne pas éclater de rire.

Et un autre, un mandarin militaire haut placé, qui avait pris part à la révolte du Taïping, racontait que son nom seul suffisait à mettre l'ennemi en fuite; tandis que tout le monde savait que c'était lui-même qui, au contraire, non seulement avait pris la fuite devant l'ennemi, mais encore devant les troupes impériales, et avec tout son régiment; et cela avec tant de hâte qu'on eut beaucoup de peine à le rattraper, pour lui montrer que son courage belliqueux s'était alarmé inutilement.

Ce même héros se trouvait un jour à causer avec moi sur la porte, lorsque je remarquai un wang chinois (sorte de chien à demi-sauvage), qui entra dans ma cour antérieure. J'allai chercher ma carabine pour tirer sur la bête, alors le mandarin, le visage plein d'effroi, me supplia de n'en rien faire. Quand, sans m'inquiéter

de lui, je fis feu sur l'animal, le mandarin détourna la tête et se boucha les oreilles de ses deux mains.

On dit en vérité que les Chinois ont tellement peur des coups de canon que, par ordre supérieur, tous les soldats d'artillerie doivent se mettre du coton dans les oreilles.

Dans la guerre, les Chinois espèrent toujours que l'ennemi n'osera pas les attaquer, mais que leurs démonstrations belliqueuses feront sur lui une telle impression, que, dès leur approche, il prendra la fuite. C'est peut-être pour cela qu'ils ont toujours tant d'oriflammes et qu'ils ornent leur poitrine du signe „brave.”



Ils essayent d'abord de démonter l'ennemi par leurs rodomontades; puis ils lui conseillent de fuir pour sauver ainsi sa vie; et leur troisième moyen est une grande ostentation militaire.

En effet, il en fut ainsi dans la guerre d'opium, et lorsque, malgré tout cela, les Anglais marchèrent quand même en avant, les Chinois essayèrent de leur inspirer la crainte et de leur faire peur en poussant des cris de guerre, en faisant un

bruit infernal et étourdissant sur des gongs, et en faisant les plus affreuses grimaces et les gestes les plus sauvages. Lorsque cependant les diables étrangers, sans s'inquiéter de tout cela, arrivèrent sur eux, la baïonnette en avant, le courage leur manqua totalement, et ils cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. Les puissances européennes s'arment jusqu'aux dents pour

conserver la paix, et les Chinois font des démonstrations belliqueuses pour éviter un combat.

Cela se voit même dans leurs armes. Au bout de leurs lances se trouvent de gigantesques couteaux de fer, assez longs pour enfermer au moins trois hommes à la file, mais en même temps très imprès dans la pratique.

Leurs épées doubles sont,

à première vue, de terribles instruments de meurtre; deux grandes lames dans un seul fourreau. Le soldat prend une épée dans chaque main, et, battant l'air à droite et à gauche, faisant d'horribles grimaces et criant à gorge déployée, il espère ainsi mettre



son ennemi en fuite. Mais les chiens qui aboient ne mordent pas, et ce guerrier est moins sanguinaire qu'il voudrait bien le faire croire. Si, à son grand étonnement, son adversaire n'a pas peur et s'avance sur lui, il reste tellement abasourdi de cette témérité sans égale, qu'il s'enfuit à toutes jambes.

Les Chinois me font toujours penser à ces petites batailles que l'on voit chez nous dans les rues; les deux adversaires se placent l'un devant l'autre, le poing levé, et profèrent de toutes leurs forces les plus horribles menaces, accompagnées de tant de jurons et d'épithètes qu'on reste étonné de la richesse de notre langue. On s'attend à chaque instant à ce qu'ils vont s'exterminer dans leur fureur, mais il n'en est rien. Ils s'en tiennent aux paroles jusqu'à ce que leurs amis viennent les séparer (chose sur laquelle ils avaient probablement compté).

— Retiens-moi, crient les deux champions en même temps; retiens-moi, ou je lui casse la g , etc., etc.

On les entraîne doucement dans différents cafés ou estaminets, et là, en dégustant un verre de n'importe quoi, ils racontent aux auditeurs ce qu'ils auraient fait si l'on n'était venu s'interposer entre eux.

Souvent même, dans leur colère, ils prennent encore un autre trait du caractère des Chinois: en effet, ils deviennent polis l'un envers l'autre. Ce n'est plus *tu* et *toi*, mais: „oui, Monsieur; je vous reconnais bien; j'ai déjà eu le plaisir de vous voir”, etc.

Les Chinois sont excessivement sujets à la panique, cela vient de ce que, comme je l'ai déjà dit précédemment, ils n'ont pas de caractère qui leur soit propre. C'est un peuple qui peut être facilement mené, mais qui ne saurait prendre soi-même la conduite des autres. Donnez-leur un vaillant chef, un commandant rempli de bravoure, et ils le suivront comme des loups et se jetteront sur l'ennemi avec un mépris de la vie tout oriental; mais qu'un lâche donne le signal de la fuite, et, comme des moutons, toute l'armée s'enfuit.

Je citerai seulement, comme exemple, leur conduite dans le combat naval de Jalou, alors qu'ils furent bien conduits ou à peu près, ils ne le cédèrent aux Japonais que pour la discipline; et leur bravoure lorsqu'ils combattirent avec le „Gordon chinois” sous le pa-



villon de „l'armée toujours vainqueur.” Comme exemples de leurs paniques, — mais le lecteur en connaît déjà tant de ces exemples, qu'il serait superflu d'en citer davantage. Nous pouvons d'ailleurs assez voir chez nous, par ce qui s'est passé dernièrement à Amsterdam, lorsque les socialistes ont voulu „descendre dans la rue”, que l'on peut être brave et sujet à la panique en même temps. Le casque brillant, le sabre mis au clair



un petit agent de police les disperse comme une poignée de poussière; ils fuient éperdus, écrasant presque, dans leur terreur, les femmes et les enfants; et aussi, à l'occasion du feu d'artifice sur l'Amstel, la moitié des habitants des remparts de l'Amstel s'enfuyaient comme des fous en entendant chanter la Marseillaise par une douzaine de gamins.

XXVII.

Mon interprète C. était un Chinois méridional, ayant reçu une éducation européenne; c'était un jeune homme intelligent, dont le jugement sûr, qu'il savait émettre sur certaines situations, m'a souvent étonné. Comme je demeurais tout à fait seul parmi les Chinois, et que quelques-fois je m'ennuyais pendant les longues soirées d'hiver, je l'invitais de temps en temps à venir prendre le thé chez moi et causer un peu.

Un jour que nous parlions de religion, je demandai à C. quelle religion était la sienne.

— Moi, répondit-il, je suis la religion de Confucius.

— Et, lui demandai-je, avez-vous quelquefois entendu parler de la religion chrétienne?

— Naturellement. Je connais toute l'histoire de Jésus et je lis aussi parfois dans la bible.

— Et pourtant vous n'êtes pas chrétien?

— Non. Pourquoi le serais-je? Confucius nous enseigne aussi toutes les excellentes leçons de morale de Jésus-Christ, et je trouve que la religion chrétienne n'est pas très honnête. Il doit y avoir quelque chose qui n'est pas juste.

— Quelque chose qui n'est pas juste? Et comment cela?

Mais au lieu de me répondre, il me demanda :

— Le missionnaire H. est-il chrétien ?

— Naturellement.

— Et le prêtre B. ?

— Il est aussi chrétien.

— Et l'une de vos maximes ne dit-elle pas :
aimez votre prochain comme vous-même ?

— Oui, C., répondis-je, c'est une des plus belles maximes que Jésus-Christ nous ait enseignées ; et, pour moi, je considère l'amour du prochain comme la base de toute religion.

— Et comment se fait-il donc — demanda mon interprète avec un sourire — que le missionnaire H. et le prêtre B. se haïssent l'un l'autre ? Ne sont-ils donc pas chrétiens ? Pourquoi affirment-ils donc l'un et l'autre que la religion qu'ils enseignent, chacun de leur côté, est la seule vraie, et que celle de l'autre



ne vaut rien? Vous-mêmes, n'êtes-vous pas en désaccord sur votre religion, et vous voulez nous prêcher des leçons que vous n'observez pas vous-mêmes?

Je comprends parfaitement pourquoi le Christianisme ne fait pas plus de progrès en Chine. Que doivent bien penser en effet les Chinois de nous autres chrétiens? l'un prêche ceci, l'autre prêche cela; et tous deux déclarent que leur religion est la seule vraie. Qu'y a-t-il d'étonnant, après cela, que le Chinois ne veuille rien entendre de cette religion, qui est en désaccord avec elle-même; et qu'alors il s'entienne, de préférence, aux religions de ses ancêtres?

J'ai dit „religions”; car, en Chine, il y en a quatre, qui florissent en paix les unes à côté des autres; tellement qu'il arrive souvent que les dieux d'une religion sont adorés par les croyants d'une autre religion.

Le „Confucianisme”, ou la religion des savants, est la première de toutes, la religion d'état; elle est professée par tous les gens bien élevés. La deuxième religion est le Taouisme, qui est plutôt celle du peuple; mais qui, petit à petit, semble vouloir se confondre dans le Confucianisme.

Le culte de Boudha est la troisième; et

cette religion est dégénérée, dans la suite des siècles, en une idolâtrie superstitieuse.

Enfin il y a encore le Mahométisme, qui se rencontre surtout dans le Nord-Ouest, mais qui, avec le temps, se confondra dans l'une ou l'autre des religions chinoises.

La première religion en Chine fut d'abord le culte de Sjang-Te, un être suprême ayant beaucoup de rapport avec le Jehovah des Israélites. C'était une espèce de roi des rois, qui s'occupait des choses terrestres, punissait le peuple quand il péchait, et faisait remplacer les mauvais rois par d'autres meilleurs.

Cependant environ six siècles avant Jésus-Christ, naquit Lao-Tse, le fondateur du Taouisme. On sait peu de chose de son enfance, et comme son culte rappelle souvent le Bouddhisme, il ne serait pas impossible qu'il fût un étranger en Chine.

Quelques historiens chinois essayent d'expliquer l'ignorance complète où l'on est de ses années d'enfance, en disant qu'il n'a jamais été enfant.

C'est une chose assez remarquable que, sur le terrain religieux, la naissance de tous les grands hommes soit expliquée d'une manière surnaturelle. Il en est de même ici. La mère de Lao-Tse conçut d'une étoile filante.

Sa grossesse dura quatre-vingts ans, et lorsque enfin l'enfant vint au monde, il avait déjà les sourcils et les cheveux gris. „Lao-Tse” ou „Vieil-enfant” fut le nom qu'on lui donna.

Il prêcha la religion mystique de Tao, le Taouisme. Tao est la force du monde; le commencement de tout, et la fin de tout. De plus, il enseigne que l'homme doit mépriser tout ce qui est matériel, et ne s'occuper que du spirituel. Il veut que l'homme retourne à son état naturel.

Retourne, dit-il, aux temps où le mot *vertu* n'était pas encore connu, parce que le crime était inconnu. La formation des mots devint nécessaire par l'apparition du péché, car on n'aurait jamais eu besoin des mots: „amour du prochain”, si les hommes ne s'étaient pas mis à se haïr les uns les autres.

Il faut tout mettre en œuvre pour se détacher des choses terrestres, et il faut tout faire pour redevenir „un” avec Taou—la force du monde—et cela ne peut se faire qu'à force de méditations.

Cependant le Taouisme, qui enseigne beaucoup de sublimes choses, dégénéra bientôt en superstition. On cherchait „l'élixir de vie,” qui devait rendre l'homme immortel, et les „Iles de Béatitude”. On achetait avidement

des philtres et des amulettes; on avait une armée de dieux, des bons et des mauvais.

Alors vint le plus grand philosophe que la Chine ait jamais eu: „Confucius”, comme l'appelaient les Jésuites;

„Kong-Fout-Tse”,

comme l'appelaient les

Chinois. Quoique son

enfance et son origine

soient connues — car

on prétend même qu'il

descend du célèbre

empereur Hwang-Tse,

qui fit construire la

grande muraille — ce-

pendant peu à peu des

récits surnaturels se

sont attachés à sa

naissance, et on lui

prédit qu'il serait roi,

mais „roi sans terri-

toire”. On vit aussi

paraître dans l'air des

dragons enflammés et,

à sa naissance, cinq

vieillards vinrent lui rendre hommage.

Confucius ne prêcha pas une religion, mais une morale. Il enseigne que pour améliorer



le monde, il faut commencer par s'améliorer soi-même, et les Chinois donnent de sa théorie l'explication suivante :

On commence d'abord par examiner les choses. En examinant les choses on acquiert des connaissances. Quand on a acquis des connaissances, les pensées deviennent claires. Quand les pensées sont claires, le cœur devient bon. Quand le cœur est bon, on devient soi-même meilleur. Quand on est devenu meilleur, on dirige sagement sa famille. Quand la famille est sagement dirigée, les états sont bien gouvernés. Quand les états sont bien gouvernés, alors la paix et le bonheur règnent dans tout l'empire.

Et pour arriver à cette situation heureuse, continue le philosophe, il faut observer les trois devoirs principaux suivants : Les devoirs réciproques entre les parents et les enfants ; les devoirs entre mari et femme ; les devoirs entre prince et sujets.

Suivant Confucius, l'homme est né pur, et ensuite il dépend tout à fait de l'homme lui-même qu'il reste pur ou qu'il s'adonne à de mauvaises passions. On ne voit dans son enseignement aucun fatalisme ; il ne reconnaît aucun Être Suprême, comme le dieu „Sjang-Te”, entre les mains duquel les hommes sont

comme des jouets. Il ne nie pas l'existence d'un Être Suprême, mais il n'en parle pas non plus.

Le sort de l'homme est dans ses propres mains, et, par sa propre force et sa propre volonté, il peut s'élever de plus en plus.

Les hommes se divisent en quatre classes : 1^o. ceux qui, dès leur naissance, ont déjà des connaissances ; 2^o. ceux qui, sains d'esprit, travaillent et acquièrent facilement des connaissances ; 3^o. ceux qui, quoique faibles d'esprit, travaillent cependant et font leur possible pour acquérir des connaissances ; 4^o. ceux qui ne possèdent aucune connaissance et ne veulent non plus essayer d'en acquérir.

Les trois premières classes s'élèveront de plus en plus, toujours s'efforçant d'atteindre au „très haut” ; mais la quatrième classe descendra de plus en plus bas, jusqu'à ce que, par des torrents de malheurs et de misère, elle devienne plus sage.

Boudha enseigne quelque chose d'approchant, mais tandis que Confucius veut rendre l'homme propre à la vie sociale, l'exacte imitation de Boudha arrive à une solution diamétralement opposée.

„Travaille et fais ton devoir” me semble avoir été le mot d'ordre de Confucius ; et sa

doctrine est celle d'un Chinois calme et pratique.



„Songe et écarte-toi du monde”, est la

devise du Boudhiste, et c'est une doctrine éclosée dans la mystérieuse Inde fanatique; l'air chaud et étouffant de ce pays convient à la doctrine de Boudha, comme le ciel pur de la Chine convient aux leçons de Confucius.

L'élévation de l'esprit au plus haut degré est le but de Confucius, tandis que les Boudhistes songent à un Nirvana — un pays d'oubli, un pays de „n'être rien”.

Les Boudhistes croient aussi à la métempsychose, et ils reviendront un jour sur la terre sous une forme en rapport avec leur vie précédente. Les hommes parfaits, ou, pour mieux dire, ceux qui ont combattu pour le bien, de toutes leurs forces, renaîtront purs de cœur et sains d'esprit. Ils jouiront des honneurs et des richesses, et une vie heureuse sera leur partage. Les moins bons reviennent sur la terre dans des conditions moins favorables; et pendant leur vie, pauvre, humble, et pleine de tribulations, il leur est accordé la chance d'arriver, par leurs luttes, à quelque chose d'un peu plus haut.

Mais ceux qui n'écoutent rien, ceux dont le cœur se tourne du bien vers le mal, ceux dont les regards de l'âme sont toujours tournés en bas et jamais en haut—ceux-là n'éviteront pas leur punition et renaîtront en des corps

d'animaux et feront pénitence pour leurs nombreux péchés.

Ce sera peut-être là la raison pour laquelle les Chinois ne tuent jamais un animal inutilement, et pour laquelle le premier commandement du Bouddhisme est : — „Tu ne tueras point”.

Ecoutez les commandements de Boudha et demandez-vous ensuite à vous-même si nous avons véritablement le droit de condamner comme païenne une religion ou une morale (appelez cela comme vous voudrez), qui est basée sur les lois suivantes :

Tu ne tueras point. — Tu ne voleras point. — Tu vivras chaste et honnête. — Tu t'abstiendras toi-même de conseils fallacieux. — Tu ne mentiras point. — Tu ne jureras point ni ne maudiras point. — Tu éviteras les mots (pensées ?) honteux. — Tu seras désintéressé. — Tu ne te vengeras point. — Tu ne seras point superstitieux.

Mais quelque pur que pût être le Bouddhisme primitif, il dégénéra bientôt en idolâtrie. Le si sublime Nirvana dépassait l'intelligence du peuple; aussi fut-il bientôt remplacé par le „pays pur de l'Occident”, ce qui, pour les fidèles, était une récompense plus palpable.

Ce pays a quelques rapports avec le paradis des Mahométans, à l'exception cependant que

les séduisantes houris n'y sont pas admises. Il pourrait peut-être plutôt être comparé avec la nouvelle Jérusalem, la Terre Promise des Israélites.

Ce „pays pur de l'Occident” est entouré par sept rangées de montagnes, par sept rangées de filets de soie, par sept rangées d'arbres, et, au milieu, se trouvent les sept lacs saints. L'eau est pure comme le cristal, et sur cette eau flottent des fleurs de lotus gigantesques, merveilleusement belles; le sable rutilé comme de l'or, et les rives sont parsemées d'éclatantes pierres précieuses. L'air répand les plus doux parfums, et une musique céleste, glorifiant la Divinité, résonne partout et dans tout, dans le chant des oiseaux multicolores, dans le doux bruissement des feuilles et dans les âmes des bienheureux. Leurs corps seront purs, formés des fleurs saintes du lotus. Ils ne mangeront pas et ne ressentiront pas la faim; ils ne boiront pas et ne seront pas altérés; ils ne dormiront point et pourtant ils ne seront pas fatigués.

Tel est le „pays pur de l'Occident”, le paradis terrestre, sensuel, né de la superstition.

Quelques notions chinoises sur l'univers, dans la grande signification du mot, s'accordent assez avec certaines considérations philosophiques actuelles. Tout, disent-ils, „peut être

réduit à deux idées principales : l'âme et la matière. C'est ce que nous avons déjà nommé yang et yin. L'âme ou yang est l'élément créateur, actif, mâle ; c'est „le Ciel”. La matière ou yin est l'élément qui reçoit, l'élément passif, l'élément femelle ; c'est „la terre”.

Ces deux éléments se lient et ils forment la vie — l'homme. L'homme est donc ce qu'il y a de plus élevé, il est le fruit de la nature, le résultat de la réunion des éléments primitifs, la force et la matière originale.

Cela explique pourquoi le mariage est si honoré en Chine.

C'est la confusion du yang et du yin, du masculin et du féminin, qui crée un nouvel être. C'est une liaison momentanée de l'âme et de la matière. Confucius a aussi l'idée de Trinité. L'unité est l'univers, est tout, et se compose du ciel, de la terre et de l'homme. Au ciel appartiennent toutes les étoiles et les planètes ; et à la terre, tout ce qui est sur la terre : l'eau, le feu, l'air, la terre, les orages, la pluie, etc. et l'homme est entre ces deux éléments. Formé par les deux, il appartient à tous deux et forme un chaînon qui les relie l'un à l'autre.

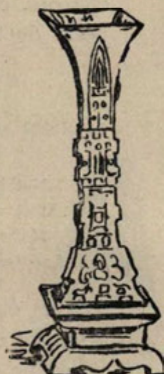
Pendant, comme je l'ai déjà dit, les diffé-

rentes religions de la Chine se sont confondues partiellement les unes dans les autres, et la superstition a fait disparaître en grande partie la religion pure. Les disciples de Confucius ne pouvaient pas se contenter d'une idée abstraite, et bientôt des dieux naquirent partout. Les étoiles, les montagnes, les rivières, les arbres, etc., tout fut peuplé de bons et de mauvais génies, et le peuple les prie avec ferveur.

Quoique les savants aient toujours violemment combattu l'idolâtrie et principalement le Bouddhisme et le Taouisme, il est pourtant remarquable que, avant de faire leur examen, ils n'aient jamais négligé de porter leurs offrandes au „dieu de la littérature” du Taouisme.

Même la croyance à Sjang-Te, la divinité personnelle, existe encore; cependant l'empereur seul a le droit de l'adorer. Le peuple ne peut qu'obéir à ses lois.

Et pourtant les lois religieuses des Chinois sont si pratiques! Ils doivent honorer leurs parents, aimer leurs frères, obéir à leurs princes, être contents de leur sort, ne prendre part à aucune révolte et — payer leurs impôts (!)



On voit que les bases de la philosophie chinoise sont vraiment élevées, mais le résultat, les conséquences sont tellement terre à terre! Leur morale est un Pégase qui, d'un vol puissant, voudrait s'élever jusqu'aux cieux; mais on lui a arraché les plumes, ignorant à quoi servaient ses ailes; on l'a attelé à la charrue, et le noble animal fait l'ouvrage d'un bœuf de trait.

 XXVIII.

Nothing so true as what you once lett fall
 „Most women have no character at all”
 Matter too soft a lasting mark to bear
 And best distinguished by black, brown or fair.

Tel était le dur jugement du satirique Alexandre Pope sur les femmes, et quoique nous ne puissions partager entièrement son opinion par trop sévère, il nous faut cependant avouer que le caractère de la femme est moins saillant que celui de l'homme.

„Une femme est toujours une femme”, qu'elle soit blanche ou noire ou jaune, son caractère reste le même, quoique, dans certains cas, il soit plus caché; et, dans d'autres cas, plus découvert. Cependant je me garderai bien

d'analyser le caractère même des dames chinoises, et de chercher à mettre de l'ordre parmi tant de têtes; car, quoique „das ewige weibliche” m'ait toujours intéressé (et comme homme cela est pardonnable), je me sens trop peu compétent dans l'affaire pour oser émettre un jugement là-dessus.

Un poète ne dit-il pas :

A maiden's heart is like the sea
With its unknown depths and mystery.

Et comment oserais-je approfondir quelque chose de si impénétrable.

Mais je puis bien donner une description de la vie des femmes chinoises, de leur influence sur les hommes, de leur position; citer quelques récits historiques, et communiquer ce que j'ai moi-même observé en Chine.

Tout d'abord je dois dire que, dans ce pays, la femme est beaucoup plus haut placée que chez la plupart des peuples les moins civilisés. Il faut aussi s'attendre à cela; car les Chinois, quoique leur civilisation ne soit pas à la hauteur de la nôtre, ne peuvent cependant pas être considérés comme une race non civilisée.



„Les égards que l'on a envers la femme, a dit quelqu'un, peuvent servir de mesure pour juger du degré de civilisation auquel un peuple atteint." Il y a certainement beaucoup de vrai dans ces paroles. C'est la femme qui donne du courage à l'homme, et lui fait prendre les armes pour chasser l'ennemi qui menace son pays, ses foyers, sa femme et ses enfants. Mais c'est aussi la femme qui donne à l'homme l'amour d'un travail paisible. Elle adoucit ses mœurs grossières; elle ennoblit son caractère; et elle lui montre le but de sa vie. Elle lui apprend à travailler, non pas pour lui, mais pour sa femme et ses enfants.

Et sa vie a plus de valeur sous l'influence de la femme, car maintenant cette vie est responsable de l'existence de sa femme et de ses enfants. Il n'est plus libre; mais il est lié par de doux liens; il s'est engagé à remplir un devoir.

C'est ce que les Chinois ont parfaitement compris; et c'est aussi pourquoi le mariage est si honoré chez eux, et que la vie de famille est prise comme exemple pour le gouvernement de leur empire. „Lorsqu'un homme est une fois marié et qu'il a des enfants, disent-ils, alors il y a moins de danger qu'il prenne part à la révolte, qu'il se range parmi les brigands,

ou qu'il expose sa vie en commettant des crimes. Il restera un sujet paisible et industriel, évitera les mauvaises compagnies, et consacrera tous ses efforts à pourvoir, par l'activité et le travail, aux besoins de sa famille."

Les Chinois sont monogames et ne peuvent avoir qu'une seule femme légitime. Cette femme doit à son mari l'obéissance complète; et, d'après les lois, les femmes n'ont presque pas de droits. Dans tout autre pays, cela pourrait amener des querelles de ménage, mais dans le Céleste Empire, cela se passe encore assez bien. Le Chinois est calme et tranquille de sa nature, et la femme est habituée à l'obéissance dès sa plus tendre jeunesse. Ajoutez à cela que les époux ne se trouvent en contact l'un avec l'autre qu'à de rares intervalles, et que les femmes ne peuvent jamais s'occuper des affaires des hommes.



Si, en Chine, la femme n'a presque pas de droits, l'homme en a d'autant plus. Il est

vrai qu'il ne peut pas prendre une seconde femme légitime, mais il peut divorcer, et cela est excessivement facile en Chine — beaucoup plus facile qu'en France. Un des sept cas suivants est suffisant pour un divorce immédiat : 1^o désobéissance au beau-père ou à la belle-mère; 2^o stérilité; 3^o adultère; 4^o jalousie; 5^o lèpre; 6^o. bavardage; 7^o vol (du côté de la femme, naturellement).

Contrairement à tout cela, la femme n'a jamais le droit de demander le divorce; quand même elle serait maltraitée au plus haut point par son mari. La conséquence en est naturellement que les femmes cherchent à acquérir, par la douceur, du pouvoir sur leur mari; car, s'il se trouvait une espèce de Xantippe parmi elles, l'homme s'en débarrasserait immédiatement; ou, ce qui serait encore pis, il la vendrait.

Et les femmes peuvent exercer une bienfaisante influence, par leur état de femme, sur tous les hommes, même sur les Chinois, et développer ce qu'il y a de noble dans leur caractère.

Il est vrai que, dans les livres, on lit souvent des récits démontrant le misérable esclavage des femmes chinoises, et parlant de jeunes filles qui préfèrent le suicide au mariage; mais

il ne faut pas oublier que celui qui raconte ces choses, ne voit, étant étranger, que peu de chose de la vie de famille intérieure des Chinois, et que nous ne connaissons que les mariages malheureux, tandis que nous n'apprenons absolument rien de ce qui se passe dans les autres ménages. Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire—Heureuse la



famille dont les voisins n'ont rien de particulier à raconter.

On lit et l'on entend souvent des récits dans lesquels il est question de jeunes fiancées qui se suicident avant le mariage. Une fois même il est arrivé que huit jeunes filles se sont liées dos à dos, et se sont jetées ensuite dans la rivière près de Canton. Mais ce qui

les a conduites à cet acte de désespoir, ce n'est pas tant la crainte de la vie conjugale ou la pensée qu'elles seront liées à un homme qu'elle n'ont jamais vu avant le mariage, que la crainte de la belle-mère.

Même chez nous, dans notre pays, les belles-mères n'ont pas déjà une trop bonne renommée, et la description des frayeurs causées au gendre par la simple annonce de leur visite a fourni d'amples sujets aux écrivains humoristiques.

La belle-mère donc, c'est-à-dire la belle-mère européenne de l'écrivain humoristique, est le mauvais génie du gendre, tandis que la bru la considère comme un ange gardien et comme un croquemitaine en même temps, auquel il suffit de faire allusion pour forcer l'époux à l'obéissance.

Comme il fallait s'y attendre, la situation, dans le Céleste Empire, est diamétralement opposée. Là, ce n'est pas le gendre qui a peur de sa belle-mère, mais c'est la bru qui se sent mal à l'aise lorsque, après une petite querelle de ménage, son mari lui dit: „Ma chère, j'ai invité maman à venir passer quelques jours chez nous”.

On comprendra que cela est loin d'être une nouvelle agréable pour la jeune femme, si l'on

sait que la belle-mère a, sur sa belle-fille, les mêmes droits que ceux qu'elle a sur ses propres enfants. Souvent les belles-filles sont horriblement maltraitées par elles; et mainte femme, à qui sa belle-mère rendait la vie par trop amère, a eu recours à une dose d'opium.

La „flirtation”, ou ce qu'on nomme faire la cour à une jeune fille dans l'intention de l'épouser ensuite, est une chose inconnue dans le Céleste Empire. Lorsqu'un fils a atteint l'âge nubile, sa famille cherche pour lui une femme qui lui convienne. L'homme lui-même consent à laisser le choix libre à ses parents. Il sait qu'ils ne recherchent que son bonheur, et que, mieux que lui-même, ils sauront juger quelle est la femme qui lui convient le mieux.

Pour cela, on se sert toujours d'un intermédiaire, qui se charge des négociations entre les deux familles. Si tout s'arrange à souhait, les jeunes gens sont fiancés, et l'on s'adresse à des diseuses de bonne aventure afin de fixer un heureux jour pour le mariage.

Alors le fiancé fait faire deux grandes cartes sur lesquelles sont indiquées toutes les parti-



cularités des fiançailles. Sur la carte qu'il conserve pour lui, se trouve l'image d'un dragon, et sur la carte qu'il donne à la fiancée, il y a l'image d'un phénix. L'une et l'autre carte sont ornées de petits morceaux de soie rouge; cet usage a son origine dans la légende suivante :

Il y avait une fois, il y a plus de mille ans, un jeune homme nommé HWouj. Un soir qu'il se promenait dans les environs de la ville de Soung, il vit un vieillard qui lisait dans un livre au clair de la lune.

— Très vénérable père, que faites-vous là? demanda le jeune homme avec toute la déférence voulue.

— Je lis, répondit le vieillard, dans le livre où se trouvent écrites toutes les fiançailles entre hommes et femmes. J'ai sur moi deux cordons rouges; et lorsque j'ai lié deux noms au moyen de ces cordons, il faut absolument que mariage s'ensuive entre ces deux personnes, et rien sur la terre ne peut s'y opposer, ni empêcher ce mariage.

Le jeune homme, qui était encore célibataire, fut très intrigué par cette réponse, laquelle l'intéressait au plus haut degré, et il demanda :

— Et mon mariage à moi, est-il aussi déjà fixé?

— Certainement, mon fils ; vous vous marierez avec la petite fille d'une femme qui tient, dans la partie septentrionale de la ville, une petite boutique où elle vend des légumes.

Le jeune homme se mit aussitôt à la recherche de cette femme, et il ne tarda pas à la rencontrer ; mais il vit alors, à son grand étonnement, que sa future fiancée était encore une toute petite enfant agée d'un an seulement. C'était un affreux petit monstre qui poussait des cris si horribles que HWouj résolut de mettre, coûte que coûte, des bâtons dans les roues du destin. Il chargea un bravo, qu'il paya bien, de tuer l'enfant ; et il ne se sentit l'esprit tranquille que lorsqu'il eut reçu la nouvelle que la chose était faite.

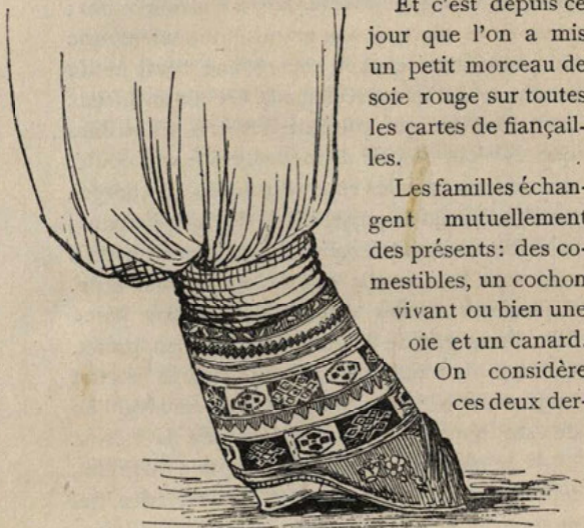
Plusieurs années après il épousa une jeune fille d'une grande beauté, la fille d'un préfet. Comme il remarqua que sa fiancée portait toujours une fleur artificielle au-dessus de l'un de ses sourcils, il lui en demanda la raison.

— Je ne suis que la fille adoptive du préfet, répondit-elle. Je suis la fille de son frère, qui mourut à Soung, alors que j'étais encore toute petite. Là, on me plaça pendant quelque temps chez une marchande de légumes qui demeurait dans la partie septentrionale de la ville. Un jour que je me trouvais dans la rue avec ma mère adoptive, il vint un homme méchant

qui marcha sur moi et me donna un coup sur la tête. Je guéris cependant, mais la blessure laissa une cicatrice, et voilà pourquoi il me faut toujours porter une fleur artificielle à cette place.

Et c'est depuis ce jour que l'on a mis un petit morceau de soie rouge sur toutes les cartes de fiançailles.

Les familles échangent mutuellement des présents: des comestibles, un cochon vivant ou bien une oie et un canard. On considère ces deux der-



niers présents comme des symboles [de fidélité conjugale.

Enfin le grand jour approche, et la fiancée est portée en grande pompe, accompagnée

d'un cortège, musique en tête, vers la demeure de son futur maître. Celui-ci attend à l'entrée, et ouvre, avec une clef qu'on lui remet, le palanquin fermé, relève le voile de sa fiancée et lui donne trois petits coups du bout de son éventail, en signe que, dorénavant, elle doit le considérer comme son seigneur et maître.

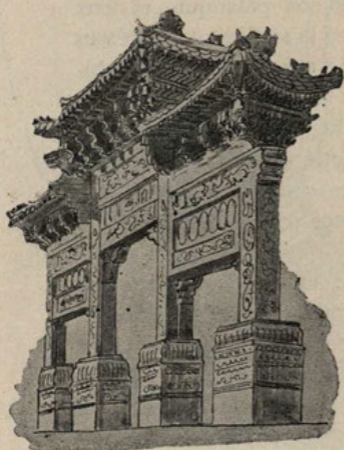
Puis elle descend de son palanquin, et deux femmes „porte-bonheur” la soulèvent par-dessus un petit feu qui brûle sur le seuil de l'habitation.

Dans la maison du fiancé a lieu le repas de noces, mais l'étiquette défend à la fiancée de rien manger. Une coupe remplie de vin est vidée par le fiancé et la fiancée, et le mariage est conclu.

Conclu à la mode chinoise; c'est-à-dire que la femme est liée à l'homme, et que celui-ci reste libre de faire tout ce qu'il veut. Chez les pauvres, souvent dans leur rage du jeu, ils jouent leur femme sur un coup de dé; ou bien ils la vendent quand ils ont besoin d'argent.

Cependant, comme je l'ai déjà dit, ce sont là des exceptions. En général, je crois que la vie conjugale de la femme chinoise peut être avantageusement comparé avec le sort de beaucoup de ses blanches sœurs.

On ne saurait dire le nombre des arcs-de-triomphe, en pierre magnifiquement sculptée, élevés à la mémoire des femmes qui, lorsque leur mari leur fut enlevé par un trépas prématuré, préférèrent le suivre dans la tombe, plutôt que de lui survivre.



Dans ces cas, les femmes commettent un

suicide : elles se pendent publiquement. Cette cruelle exhibition ressemble beaucoup à une fête. Une foule compacte se presse autour de l'échafaud. Tous ont leurs habits de fête. Voici le cortège. La musique chinoise fait entendre ses sons aigus, et tous les yeux sont tournés vers le palanquin

dans lequel est assise l'héroïne du jour.

Elle a mis ses plus précieux vêtements; elle monte courageusement à l'échafaud, et adresse à la foule une courte allocution. Puis elle se passe la corde autour du cou et se

couvre la figure d'un petit foulard de soie rouge. On renverse le banc sur lequel reposaient ses pieds, et la suicidée reste suspendue dans l'air, tandis que, de ses mains elle fait encore les saluts „tsjin-tsjin” jusqu' à ce qu'elle perde connaissance et entre dans la mort.

Alors s'élève presque une véritable bataille parmi la foule, qui cherche à s'emparer d'un petit bout de la corde; car, de même que chez nous, il existe là aussi cette croyance superstitieuse selon laquelle un morceau de corde de pendu porte bonheur.

XXIX.

La sombre Afrique, le pays où aucun rayon de civilisation n'a encore pu pénétrer, n'est pas le seul pays où les jeunes filles sont vendues comme esclaves. J'ose même presque affirmer que cet usage existe encore dans tous les pays orientaux, quoique l'observateur superficiel ne s'en aperçoive peut-être pas; car l'indigène se défie de l'Européen qui l'interroge sur ce sujet; et, à moins qu'il ne connaisse les raisons de la curiosité de celui-ci, il niera pertinemment qu'on vende jamais de jeunes filles.

Cependant c'est une triste vérité que, dans

l'Asie orientale, il se fait un commerce régulier de jeunes filles esclaves; mais comme ce commerce ne se fait jamais publiquement, il est impossible de l'empêcher.

A Singapore, on peut, par des personnes intermédiaires, acheter des jeunes filles japonaises, pour la somme de 150 à 300 dollars, selon leur extérieur et leur âge. A Pinang, on vend beaucoup de jeunes filles Hindoues, lesquelles naturellement appartiennent à une classe inférieure, ou peut-être n'appartiennent à aucune classe, et sont importées de l'Inde anglaise. Les Malais ne vendent pas facilement leurs jeunes filles aux Européens, mais plutôt les uns aux autres.

Un jour, dans le pays intérieur de la presqu'île de Malacca, il vint dans mon camp un Chinois qui disait vouloir m'entretenir sur certaines choses. L'homme à la longue-natte commença d'abord, selon la coutume chinoise, par me parler de toute autre chose, mais finit par me dire, après de nombreuses circonlocutions, qu'il avait à vendre deux jeunes filles chinoises. La plus jeune (âgée peut-être de seize à dix-huit ans) me coûterait, disait-il, 150 dollars, et la plus âgée 180. Cela m'étonna, car la plus jeune était beaucoup plus jolie; et je lui demandai le motif de cette différence de prix. Il me répondit

que la plus âgée était beaucoup plus forte et plus propre aux occupations du ménage, et qu'auss elle était très apte aux travaux agricoles. On voit que les Chinois sont très pratiques en tout, alors même qu'il s'agit de mariage. Le Chinois s'en retourna naturellement sans que nous eussions fait affaire, mais il est probable qu'il aura trouvé à placer sa marchandise chez l'un ou l'autre de ses congénères.

Non seulement les mandarins de la Chine achètent ordinairement leurs concubines, mais souvent ils se les offrent comme présents les uns aux autres. Les prix d'une jeune fille en Chine diffèrent naturellement beaucoup. Quelques-unes, belles femmes et bien élevées, se vendent jusqu' à 5000 dollars et plus, tandis qu'au contraire d'autres sont livrées presque pour rien.

Comme preuve qu'on vend les jeunes filles absolument comme nous vendons chez nous des biens ou des marchandises, je donne ici la traduction d'un acte de vente d'une jeune fille chinoise. L'original est tombé par hasard entre mes mains, et je l'ai fait traduire. Il est écrit avec un pinceau sur du papier chinois ordinaire et contient ce qui suit :

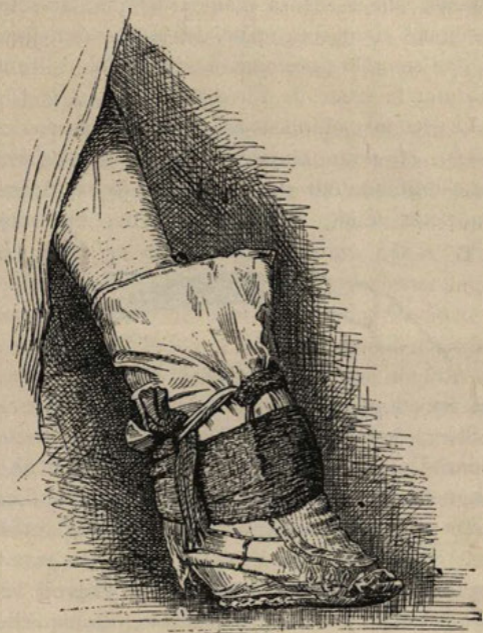
„Il a été conclu entre Wang Sjing Foe et Woe Kwa Sin, dont la première nommée a

une fille, que celle-ci est vendue au premier nommé, au moyen des intermédiaires Fang Kwie, etc. parents de la venderesse. Le prix d'achat est de 750,000 petits cash (125 dollars ou 140 florins environ), et l'acheteur a le droit de faire de la jeune fille ce qui lui plaira, sans que la venderesse puisse s'y opposer. Cet acte sert de preuve que la vente est conclue, que l'acheteur a intégralement acquitté le prix, et que la venderesse lui a livré sa fille en présence des personnes intermédiaires . . .”
Suivent les signatures des intéressés.

Tout mandarin a des concubines, dont le nombre dépend de son rang et de sa fortune. Ces concubines habitent sous le même toit que sa femme légitime et remplissent proprement dans le ménage les devoirs de domestiques. Dans tous cas elles doivent l'obéissance à la femme légitime. Elles occasionnent beaucoup de chagrin et beaucoup de discordes dans nombre de ménages, et cette institution ne peut pas être très agréable à la femme légitime. Elle ne peut pas même se montrer jalouse, si cela était, le mari a le droit de s'en défaire. (Voyez ce que nous avons dit précédemment).

Quant à l'extérieur, les femmes chinoises ne sont pas belles, du moins pas à notre

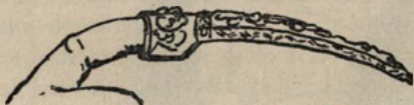
manière de voir. Font exception cependant, les filles de bateau de Canton et les belles Tartares, avec leurs fraîches couleurs et leurs beaux yeux noirs. Quand un jeune homme



chinois rêve de son idéale, alors lui apparaît en songe une jeune fille aux étroites épaules fuyantes

et avec des pieds pas beaucoup plus grands qu'une boîte d'allumettes d'un sou. Son étroit visage angulaire, aux traits saillants, est couvert d'une couche de fard, et, sur cette première couche, elle a, de sa main artistique, dessiné des joues d'un rouge pâle, des lèvres vermeilles et des sourcils purement arrondis qui doivent charmer le cœur de l'homme.

La femme chinoise est fière de ses ongles longs, et pour empêcher qu'ils se brisent ou s'abîment, elle porte au bout de ses doigts de petits étuis d'argent ou d'or; et, sous



ces enveloppes, souvent très artistement travaillées, les ongles peuvent croître en toute sécurité, jusqu'à ce qu'ils aient atteint une longueur de quatre ou cinq centimètres. Les petits pieds microscopiques des belles de Canton sont connus du monde entier, et le plus grand orgueil de la femme chinoise est d'avoir les pieds aussi petits que possible. Lorsqu'elle n'était encore qu'un nourrisson, sa mère commençait déjà à envelopper ses petits pieds dans de la toile. Les liens sont de plus en

plus resserrés à mesure que l'enfant devient plus âgée, et c'est ainsi que la croissance du pied a été entravée sans cependant que l'enfant en ait ressenti aucune douleur. Elle ne peut, pour ainsi dire, pas du tout marcher sur son moignon difforme; mais cela est d'ailleurs inutile pour une dame, car elle ne sort qu'en palanquin.

Cependant les femmes du peuple, qui sont obligées de vaquer à de lourds travaux, ont aussi les pieds liés, et c'est un triste spectacle de voir ces femmes marchant difficilement dans les rues en s'appuyant sur un bâton, bien qu'elles-mêmes ne se plaignent nullement. La mode d'ailleurs le veut ainsi, et pour obéir à cette déesse, il n'y a aucune douleur ni aucun malaise qu'une femme ne puisse souffrir ou dont elle se plaigne. Dans quelques pays on perce les narines et les oreilles pour y attacher des ornements d'argent; dans d'autres, la mère presse le faible crâne de son nourrisson entre deux petites planches pour le rendre plus pointu, et il y a aussi des races chez lesquelles les femmes se serrent le corps à la taille. Il est facile de comprendre que cette dernière manière de se déformer est la plus dangereuse, et entraîne même souvent la mort après soi.

Les petits pieds des dames chinoises, dé-

pourvus de bas et de liens n'ont rien de beau à la vue. Toute ressemblance avec un pied quelconque a disparu, et ce n'est plus qu'une masse informe. Cependant les hommes ne voient que rarement les pieds nus de leurs femmes, car celles-ci n'ôtent jamais leurs bas en présence du mari.

Les rapports entre l'homme et la femme sont aussi tout autres que chez nous. La femme habite dans les appartements des femmes, lesquels sont situés dans la partie postérieure de la maison, et l'étranger n'y pénètre que très rarement. Jamais l'homme et la femme ne se montrent ensemble en public, et quoique j'aie cent fois rendu visite à des mandarins, je n'ai encore jamais vu leurs femmes. Ils ne parlent non plus jamais d'elles, et, selon l'étiquette chinoise, il serait même impoli de s'en informer.

XXX.

Les femmes chinoises sont, du moins d'après ce qu'on m'en a dit, aimables et d'une humeur douce. Elles passent la plupart du temps à des travaux de broderie et à leur toilette, et, quand

on voit une dame chinoise, il est facile de comprendre qu'en effet, elles doivent passer beaucoup de temps à cette dernière occupation. Comme elles voient très peu leur mari, et, ainsi que la plupart des femmes, aiment beaucoup à causer, l'après-midi se passe souvent à rendre des visites chez des amies mariées. Mon impression générale sur les femmes chinoises est qu'elles sont douces, qu'elles aiment beaucoup la société et qu'elles sont, comme les enfants, folles de toutes sortes d'amusements.

Les Chinois leur attribuent encore beaucoup d'autres vertus, mais, en général, je crois que le caractère des femmes chinoises ne diffère pas énormément de leurs blanches sœurs, quoique, par leur éducation, et, peut-être



aussi, par leur nourriture plus légère, elles soient plus disposées à la douceur. Une femme d'une volonté aussi ferme et d'un développement intellectuel aussi étendu que celui de l'impératrice doit certainement être considérée comme une exception. Bien que je n'aie pas encore parlé beaucoup sur les particularités des femmes

chinoises, je terminerai cependant ces croquis par une petite histoire, laquelle est tellement remarquable que la plupart des auteurs qui ont écrit sur le Céleste Empire, en ont fait mention.

Il y a plusieurs siècles déjà, demeurait en Chine, ainsi raconte la légende, un philosophe nommé Tsjouang-Tse, plus tard disciple de Lao-Tse, le fondateur du Taoïsme. Tsjouang-Tse prit comme troisième femme une jeune fille très jolie, et, afin de pouvoir mieux s'adonner à ses réflexions philosophiques, il se retira avec elle dans un endroit tranquille, et refusa toutes les offres qui lui furent faites pour qu'il acceptât un plus haut emploi parmi les fonctionnaires de l'état.

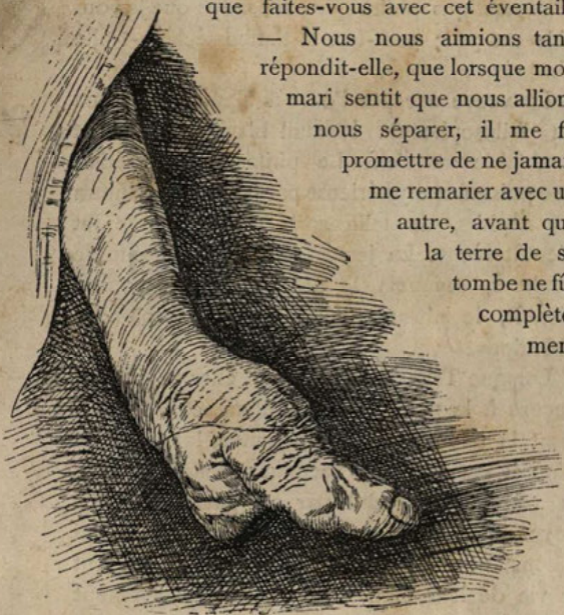
Un jour qu'il se promenait, plongé dans ses réflexions, il s'aperçut tout à coup qu'il se trouvait au milieu de nombreux tombeaux. Sur une tombe encore à peine refermée était assise une jeune femme en grand deuil et occupée à rafraîchir la tombe avec un grand éventail blanc (le blanc est la couleur du deuil en Chine).

La curiosité du philosophe fut ainsi excitée et il demanda à la femme ce qu'elle faisait là. Elle lui répondit en sanglotant que cette tombe recouvrait les restes de son mari

tendrement aimé. Maintenant, hélas ! il l'avait quittée, et sa vie, à elle, était détruite pour toujours.

— Mais, ma fille, demanda Tjouang-Tse, que faites-vous avec cet éventail ?

— Nous nous aimions tant, répondit-elle, que lorsque mon mari sentit que nous allions nous séparer, il me fit promettre de ne jamais me remarier avec un autre, avant que la terre de sa tombe ne fût complètement



séchée ; et maintenant, poursuivit-elle, en répandant un nouveau torrent de larmes, main-

tenant la terre de cette tombe ne veut pas se sécher, quoi que j'y fasse depuis de longues heures que je viens là avec mon éventail.

— En effet vous êtes bien à plaindre, dit le sarcastique philosophe, attendez que je vous aide un peu; peut-être la tombe séchera-t-elle plus vite.

La veuve accepta l'offre avidement et donna au philosophe un éventail blanc, absolument semblable au sien. Le philosophe possédait une puissance mystérieuse par laquelle il conjura les zéphirs, de telle sorte que la tombe fut bientôt sèche. La jeune femme, rayonnante de bonheur, remercia le philosophe et le quitta bientôt, le laissant plongé dans de profondes réflexions.

Lorsque Tsjouang-Tse rentra chez lui, il avait encore à la main l'éventail blanc, et sa femme, dont la jalousie était ainsi excitée, lui demanda d'où il venait. Il lui raconta sa rencontre avec la veuve et conclut par ces paroles: „Vous voyez par là que les femmes sont aussi inconstantes que les eaux de l'Océan. Pendant la vie de leur mari, elles lui sont sincèrement attachées, mais s'il vient à mourir, elles attendent avec impatience que la terre de son tombeau soit séchée.

La femme du philosophe fut grandement

indignée de ces paroles. „Cette veuve, disait-elle, était une effrontée, une honte pour son sexe, et il était indigne de juger toutes les femmes d'après une seule. Une femme ne pouvait donner son cœur qu'une seule fois, et la colline qui recouvre la tombe de son mari recouvre aussi son cœur”. Elle était tellement en colère qu'elle arracha l'éventail des mains de son mari, le brisa en mille pièces et en jeta les morceaux.

Peu après Tsjouang-Tse tomba malade. Ce fut son lit de mort, et même les plus tendres soins de sa femme furent impuissants à le rappeler à la vie. Peu de moments avant sa mort il la regarda en souriant tristement et lui dit: „Il est bien dommage que vous ayez brisé cet éventail; il aurait pu encore vous servir” . . . puis il mourut.

Le cercueil renfermant le corps resta dans la chambre de parade jusqu'à ce que les devins eussent fixé le jour des funérailles, et la maison retentit des cris de douleur de la femme profondément affligée. De nombreux amis et de nombreux disciples venaient chaque jour dans la maison pour rendre les derniers honneurs aux restes du grand maître, et mêlaient leurs larmes à celles de la veuve.

Malgré sa douleur elle resta toujours et tout

à fait femme, et, de temps à autre, ses regards éplorés s'arrêtaient sur un jeune homme qui se trouvait dans la foule des affligés. Elle fit prendre, par un de ses serviteurs, des informations pour savoir qui était ce beau jeune homme; elle apprit alors qu'il était venu d'un pays éloigné pour suivre les leçons du philosophe, mais la mort avait été plus vite que lui. La veuve et le jeune homme venaient chaque jour pleurer devant le corps, mais leurs pensées n'étaient pas auprès du défunt: les fleurs de l'amour cachaient le cercueil à leurs yeux.

Le sentier de l'amour cependant est rempli d'embûches: il en fut de même ici. La veuve brûlait du désir de conclure le mariage, mais le jeune homme opposait toujours des difficultés. Il n'avait pas assez d'argent pour payer les frais des noces, et l'on ne pouvait non plus célébrer des fêtes sous le même toit où reposait un cadavre. Les femmes, surtout lorsqu'elles sont amoureuses, savent toujours se tirer d'affaire. Elle avait assez d'argent pour eux deux, et l'on pouvait placer le cercueil au fond du jardin dans une grange.

Il n'y avait donc plus rien qui s'opposât au mariage, et bientôt la fête fut célébrée avec grande pompe. Alors que l'heureux couple se trouvait à table après la cérémonie, le jeune

homme pâlit tout à coup et s'évanouit aussitôt, à la grande consternation de la fiancée qui se lamentait à grands cris et mettait tout en œuvre pour le rappeler à lui. Le vieux domestique du jeune homme, qui était accouru dans la chambre en entendant ses cris, déclara que son jeune maître était sujet à des attaques, et que ces attaques le prenaient presque chaque année. „N'y a-t-il aucun moyen de le sauver,” demanda la jeune mariée en sanglotant? „Il n'y a qu'un seul remède, mais il est très difficile de se le procurer. Il faut lui faire boire, dans un verre de vin chaud, la cervelle d'un homme. Dans les cas précédents son père faisait mettre à mort des criminels condamnés. Mais qu'est-ce que nous allons faire maintenant?”

— La cervelle d'un homme qui vient de mourir n'est-elle pas aussi bonne? demanda la veuve, qui eut tout à coup une inspiration.

— Oui, répondit le vieillard, mais où peut-on se procurer cela?

— Je m'en charge, dit-elle. Et se munissant d'une hache, elle courut vers la grange.

Rapidement elle fit voler le cercueil en éclats. Mais quelle ne fût pas sa stupéfaction lorsqu'elle entendit un profond soupir sortir de la bière et qu'elle vit le corps se lever lentement et les yeux ouverts.

— Ma femme chérie, dit le revenant, donnez-moi la main et aidez-moi à me relever.

La femme se remit un peu de sa frayeur et témoigna la plus grande joie; et lorsque son mari rentra avec elle dans la maison, s'étonnant qu'on y célébrât une fête, que la femme ne fût pas en habits de deuil et qu'on eût placé son cercueil dans la grange, elle sut, avec une ruse toute féminine, donner des explications sur toutes choses. Cependant quand le mari voulut diriger ses pas vers la salle à manger, la femme crut alors que tout était perdu; mais, à sa grande satisfaction, le jeune homme et le vieux serviteur avaient disparu sans laisser de traces.

Tandis que la femme jurait encore à son mari un amour éternel, le philosophe lui dit tout à coup: „Retournez-vous et regardez.”

Là, par la porte ouverte, leur apparurent deux figures: le jeune homme et son serviteur; mais l'apparition disparut aussitôt. Le philosophe déclara alors à sa femme, qui était comme pétrifiée d'effroi, que c'était lui qui, par sa puissance mystérieuse, avait tout fait arriver ainsi, pour mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité qu'elle lui avait jurés.

La femme, remplie de honte, se retira dans sa chambre où elle s'étrangla avec un cordon

de soie. Elle fut enterrée dans le même cercueil qui avait servi au philosophe. Tsjouang-Tse mit alors le feu à sa maison, quitta l'endroit et consacra le reste de ses jours à l'étude de la philosophie.

La plupart des philosophes semblent d'ailleurs avoir eu assez peu de chance avec le beau sexe, et cela explique peut-être pourquoi ils jugent les femmes aussi sévèrement. Confucius disait: „Les femmes sont les êtres les moins faciles de la terre. Lorsqu'on est trop familier avec elles, elles deviennent trop libres avec vous; et si on les tient à distance, elles ne sont pas contentes.” Et un autre disait, par rapport au principe de la métempsychose, que le mariage avait été institué seulement dans le but de donner à deux personnes qui, pendant leur vie antérieure, s'étaient haïes, l'occasion de se tourmenter l'une l'autre autant que possible.

Je me crois cependant obligé de briser une lance en faveur du beau sexe. La raison pour laquelle les philosophes calomnient ainsi les femmes, c'est qu'ils veulent tout classer philosophiquement, et cela ne convient pas du tout aux femmes. Ce qui charme justement chez une femme, c'est ce quelque chose de toujours changeant, ce quelque chose de mystérieux, ce quelque chose d'incompréhensible.

Et la philosophie, qui veut voir tout dominé par des lois immuables, fait complètement naufrage quand elle se risque sur le terrain de ce qui touche à la femme.

La science du philosophe est prosaïque, l'être de la femme est poétique, et ces deux éléments seront toujours diamétralement opposés l'un à l'autre.

C'est par cette digression sur les femmes que je termine ces croquis chinois. Je termine par où j'aurais proprement dû commencer, mais mes lectrices ne doivent pas m'en vouloir. Les nombreux vices et défauts de mes „semblables-hommes” m'offraient une plus riche matière, et une suite de récits doit ressembler à un dîner en ceci: que ce n'est qu'au dessert qu'on apporte les mets les plus exquis.



ROTTERDAM. — IMP. NIJH & VAN DIJMAR.





I-3039